

Paul Doherty
Meurtres
au nom
d'Horus

GRANDS DÉTECTIVES

10

18



PAUL DOHERTY

MEURTRES AU NOM D'HORUS

(The Horus Killings)

Traduit de l'anglais par Régina Langer



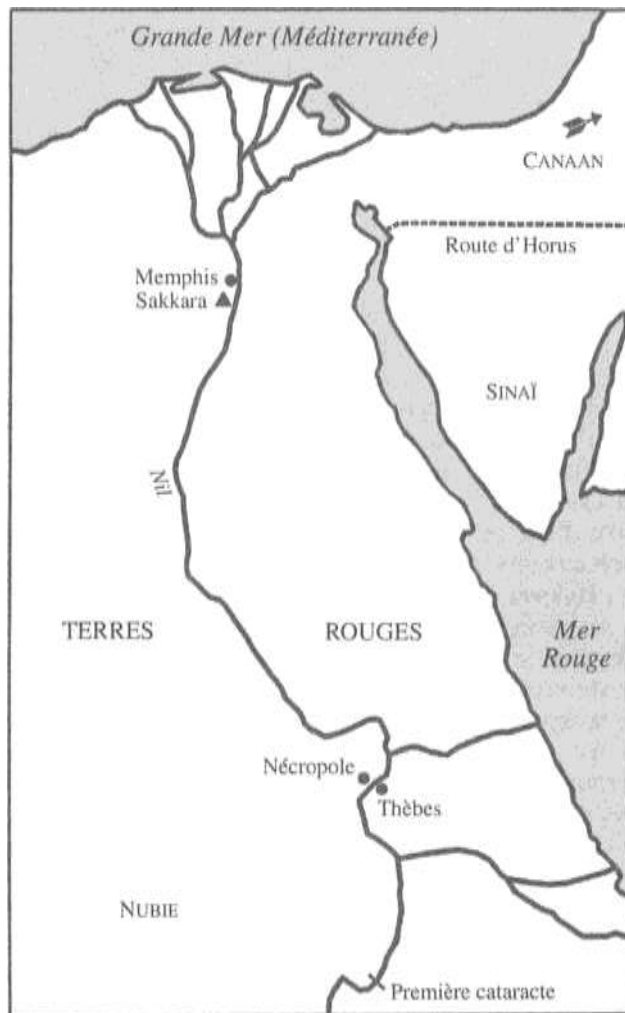
10/18

AVERTISSEMENT

La première dynastie égyptienne s'est établie autour de l'an 3100 av. J.-C. Entre cette date et l'émergence du Nouvel Empire (vers 1550 av. J.-C.), l'Égypte a subi de nombreuses et importantes transformations : l'édification des pyramides, la fondation de villes le long du Nil, l'unification de la Haute et de la Basse-Égypte, l'essor du culte religieux de Rê, dieu du Soleil, ainsi que le culte d'Isis et d'Osiris. En outre, le royaume a dû faire face aux invasions, en particulier celles, dévastatrices, des Hyksos, guerriers redoutables venus d'Asie.

Au moment où commence ce roman, en 1479 av. J.-C., l'Égypte a été pacifiée et unifiée par le pharaon Touthmôsis II. Le pays entame une ère de puissance et de prospérité. Les pharaons ont déplacé la capitale vers Thèbes. Ils ne sont désormais plus enterrés dans les pyramides, mais plutôt dans la nécropole bâtie sur la rive ouest du Nil ou dans la Vallée des Rois.

Dans un souci de simplicité, pour désigner les villes et autres lieux tels que Thèbes et Memphis, j'ai préféré recourir à la transcription grecque de ces noms, plutôt qu'aux formes égyptiennes archaïques. Le nom de Sakkara est ici employé pour décrire la région entière avoisinant les pyramides de Memphis et Gizeh. J'ai également employé des noms simplifiés pour les reines – sauf pour Hatousou, mieux connue comme Hatchepsout.



L'ÉGYPTE VERS 1479 AV. J.-C.

Touthmôsis II meurt en 1479 av. J.-C¹. Après une période de troubles, Hatchepsout prend le pouvoir pour les vingt-deux années qui suivent. L'Égypte devient, sous son règne, le plus riche empire du monde.

La religion égyptienne connaît des transformations : on célèbre de plus en plus le culte du dieu Osiris, tué par son frère Seth et ressuscité par sa chère épouse Isis, qui lui donnera un fils, Horus. Ces rites contreviennent aux anciennes pratiques, centrées sur le culte du dieu Soleil.

¹ Signalons que les dates de vie et de règne des pharaons varient selon les sources et les historiens. (N.d.É.)

Les Égyptiens vouent un profond respect mêlé de crainte à toutes les choses de la nature. Animaux, plantes, fleuves et rivières sont considérés comme sacrés, tandis que leur maître, Pharaon, est adoré en tant qu'incarnation de la volonté divine. Les noms utilisés par les Égyptiens pour décrire leur environnement sont à cet égard révélateurs. Ainsi, Pharaon est « le Faucon d'or », le ministère des Finances « la maison de l'Argent », une période de guerre une « saison de la Hyène », un palais royal une « maison de Millions d'années ».

En 1479 av. J.-C., dominée par les soldats, les prêtres et les scribes, la civilisation égyptienne brille par la grandeur et la sophistication de sa religion, de ses rites, de son architecture, de sa culture et de sa morale tournée vers la recherche du bonheur individuel. À ce faste répond la barbarie des mœurs politiques et militaires. Le trône royal est toujours objet de convoitise et d'intrigues sanglantes. C'est dans ce contexte que s'y assied la jeune Hatchepsout...

Dès 1478, elle s'est imposée à ses critiques tant dans le pays qu'à l'étranger. Elle a remporté au nord une grande victoire contre les Mitanniens et a éliminé du cercle royal ses opposants conduits par le grand vizir Rahimere. Cette remarquable jeune femme est soutenue par l'habile et rusé Senenmout, son amant, qu'elle a nommé Premier ministre. Elle tient à être reconnue comme reine-pharaon par toutes les classes de la société égyptienne. Voilà pourquoi, comme dans toutes les révolutions ayant marqué l'ancienne Égypte, la faveur et le soutien des prêtres sont indispensables.

LES PERSONNAGES

Maison de Pharaon :

Ménès Premier pharaon de l'Égypte unifiée. Fondateur de la dynastie du Scorpion. Son fils et lui-même règnent de 3185 à 3100 av. J.-C.

Hatchepsout Demi-sœur de Toutchmôsis II (1492-1479) et belle-mère du jeune Toutchmôsis III.

Le cercle royal :

Rahimere Ancien grand vizir à présent disgracié.

Senenmout Successeur de Rahimere, amant d'Hatchepsout et Premier ministre de son gouvernement.

Valou Procureur royal, les yeux et les oreilles de Pharaon.

Omendap Commandant en chef des armées égyptiennes.

Peshedou Trésorier royal.

Grands prêtres d'Égypte :

Hani Grand prêtre d'Horus.

Vechlis Son épouse.

Les autres prêtres sont désignés par le nom du dieu qu'ils représentent : Amon, Hathor, Isis, Osiris, Anubis, etc.

*La salle des Deux Vérités, à Thèbes, première cour de justice
d'Égypte et premier de tous les tribunaux égyptiens :*

Amerotkê Juge en chef des tribunaux égyptiens.

Prenhoe Parent d'Amerotkê et scribe de la salle des Deux Vérités.

Asoural Capitaine de la garde du temple de Maât où siège la Cour de justice.

Shoufouy Nain, serviteur et confident d'Amerotkê.

Norfret Épouse d'Amerotkê.

Serviteurs du temple d'Horus :

Neria Bibliothécaire en chef et archiviste.

Sengi Chef des scribes.

Divin père Prêm Astronome et lettré.

Sato Son serviteur.

PROLOGUE

Le nomade des sables descendit de son dromadaire, dont la selle et les harnais rouge et jaune en piteux état étaient couverts d'une fine couche de poussière. Il les avait prélevés sur le corps d'un messenger royal qui avait perdu son chemin et sa vie dans les arides Terres rouges, à l'est de la ville de Thèbes. L'homme, envoyé par sa tribu en éclaireur, saisit dans son dos un petit arc et vérifia que son carquois rempli de flèches se trouvait bien à sa place. Il était vêtu de la tête aux pieds de loques grisâtres et sales. De ses yeux perçants, il scruta le désert où le crépuscule jetait d'étranges lueurs pourpres mêlées de bleu.

Il avait atteint l'oasis d'Amarna. Attiré jusqu'en ce lieu par l'écho de roues de char et le son d'une voix que l'air du désert portait au loin, il devait se montrer prudent. Les broussailles n'étaient jamais aussi vides qu'on pouvait le croire. Des escadrons de chars et des éclaireurs faisaient de fréquentes incursions depuis Thèbes, sans parler des parties de chasse organisées sur ces terres, dont il fallait également se méfier. Tous ces individus étaient généralement bien armés et munis de provisions abondantes. Les nobles thébains savaient se défendre, aussi les nomades des sables ne les attaquaient-ils qu'assurés d'une victoire facile. Mais le désert recelait bien d'autres dangers. Les tribus s'échangeaient les informations et les rumeurs qui parvenaient jusqu'à elles laissaient entendre qu'un énorme lion avait fait son apparition dans l'oasis d'Amarna, un mangeur d'hommes qui choisissait ses proies parmi les habitants du désert et tombait la nuit sur les caravaniers.

Le nomade ajusta un trait sur son arc et progressa en rampant. Le char avait l'air abandonné ; sa flèche d'attelage en forme de T gisait sur le sol. Où étaient donc ses occupants ? Et les chevaux ? Dans l'obscurité grandissante, il scruta les

environs et distingua les traces d'un autre char, celui qu'il venait d'entendre rouler en direction de la ville. L'homme écarta le tissu qui recouvrait sa bouche et son nez puis renifla. Il capta dans l'air un subtil parfum qui lui rappela un agréable souvenir. Sa tribu avait bivouaqué une fois non loin de Thèbes et il avait réussi à se glisser dans une maison de plaisir. Jamais il n'oublierait la danseuse au corps ondulant qu'il y avait vue avec sa perruque huilée, ses boucles d'oreilles qui se balançaient et sa peau cuivrée et parfumée. Il avait payé cher pour profiter de tous ces agréments, et leur seule évocation le faisait encore saliver.

Il s'avança un peu plus et découvrit les cendres d'un feu sur lequel on avait manifestement fait cuire des aliments. Une vague odeur flottait encore dans l'air ; il aperçut au sol les morceaux d'une coupe brisée et, à côté, une outre à vin vide. Rassuré, il s'approcha du char. Une peau de léopard, qui devait servir d'étui à un javelot, était également vide. L'arc et les flèches avaient aussi disparu. Mais où pouvait donc se trouver leur propriétaire ? Il examina le char avec attention. Ses montants de vannerie étaient peints en bleu et garnis d'étoiles d'argent ; les quatre petites roues rouges s'ornaient d'un essieu noir décoré. Il ne s'agissait pas d'un char de guerre, mais d'un véhicule d'agrément de quelque noble thébain. Le dromadaire, d'ordinaire docile, qui avait suivi son maître, se mit à grogner de peur et agita la tête au bout de son long cou. Le nomade des sables était partagé entre la crainte et l'envie. Ce char avait de la valeur, et des Thébains sans doute ivres seraient une proie facile. Leurs vêtements et leurs bijoux rapporteraient un bon prix. Mais il devait rester prudent.

Soudain, l'air de la nuit lui apporta, lointaine et faible mais distincte, une mélodie :

*Quand je serre contre moi ma bien-aimée,
Je me sens comme un homme
Qui a fait voile jusqu'au pays de Pount.
Le monde entier n'est qu'une fleur,
Épanoui comme une gerbe de roses !*

Le nomade reconnut les paroles d'une chanson d'amour qui avait la faveur des soldats. Il avait servi un certain temps comme éclaireur dans le régiment Horus quand il s'était avancé dans le nord, peu avant la défaite des Mitanniens. Il rampa un peu plus loin, l'oreille tendue, en se demandant où pouvait bien se trouver le chanteur. Sa tribu s'était toujours tenue à l'écart de ce lieu, un labyrinthe construit de main d'homme en plein désert et appelé « Entrée du monde souterrain ». Les Anciens racontaient que les Hyksos, après avoir ravagé l'Égypte et occupé ses villes, avaient d'abord construit une énorme forteresse pour commander cette oasis. Un tremblement de terre l'avait malheureusement détruite et ils avaient réutilisé les blocs de granit, dont certains avaient près de trois mètres de haut, pour former ce tortueux labyrinthe qui s'étendait sur plus d'une lieue. Rares étaient ceux à s'y risquer, mais on racontait autour des feux de camp que de nobles thébains s'y aventuraient parfois, à titre de défi, pour prouver leur courage. Était-ce le cas des propriétaires de ce char ? Quand réapparaîtraient-ils ? L'homme leva les yeux vers le ciel où les étoiles étincelantes, sur fond de pourpre sombre, semblaient si proches. De la main, il caressa le char. Il ne pouvait se décider à l'abandonner. Il se retourna vers son dromadaire qui ruait en lançant des grognements terrifiés. Qu'est-ce qui pouvait l'effrayer ainsi ? Un grondement profond lui répondit et une forme sombre se dessina dans la nuit. Le nomade des sables balbutia une prière :

*Je me suis assis sous les portails flamboyants.
Je suis passé près de la maison de la Barque nocturne.
Dieu tout-puissant, protège-moi du dévoreur de chair,
Celui qui croque les os !*

C'était ainsi qu'on appelait le lion mangeur d'hommes. Le nomade huma l'air nocturne. Il perçut une odeur de charogne au moment où le gigantesque lion surgissait de la nuit pour se jeter sur lui.

La maison divine d'Horus, un vaste temple édifié à l'emplacement d'un lieu de culte plus ancien, s'étendait sur les

rives du Nil au sud-est de Thèbes, la ville-jardin, la demeure des dieux ornée de portails dorés. Le temple d'Horus était aux yeux de tous un lieu saint. Ses nombreux bâtiments étaient entourés et protégés par un haut mur et des tours de garde veillaient sur les portes d'accès. En son centre s'élevait le sanctuaire, qui abritait le temple de la Barque, le naos ou tabernacle au sein duquel se trouvait la statue d'Horus, tout en or massif. Autour de lui s'étendaient les chapelles latérales, tels les rayons d'une roue. On ne pouvait pénétrer dans le sanctuaire que par la salle hypostyle, ou salle des colonnes, de granit rouge. Le temple comprenait encore la maison de l'Argent ou Trésor, la maison de la Voracité où étaient abattus les animaux destinés à l'alimentation et aux sacrifices, et la maison de la Vie, appelée aussi Académie, qui assurait la formation des étudiants. Chacune de ces constructions se dressait au milieu de jardins paradisiaques où des fleurs et des plantes exotiques qui provenaient des riches terres de Mésopotamie poussaient à l'ombre des palmiers, des sycomores et des acacias.

L'enceinte du temple renfermait aussi des vignes, des vergers et des potagers, irrigués par d'ingénieuses canalisations qui acheminaient l'eau du Nil. Tout y respirait la puissance et la richesse. Dans ses magasins s'accumulaient des bijoux, des pierres précieuses, des réserves de fleurs, d'encens, des tonneaux de vin, des sacs de grains, de haricots, de figues, de dattes et d'immenses paniers de vannerie remplis de légumes triés, de concombres, de poireaux et d'herbes aromatiques pour agrémenter les repas servis aux prêtres.

Mais, pour l'instant, les jardins et les bâtiments d'Horus étaient vides. Ses prêtres, ses Hesets, comme on désignait les danseuses du temple, ses chanteurs, ses gardes, tous étaient rassemblés à l'entrée principale pour accueillir Hatchepsout, reine-pharaon d'Égypte, accompagnée de son grand vizir Senenmout, qui venait offrir un sacrifice aux dieux et quêter l'approbation des prêtres. Hatchepsout se dirigeait vers le temple debout sur un char en électrum bleu attelé de deux juments syriennes à la robe d'un blanc immaculé. Derrière elle, dans un flot de couleurs éclatantes, suivaient ses nobles, ses conseillers et les commandants de ses régiments.

Hatchepsout était pharaon impérial, roi et reine des Deux Pays, maître du pays des Neuf Arcs. Elle avait vaincu tous ses ennemis, tant égyptiens qu'étrangers ; cependant, comme on en débattait sur les places de marché, il s'agissait d'une femme. Pouvait-elle porter ce titre de reine-pharaon d'Égypte ? Les présages s'avéraient favorables. La crue du Nil avait enrichi les sols et les moissons étaient prometteuses. Le trafic commercial avait repris et se montrait actif. Toutes les garnisons, depuis le Delta jusqu'au-delà de la Première Cataracte, avaient compris sa puissance et sa détermination. Les escadrons de chars patrouillaient dans le désert à l'est et à l'ouest de Thèbes. Les Libyens, la noblesse du Pount, les guerriers de Nubie vêtus de peaux de léopard lui payaient tribut. Les Mitanniens eux-mêmes, établis au-delà du désert du Sinaï, courbaient la tête, faisant acte de soumission. Tous les habitants de Thèbes reconnaissaient sa gloire. Temples et palais rafraîchissaient ou agrandissaient leurs murs. Des mines du Sinaï arrivaient des flots de lapis-lazulis et d'améthystes, d'or et d'argent. L'air était chargé d'encens envoyé en offrande par le pays de Pount. N'était-ce pourtant là qu'une phase transitoire ?

Certes, Hatchepsout avait détruit toute opposition. Mais la couronne n'aurait-elle pas dû revenir à son beau-fils âgé de six ans seulement ? On chuchotait que l'héritier légitime était le fils du pharaon Touthmôsis, époux d'Hatchepsout, dont le corps momifié reposait dans la maison de l'Éternité construite spécialement pour lui dans la cité des Morts, sur l'autre rive du Nil.

Si de telles pensées la préoccupaient, Hatchepsout, en tout cas, ne le montrait pas. Elle descendit de son char vêtue comme une déesse. Sa perruque soigneusement huilée était cernée par un ruban en or incrusté de rosaces de pierres précieuses. Sur son front se dressait l'uræus, le cobra d'Égypte, sculpté dans une turquoise, avec ses yeux étincelants de rubis. À ses oreilles pendaient de lourds disques en or évoquant le soleil et, à sa perruque, se mêlaient des fils d'or, d'argent et de bijoux précieux. Elle était habillée de blanc de la tête aux pieds, dans une fine tunique de lin plissé. À son cou brillait un large pectoral d'argent incrusté de cornalines, de turquoises et de

lapis-lazulis au centre duquel un médaillon bleu représentait la déesse Maât, coiffée de plumes d'autruche, agenouillée devant son père, le dieu soleil Rê.

Une servante se baissa pour s'assurer que les sandales d'or étaient convenablement lacées. Hatchepsout, portant la crosse et le fléau, gravit les marches qui menaient à l'autel, orné d'une profusion de jacinthes, de fleurs de lotus et d'acacia. Des vapeurs parfumées s'exhalaient de jarres d'albâtre emplies de précieux encens. Prêtres et prêtresses frappèrent leurs cymbales et agitèrent leurs sistres, tandis qu'un chœur de chanteurs aveugles entonnait l'hymne divin :

*À toi Horus, Faucon d'or,
Toi qui, à droite, donnes le souffle
Et, à gauche, le reprends.
Toi qui demeures dans les champs de l'Occident éternel
Gloire des cieux !*

Hatchepsout esquissa un petit sourire en atteignant le haut des marches. Cet hymne s'adressait-il à Horus ? Ou à elle ? Elle contempla la silhouette du dieu à tête de faucon qui se dressait derrière l'autel. Bien qu'elle n'eût qu'à peine vingt ans, elle savait garder ses pensées pour elle. Elle ne croyait pas vraiment aux dieux de l'Égypte. Le véritable pouvoir résidait dans ses escadrons de chars et ses rangs de fantassins, dans la Maison blanche et la Maison rouge, dans les trésors de la Haute et de la Basse-Égypte et dans l'homme qui se tenait à ses côtés, silencieux mais si proche. Le peuple disait de lui qu'il était son ombre, la manifestation de son kê, son âme-sœur. Elle plissa les yeux malicieusement.

— Nous allons faire une offrande d'encens, Senenmout, murmura-t-elle. Moi qui suis un dieu, voilà que j'en prie un !

Senenmout s'inclina, le visage impassible mais les yeux pleins d'adoration pour cette jeune femme qui n'était pas seulement pharaon, mais aussi son amante.

— Tu dois respecter les rites, souffla-t-il. Nous avons l'appui de tous, sauf des prêtres. Or nous en avons besoin.

Hatchepsout eut une moue de dédain. Dans quelques heures, les grands prêtres de tous les temples importants de Thèbes se réuniraient officiellement pour discuter du changement de gouvernement ; en fait, pour débattre d'un autre sujet : une femme pouvait-elle porter la double couronne de Pharaon et la tiare au vautour des reines d'Égypte ?

Senenmout jeta un coup d'œil en bas des marches où attendait Hani, grand prêtre du temple d'Horus. Sous son crâne chauve, cet homme d'âge moyen aux yeux bleu clair dissimulait un cerveau aussi aiguisé qu'un rasoir. Lui et son épouse Vechlis avaient gardé un silence prudent, le temps nécessaire à Hatchepsout pour prendre le pouvoir. À présent, Senenmout savait qu'après les acclamations du public, elle devait recevoir également celles des prêtres.

Il se rapprocha d'elle et murmura à son oreille :

— Ton amour me retient captif et mon cœur bat au rythme du tien...

— Je songe exclusivement à ton amour, ton cœur est lié à mon cœur, répondit-elle sur le même ton en s'inclinant devant la statue du dieu.

Un soupir collectif s'éleva de l'assemblée des prêtres et le chœur des chanteurs aveugles se mit à psalmodier tandis qu'Hani grimpait les marches, tenant dans ses mains un bol d'encens. Sur la brève recommandation de Senenmout, Hatchepsout descendit courtoisement quelques marches à sa rencontre et l'escorta jusqu'en haut de l'escalier. Un murmure d'approbation courut le groupe de prêtres et les cymbales claquèrent joyeusement. Devant l'autel, Hatchepsout accepta l'hommage de l'encens en signe de purification. Puis, Hani à sa droite et Senenmout à sa gauche, elle procéda elle-même à l'offrande aux dieux.

Quelques heures plus tard, le temple d'Horus avait retrouvé le silence. Seules des ombres peuplaient ses hautes salles blanches au sol de dalles peintes et aux murs couverts de tuiles vernissées et d'élégants hiéroglyphes. Mais dans les galeries et passages souterrains datant des temps anciens, Neria, bibliothécaire et archiviste de la maison de la Vie, l'école

rattachée au temple d'Horus, suivait son chemin en direction de la maison de l'Éternité. Il faisait halte de temps à autre pour allumer les lampes à huile nichées dans les murs à l'aide de la torche qu'il portait à la main. Les flammes dansaient, grandissaient et révélaient des ombres menaçantes. Mais Neria souriait. Seuls les prêtres de rang élevé étaient autorisés à descendre dans ces galeries maintenant désertes. Autrefois, les prêtres venaient s'y cacher pendant la saison de la Hyène, quand les cruels Hyksos avaient traversé le Nil, envahi le pays et ravagé les villes par le fer et le feu. Elles étaient devenues sacrées car, en leur centre, se trouvait la maison de l'Éternité.

Neria hâta le pas jusqu'à ce qu'il atteigne l'étroit passage vers le temple souterrain gardé par les statues des dieux Apis et Horus. Là, il alluma une torche de goudron et pénétra dans la caverne sacrée.

Le sol était couvert de dalles flammées et une frise qui illustrait l'histoire de l'Égypte occupait la totalité des murs. Au centre, dans un énorme sarcophage de marbre noir, reposait Ménès, premier pharaon d'Égypte et fondateur de la dynastie du Scorpion. Le tombeau, de plus de deux mètres de haut et davantage encore de large, était d'une surprenante beauté. Des corniches en or ornaient chaque angle et les parois portaient des symboles magiques en électrum ou en argent. Sur un des côtés était peinte une porte surmontée de deux yeux rouges et fixes afin que le pharaon mort puisse regarder quand il le désirait dans le monde des vivants. À son sommet trônait un vautour de marbre, les ailes déployées. Le dieu Osiris se dressait à l'une des extrémités et son épouse Isis à l'autre.

Neria fit halte pour l'admirer. Il se sentait plus que jamais dans un lieu sacré ! Il s'inclina devant le sarcophage puis se tourna vers la frise pour l'étudier de près et éleva sa torche. Il resta là un instant accroupi. Oui, c'était bien ça ! La frise illustrait parfaitement ce qu'il avait découvert à la bibliothèque. Il imaginait déjà les acclamations de la cour et la reconnaissance du nouveau pharaon. Du doigt, Neria effleura le tatouage qu'il portait à la cuisse pour assurer sa chance, s'inclina à nouveau devant ce qui allait devenir la source de sa prospérité et quitta la maison de l'Éternité en se précipitant dans les galeries. Il

commençait à gravir l'escalier de sortie quand il se souvint qu'il avait oublié d'éteindre les lampes à huile et il fit demi-tour. À ce moment, la porte en haut des marches s'ouvrit brusquement et Neria leva les yeux, surpris. Une ombre se profila dans la lumière, un seau à la main.

— Qu'est-ce que... ?

La silhouette, dont le visage était dissimulé derrière un masque de chien, leva le seau et, avant que Neria puisse faire marche arrière, il fut inondé d'huile. La silhouette lui jeta un chiffon enflammé. Il s'écroula sur les marches et, le temps d'un battement de cœur, se transforma en torche vivante.

Dans la salle du conseil du temple d'Horus, les grands prêtres de Thèbes prirent place pour la première séance de leur important concile ; hommes puissants, vêtus du lin le plus pur avec, sur l'épaule, la peau de léopard, insigne de leur fonction. Ils portaient de larges colliers et des bracelets en or, leurs crânes étaient soigneusement rasés et leurs visages enduits des huiles les plus fines. Personnages sacrés, ils avaient le droit de pénétrer dans le sanctuaire des dieux et d'offrir des sacrifices devant le naos, qui renfermait l'image d'Horus. Ils dirigeaient leurs temples d'une main de fer.

Ils s'assirent sur des coussins frangés d'or, devant des tables basses en acacia chargées de manuscrits, de papyrus et de matériel d'écriture. Ils étaient manifestement imbus de leur importance, non seulement parce que tous les habitants de Thèbes avaient les yeux fixés sur eux, mais aussi parce que la divine Hatchepsout, leur nouveau pharaon, avait sollicité leurs avis. Une femme avait-elle déjà occupé le trône d'Égypte, porté la double couronne et tenu dans sa main la crosse et le fléau ? Hatchepsout avait accédé au pouvoir par ses propres mérites et par l'éclatante victoire qu'elle avait remportée dans le nord. À présent, elle demandait leur approbation. Tout le monde savait que s'ils la lui donnaient, ce ne serait qu'après de sérieuses délibérations. Ils allaient maintenant débattre de ce sujet dans cette salle dont les murs illustraient la vie d'Horus, le dieu d'or à tête de faucon. Leurs paroles se répandraient comme des éclairs de feu dans les avenues et les ruelles de la ville.

À l'extrémité de la salle présidait Hani, grand prêtre du temple d'Horus, avec à ses côtés son épouse Vechlis, bien plus jeune que lui, une femme de haute taille et impérieuse. Son crâne rasé était couvert d'une précieuse perruque et son corps athlétique enveloppé d'une étoffe soyeuse. Son titre de première concubine du dieu Horus lui conférait un pouvoir certain. Un sourire hautain sur les lèvres, elle tapotait la table devant elle du bout de ses doigts aux ongles laqués de pourpre. Elle et son époux étaient les seuls apparemment à soutenir la cause d'Hatchepsout. Les autres prêtres portaient le nom du dieu qu'ils servaient : Amon, Hathor, Isis, Anubis et Osiris. Ils étaient entourés de scribes et de fonctionnaires experts en théologie, en rites religieux et en histoire de l'Égypte. Hani frappa dans ses mains, courba la tête et entama une prière.

— Pouvons-nous commencer ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil à Sengi, le chef des scribes, assis à côté de lui et prêt à prendre en note ce qui serait dit.

— Nous savons tous pourquoi nous sommes réunis ici, déclara le prêtre d'Amon, parcourant l'assemblée du regard. Commençons par la question d'où découlent toutes les autres. Dans l'histoire du pays des Neuf Arcs, une femme s'est-elle jamais assise sur le trône de Pharaon ? Quelqu'un peut-il en apporter la preuve ?

Il sourit d'un air satisfait en constatant le silence qui suivit sa question.

CHAPITRE PREMIER

La justice de Pharaon allait être rendue dans la salle des Deux Vérités, au cœur de la divine maison dédiée à la déesse Maât. Amerotkê cumulait les fonctions de juge principal de Thèbes et de président des tribunaux égyptiens. C'était aussi un ami de Pharaon et un membre attitré du cercle royal. De haute taille, avec un visage sévère, des yeux enfoncés et un nez à l'arête aiguë, il se tenait assis bien droit sur le siège du jugement. Ses lèvres généreuses étaient pour l'instant étroitement serrées. Il portait une robe blanche à franges et des sandales de même couleur, symbole de pureté. Sur sa poitrine s'étalait un large pectoral d'or et de turquoises représentant Maât, la déesse de la Vérité, agenouillée devant son père Rê. Un profond silence pesait sur l'assemblée. Tous les yeux étaient fixés sur le visage solennel et la bouche fermée du juge. Parfois, Amerotkê jouait distraitement avec la longue boucle de cheveux noirs qui retombait le long de sa joue droite ou avec le bracelet en or à son poignet gauche. Il faisait encore tourner l'anneau, insigne de sa fonction, glissé au petit doigt de sa main droite.

Il prit une profonde inspiration. Levé de bonne heure, il n'avait absorbé que quelques dattes et un biscuit au miel pour avoir le temps de se promener sur les places de marché en compagnie de Shoufoy, son serviteur, un nain au regard effronté. Il trotтинait à ses côtés en portant le parasol de son maître, toujours prêt à le protéger des rayons du soleil ou à proclamer bien haut ses titres à seule fin d'impressionner les passants. Amerotkê lui recommandait pourtant de se taire, mais Shoufoy n'en faisait qu'à sa tête. Il aimait voir l'agitation provoquée par leur arrivée quand le juge partait en tournée pour contrôler, par exemple, les balances et les poids, souvent truqués, des marchands ou, encore, lorsqu'il rendait visite aux

petits tribunaux qui se tenaient dans les antichambres des temples, le Kenhet, le Sarou ou le Zazat.

Amerotkê arrivait toujours de bonne heure dans la salle du tribunal, quand le soleil effleurait à peine la pointe dorée des obélisques et que les chœurs des temples chantaient l'hymne au soleil levant. Il s'humecta les lèvres car la circonstance était solennelle. Il espérait seulement que son estomac vide n'allait pas se mettre à gargouiller ou qu'un messenger n'allait pas surgir pour lui apporter l'ordre de se rendre immédiatement à la maison de Millions d'années. On l'avait en effet informé en secret qu'Hatchepsout, le pharaon, et son grand vizir Senenmout souhaitaient lui parler. En attendant, l'affaire qu'il avait à juger le remplissait de colère et de dégoût. Mais, fidèle à l'enseignement qu'il avait reçu, il savait qu'il devait avant tout garder son calme.

Il leva la tête et contempla le prisonnier : un visage creusé, des yeux cruels, une bouche pâle, un corps agile et tanné couvert d'une robe sale, des pieds calleux chaussés de sandales de roseau tressé. Amerotkê croyait que les démons pouvaient prendre possession de l'âme d'un homme. C'était sûrement le cas pour celui-ci. Malgré les preuves accablantes qui l'accusaient de deux et peut-être, même, de quatre meurtres abominables, il restait calme, posé, se moquait du châtiment et défiait le tribunal.

Amerotkê regarda autour de lui. Par le portique, il apercevait les jardins et les fontaines du temple, les vertes prairies où paissaient les troupeaux de Maât, les bassins sacrés ombragés de palmiers et d'acacias où venaient se rafraîchir les oiseaux. Comme il aurait aimé se trouver là-bas ! Mais, ici, tout le monde guettait sa décision. À sa gauche, accroupis sur des coussins, une écritoire devant eux, l'administrateur du tribunal, qu'on appelait aussi « receveur des pétitions », et six employés (parmi lesquels se trouvait son parent, le jeune Prenhoe) attendaient, leur stylet en position, que le jugement soit rendu.

À l'extrémité de la salle, près de l'entrée, les gardes du temple attendaient en rang serré sous la conduite d'Asoural, un homme charpenté qui se tenait bien droit, comme à la parade, son casque de cuir sous le bras. À la droite d'Amerotkê, Maiarch, la

reine des courtisanes et présidente de la guilde des prostituées, était agenouillée, les mains tendues, son visage gras abondamment maquillé strié de larmes qui maculaient de khôl ses joues flasques. Amerotkê réprima un sourire. Maiarch était une actrice-née. Depuis le début du procès, elle n'avait pas changé de position, sa perruque légèrement de travers, ses petits doigts boudinés dressés vers le ciel comme si elle attendait une justice divine. Mais elle commençait à se fatiguer et son corps oscillait, faisant tinter les petites clochettes cousues sur sa robe.

Rompant le silence, elle chevrota d'une voix aiguë :

— Seigneur juge, nous implorons ta justice !

Amerotkê se pencha, effleurant au passage la statuette de Maât sculptée sur l'accoudoir de son siège.

— Nehemou, dit-il au criminel, je te le demande une nouvelle fois : vois-tu une raison qui pourrait te faire échapper à la peine capitale ?

L'accusé grimaça.

— Amerotkê ! rugit-il.

Un murmure de réprobation courut dans l'assistance. C'était un véritable blasphème d'apostropher ainsi le juge sans lui donner ses titres officiels.

— Tu es prié de t'adresser au tribunal de manière convenable, lança Amerotkê.

— C'est bon, juge principal de la salle des Deux Vérités, reprit Nehemou avec insolence. À mon tour de te répéter ma question : qu'aurais-tu à dire avant qu'on te condamne à mort ?

Amerotkê demeura impassible, mais Prenhoe et les autres scribes se levèrent brusquement. Asoural s'avança, la main sur le pommeau en cuivre de son épée.

— Tu veux donc encore allonger la liste de tes crimes !

Nehemou renversa la tête en arrière et, les yeux mi-clos, grogna :

— Peu m'importe... Je suis membre de la guilde des Amemets.

Saisi d'une brusque terreur, Amerotkê réprima un frisson. Les Amemets formaient une corporation d'assassins qui vénéraient la terrible déesse Mafdet, une tueuse représentée

sous la forme d'un chat. Il croyait pourtant les membres de cette sinistre secte anéantis. Était-il possible que Nehemou leur ait survécu ?

Ce dernier balaya des yeux l'assistance, constatant avec satisfaction le trouble qu'il venait de semer.

Amerotkê reprit ses esprits.

— Nehemou, ton âme est noire et perverse. Semblable au chacal, tu rôdes dans la nécropole, la cité des Morts. À deux reprises au moins, tu as loué les services d'une Heset, danseuse membre de la guilde des prostituées...

— Rien d'autre que de la boue sous mes pieds, interrompit l'accusé.

Asoural fit un pas en avant, une large lanière de cuir à la main qu'il passa vivement autour du cou de l'accusé.

— Dois-je le faire taire, seigneur ? demanda-t-il.

— Non, non, pas pour l'instant, dit Amerotkê en agitant la main. Écoute, Nehemou, le tribunal dira ce qu'il a à dire.

— Moi aussi ! Et ma guilde également ! bredouilla Nehemou à demi étranglé.

— Allons, écarte cette lanière, ordonna Amerotkê au chef des gardes.

Asoural obéit à contrecœur mais resta derrière l'accusé, prêt à intervenir au moindre éclat. De telles scènes étaient rares. Généralement les accusés qui risquaient une sentence de mort cherchaient plutôt à obtenir du tribunal que la peine leur soit infligée d'une manière aussi douce que possible – une coupe de vin empoisonné ou un rapide garrot, par exemple. L'attitude de Nehemou venait de lui ôter la possibilité d'un tel recours.

— Tu as engagé ces jeunes femmes, poursuivit Amerotkê, et tu les as assassinées pour ton plaisir. Tu les as étranglées et tu as jeté leurs corps dans un bras du Nil infesté de crocodiles.

Nehemou claqua la langue d'un air moqueur.

— Non seulement tu leur as ôté la vie, mais, en agissant ainsi, tu as également empêché leurs corps de gagner les champs de la félicité.

Amerotkê se pencha vers la table basse en sycomore devant lui et saisit une baguette en bois de térébinthe dont l'extrémité était sculptée en forme de scorpion. Un soupir de soulagement

parcourut l'assistance : par ce signe, tous savaient qu'une sentence de mort allait être prononcée.

Maiarch laissa retomber ses mains et se courba pour toucher le sol de son front en signe de reconnaissance et de soumission.

— Voici mon verdict. Parce qu'il est un homme vil et que ses crimes sont abominables, le capitaine de la garde emmènera Nehemou à l'endroit même où il a abandonné le corps de ces pauvres filles. Il sera cousu dans une carcasse de porc encore sanguinolente et jeté vivant dans le Nil.

Malgré son arrogance, Nehemou ne put s'empêcher de tressaillir à l'annonce de cette mort horrible.

— Tu mesureras ainsi l'horreur de tes propres crimes, poursuivit Amerotkê. Capitaine, saisissez-vous de cet homme !

Mais, recouvrant ses moyens, Nehemou bondit en avant en hurlant. Asoural veillait et ses gardes s'emparèrent aussitôt de lui. Amerotkê s'inclina pour reposer la baguette sur la table. Il aurait souhaité que les choses se passent autrement, mais cet homme avait blasphémé contre la justice de Pharaon et celle-ci devait s'accomplir.

Un cri lui fit lever les yeux. Ayant miraculeusement réussi à se dégager, Nehemou venait de saisir une dague dans un des étuis que les gardes portaient à la taille. Il courut vers le juge en levant son arme. Amerotkê resta immobile. Il ne sut jamais si c'était par bravoure ou par peur. Figé, il regardait Nehemou s'avancer, le visage déformé par la rage, l'arme au poing. Un arc claqua. Nehemou était pratiquement sur lui quand il leva les mains, laissa tomber la dague et trébucha, une flèche empennée vibrant encore dans son dos. Il tomba à genoux et du sang se mit à mousser aux coins de ses lèvres. Il ouvrit la bouche, essaya de prononcer une parole, mais ne put que bredouiller un mot avant de s'écrouler sur la petite table, dispersant dans sa chute des rouleaux de papyrus.

La confusion régna un moment. Amerotkê se leva et frappa dans ses mains.

— Cette affaire est close. Justice a été rendue. Quoique d'une manière inattendue et expéditive, ajouta-t-il avec un petit sourire. Capitaine Asoural, faites évacuer cette salle. Jetez ce

corps dans le fleuve pour qu'une partie au moins de la sentence soit accomplie. La cour est ajournée pour quelques instants.

Les autres membres du tribunal s'inclinèrent et Amerotkê leur rendit leur salut avant de quitter la salle. Il gagna sa petite chapelle privée, ferma la porte et, adossé au battant, laissa échapper un profond soupir. Il allait enfin pouvoir commencer à reprendre ses esprits...

« Tu aurais dû être acteur », songea-t-il en se remémorant ses efforts pour demeurer impassible. Ses jambes tremblaient, son estomac était noué et il se sentait à la fois brûlant et glacé. Il vérifia son vêtement et remercia les dieux de n'y trouver aucune trace de sang. Il ôta ses sandales, son pectoral, son bracelet, son anneau et plaça le tout sur la table en damier placée dans l'encadrement de la porte. Puis il mêla une pincée de sels de natron à l'eau sacrée du bénitier pour purifier son visage, sa bouche et ses mains. Assis sur un coussin devant le naos, il apercevait la statue de Maât agenouillée, mains jointes, visage serein, des plumes d'autruche symbole de vérité jaillissant de la couronne de pierres qui lui entourait le front.

« Oui, c'est ici le meilleur endroit pour prier », songea Amerotkê. Profondément intéressé par les questions de théologie, il émettait cependant des réserves à l'égard des dieux de l'Égypte et, avec quelques autres, tendait à penser que Dieu était un esprit éternel, créateur de toutes choses, qui s'incarnait dans le soleil, source de toute lumière. Maât représentait un aspect de ce tout et demeurerait constamment pure.

Les yeux fermés, Amerotkê murmura sa prière favorite.

— Ô, toi, dame du pays des Neuf Arcs, parole bien-aimée de Dieu, garde-moi au sein de la vérité, fais en sorte que nous demeurions consacrés à la justice. Je te remercie pour la vie qui m'est donnée, pour mon épouse Norfret, pour mes deux fils, Curfay et Ahmase.

Il rouvrit les yeux. Avec ses hautes pommettes, ses yeux en amande et son sourire, le visage de la déesse lui rappelait toujours celui de Norfret. Si serein et pourtant capable d'exprimer tant de passion quand ils s'enlaçaient dans le secret de leur chambre. Amerotkê se ressaisit et, penché en avant, disposa avec plus de soin les fleurs et les petites assiettes de

nourriture qu'un prêtre avait déposées en offrandes devant le naos. On frappa à la porte.

— Entrez !

Le lourd battant de bois s'ouvrit, livrant passage à Maiarch, reine des courtisanes, à ses joues charnues et frémissantes et à son regard suppliant. Elle resta sur le seuil.

— Allons, entre, insista Amerotkê avec un sourire.

— Je ne suis pas purifiée.

— On pourrait dire la même chose de toute l'Égypte, répondit Amerotkê.

Rayonnante à ce compliment, la replète courtisane se précipita, semant dans son sillage des bouffées de parfum coûteux et faisant cliqueter ses innombrables bracelets. Elle se laissa choir sur un coussin le long du mur et Amerotkê songea à un hippopotame plongeant avec satisfaction sous l'eau. Il savait que c'était une brave femme, qui veillait sur ses filles et se comportait dignement.

— Je suis venue vous remercier, seigneur.

— Ce n'était pas nécessaire. Je suis désolé pour ces pauvres filles. Mais les dieux ne sont-ils pas pleins de compassion ? ajouta-t-il en désignant l'autel. Peut-être accepteront-ils leur kâ dans les champs bénis de l'horizon lointain.

Maiarch opina d'un signe de tête et, d'un geste délicat, essuya les larmes qui recouvraient ses joues. Amerotkê remarqua ses ongles laqués de rouge, si longs qu'ils se retournaient vers la paume telles des griffes.

— Vous serez toujours le bienvenu dans notre maison de plaisir, seigneur Amerotkê. Nos filles se prêteront volontiers à tous les jeux...

— Je te remercie mais je suis fidèle à mon épouse.

— Ah, oui. Dame Norfret. Belle comme la lune par une nuit étoilée. Dans ce cas, seigneur...

Haussant ses épaules grasses, Maiarch se leva dans un froissement métallique de bijoux et s'inclina.

À peine avait-elle franchi le seuil qu'Asoural entra à son tour, suivi de Prenhoe. Le capitaine des gardes ne s'encombrait pas de cérémonies. De ses petits yeux sombres, il jetait des regards furieux au juge principal.

— Le calme est revenu, mais vous n'auriez pas dû permettre qu'une telle chose se produise, Amerotkê. Je vous l'ai déjà dit, les prisonniers doivent être enchaînés.

— Il a eu une mort rapide, soupira le juge.

Prenhoe se laissa tomber sur un coussin, l'air abattu.

— Était-il vraiment membre des Amemets ? J'ai rêvé la nuit dernière que je nageais dans le Nil en compagnie d'une fille nue à califourchon sur mon dos. Elle avait de petits seins bien fermes...

— J'aimerais bien faire des rêves de ce genre, interrompit Asoural avec agacement.

— Non, non, attendez la suite, poursuivit Prenhoe dont le visage étroit exprimait une profonde angoisse. Pendant que je nageais, un serpent a pénétré dans l'eau. J'ai demandé à Shoufoy ce que cela pouvait bien représenter et il m'a répondu que c'était le signe d'un grand danger pour l'un de mes proches. Et vous voyez, il avait raison ! gémit-il, les yeux levés vers Amerotkê.

— Shoufoy a toujours raison, déclara ce dernier. Tu lui as raconté ce qui s'est passé ?

— Je n'ai pas réussi à le trouver, intervint Asoural. Il doit être quelque part en train de vendre des amulettes et des scarabées.

— Il ne s'intéresse plus à ça, déclara Prenhoe. Il prétend qu'il y a bien trop de vendeurs de babioles et que les hommes du Scorpion ont le monopole des bijoux précieux.

— Alors, que vend-il ? demanda Amerotkê.

— Il s'est procuré un papyrus ancien qui traite de remèdes...

— Oh, non ! s'exclama Amerotkê en se cachant la figure dans les mains.

— Et il propose tout un assortiment de médications, acheva Prenhoe : pour des lèvres éclatées, des oreilles purulentes, ce genre de choses...

Asoural gratifia le jeune scribe d'un regard dédaigneux :

— Au fait, ne devrais-tu pas être en train de remettre de l'ordre dans ton écritoire et tes plumes ?

Amerotkê désigna la porte et Prenhoe obéit avec un soupir et en marmonnant. Asoural referma la porte derrière lui.

— Que signifie cette histoire d'Amemets ? interrogea-t-il, nerveux. Nehemou était-il vraiment membre de ce groupe de tueurs professionnels ?

Pensif, Amerotkê contemplait la statue de la déesse.

— Je les croyais tous anéantis, murmura-t-il.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser ? s'étonna Asoural en s'installant devant le juge énigmatique.

Amerotkê ferma les yeux.

— Aucune raison particulière, si ce n'est que j'ai déjà eu affaire à eux.

Il évoqua en pensée les sombres galeries qui s'étendaient sous les pyramides de Sakkara et les silhouettes menaçantes vêtues de noir à sa poursuite. Heureusement, juste avant de l'atteindre, elles avaient été englouties sous le poids des dalles de granit au moment où les piliers soutenant la voûte s'étaient effondrés.

— Il y a d'autres associations malfaisantes, souligna Asoural. Nehemou pouvait être membre de l'une d'elles.

— Il a assassiné une fille du temple, remarqua Amerotkê. Il a donc agi seul.

— Ce n'est pas certain. Pour ces bandes de serpents venimeux, quand on s'attaque à l'un, on menace aussi les autres. Par contre, s'il a seulement voulu se vanter, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Alors gare aux gâteaux de caroube enduits de crottes de chat et de sang animal, lâcha Asoural. Les Amemets en envoyaient à leurs futures victimes pour les prévenir que leur déesse Mafdet était à leur poursuite.

— Ils poussaient donc la politesse jusqu'à s'annoncer ? plaisanta Amerotkê. Peut-on les détourner de leur but en les achetant ou par une menace quelconque ?

— Non, affirma Asoural en se dirigeant vers la porte. Ils possèdent leurs propres règles, si sanglantes soient-elles. Quand ils ont envoyé un avertissement, ils essaient à deux reprises de tuer la victime désignée. S'ils échouent, celle-ci est alors considérée comme protégée de Mafdet et ils ne s'attaqueront plus jamais à elle.

— Mais tu es là pour me protéger, remarqua Amerotkê.

— Vous dites bien car je suis votre fidèle chien de garde. Mais faites bien attention, seigneur, Mafdet chasse toujours de nuit, riposta Asoural en sortant.

Amerotkê s'assit sur ses talons. Il ne se sentait pas directement concerné et avait toute confiance en Maât. Le combat lui était familier et, en tant que juge, il était exposé chaque jour à des menaces.

Le son d'une conque retentit quelque part dans le temple, annonçant que les audiences allaient reprendre. Amerotkê courba un instant la tête devant la statue, se leva et revêtit de nouveau les insignes de sa charge : pectoral, anneau et bracelet. Puis il réajusta sa robe et ouvrit une petite boîte en bois de santal incrustée de turquoises pour en tirer un miroir.

« Le visage d'un juge ne doit jamais refléter ses émotions », murmura-t-il en se remémorant les conseils de ses maîtres.

Il redressa son pectoral et dessina deux cercles autour de ses yeux d'un trait de khôl. À cet instant précis, l'administrateur du tribunal frappa à la porte.

— Tout est prêt, seigneur. Les trois plaignants attendent. Il s'agit de la femme aux deux époux, précisa-t-il en remarquant l'air distrait d'Amerotkê.

— Ah, oui ! fit celui-ci en se dirigeant vers la salle du tribunal. J'ai lu le papyrus concernant ce cas.

Tout était de nouveau en ordre et il n'y avait plus aucun signe du désordre causé par Nehemou. Le sol de marbre noir étincelait et reflétait les fleurs argentées peintes sur le plafond vert. Devant le siège du juge, la table était bien alignée et les scribes attendaient à leur place entre les piliers. Asoural et ses hommes montaient la garde près des portes et des fenêtres.

Amerotkê s'installa et contempla les personnes agenouillées devant lui.

— Quels sont vos noms ?

— Antef, seigneur, déclara l'homme situé à la droite d'Amerotkê.

De haute taille, il avait une peau brûlée par le soleil, un corps sec et les traits rudes d'un soldat. Il se redressait fièrement mais, dans ses yeux, on lisait de l'arrogance. De toute évidence,

cet homme exigeait non seulement que justice soit faite mais qu'elle le soit sans délai.

— Quel est ton rang ? questionna Amerotkê.

— J'étais officier dans les Nakhtunas, seigneur.

— Ah oui, opina le juge avec un sourire.

Il connaissait parfaitement ce corps de fantassins vétérans qui marchaient derrière les chars pendant les batailles.

— De quel régiment ?

— Anubis, seigneur. J'ai combattu dans l'escadron du Vautour lors de la grande bataille de Pharaon dans le Delta.

— J'y étais, remarqua Amerotkê.

Il se montrait compréhensif dans le but de gagner la confiance des trois personnes présentes devant lui et, surtout, pour montrer à l'assistance que l'attaque de Nehemou ne l'avait pas affecté.

Les mains posées sur ses genoux, il se remémora la longue marche et la soif dans le désert, puis le choc sanglant de la bataille quand Hatchepsout, aussi féroce que la déesse lionne Sekhmet, avait poussé ses armées dans les rangs des Mitanniens qu'elles avaient écrasés.

— Et toi, quel est ton nom ?

Il s'était tourné vers la jolie jeune femme aux joues fardées, aux yeux rehaussés de khôl, coiffée d'une perruque ceinte d'un ruban d'argent dont les longues tresses effleuraient le châte blanc qui lui recouvrait les épaules.

— Dalifa.

— Qui es-tu ?

— Il s'agit de mon épouse, intervint aussitôt le soldat sans la laisser parler.

Le jeune homme placé à la gauche d'Amerotkê leva les mains pour réclamer la parole et s'écria :

— C'est faux ! Seigneur, complètement faux !

— Allons, du calme ! Et toi, qui es-tu ?

— Je m'appelle Paneb. Scribe de la salle des Deux Vérités au temple d'Osiris.

« Il ressemble à Prenhoe », pensa Amerotkê. Visiblement, la jeune femme et lui étaient très amoureux l'un de l'autre.

Adossé à son siège, il caressa sa natte en contemplant les trois plaignants. Il aimait traiter ce genre d'affaires où il fallait démêler les fils d'intenses relations et dont la violence et le sang étaient absents.

Sur un signe, le chef des scribes s'avança pour lire l'exposé des faits. Pendant la saison des plantations, six mois plus tôt, Antef avait fait marche vers le nord avec l'armée de Pharaon. Dans la bataille, il avait reçu un coup sur la tête et perdu la mémoire. Après quoi, il était resté dans le Delta jusqu'à ce que les souvenirs lui reviennent. Des mois plus tard, il avait regagné Thèbes pour découvrir que sa jeune et jolie femme, le croyant mort, s'était remariée avec la bénédiction des prêtres. L'heureux élu était le jeune Paneb.

Amerotkê se gratta le menton.

— Tu demandes donc que ton mariage soit considéré comme seul valable et que le second soit annulé ?

Antef approuva vigoureusement.

— Aimes-tu Antef ? demanda Amerotkê à Dalifa.

— Je n'ai jamais éprouvé la moindre affection pour lui, déclara la jeune femme d'une voix forte. C'était un mariage arrangé par mon père.

— Où se trouve celui-ci ?

— Il est mort voici deux mois, répondit la jeune femme. C'était un marchand d'encens et il avait les poumons brûlés.

Amerotkê hocha la tête en signe de sympathie, tout en constatant du coin de l'œil que Paneb semblait complètement désespéré.

— Ton père était-il riche ?

— Oui, seigneur, répondit Dalifa. Et je suis sa seule héritière.

Un soupir courut dans l'assistance et Amerotkê sourit.

« Antef ne veut pas seulement récupérer son épouse, songea-t-il, mais également profiter de l'héritage. »

— Est-ce une affaire d'amour ou d'argent ? Antef, t'estimerais-tu satisfait si ta femme t'abandonnait une part de son héritage ?

— Ces biens ne lui appartiennent en rien ! s'exclama la jeune femme avec exaspération.

Amerotkê leva une main pour la faire taire. Mais Antef était trop rusé pour tomber dans le piège.

— C'est une question d'amour, déclara-t-il posément. Je veux reprendre ma femme.

— C'est l'argent qu'il veut ! s'écria Paneb, le visage enflammé de colère. Vous le savez bien, seigneur !

— Pour l'instant, je ne sais rien, répliqua Amerotkê en se mordant la lèvre inférieure.

S'il décidait que la jeune femme pouvait rester avec son second époux, Antef ferait certainement appel et ses anciens officiers interviendraient en sa faveur. Or Senenmout aimait faire entendre sa voix de temps à autre, juste pour souligner son influence.

Il examina le soldat avec attention.

— À quel endroit de la tête as-tu été blessé ?

L'homme se tourna et Amerotkê distingua une cicatrice sur le côté gauche.

— Une massue de guerre mitannienne, déclara-t-il fièrement.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Je suis resté sans connaissance, seigneur. Quand j'ai recouvré mes esprits, on m'avait compté parmi les morts. Une femme qui pillait le champ de bataille m'a découvert et m'a ramené dans son village, proche de l'oasis. J'y suis resté un certain temps avant de partir pour Memphis. Je remercie les dieux de m'avoir rendu la mémoire. C'est alors que je me suis souvenu de ma femme et que je suis rentré à Thèbes.

Amerotkê baissa les yeux pour dissimuler sa préoccupation. Après sa victoire, Hatchepsout avait insisté pour que les Maryannous, les « braves du roi », sectionnent et rassemblent les pénis de tous les soldats ennemis morts au combat pour les envoyer en guise de trophées à ses adversaires politiques demeurés à Thèbes. Une façon bien à elle de leur faire mesurer l'étendue de sa victoire.

— Je trouve cela curieux, lâcha Amerotkê en relevant la tête.

— Quoi donc, seigneur ?

— Eh bien, tu faisais partie du corps des braves, n'est-ce pas ? Tu portais les armes du régiment Anubis. Comment se fait-il

que l'on n'ait pas trouvé ton corps quand on a relevé les blessés et les morts après la bataille ?

— Je me trouvais à l'écart de la troupe, seigneur, argumenta Antef. Vous devez vous souvenir que le combat s'est poursuivi loin dans le désert. Après qu'un corps a été retrouvé, on a cru que c'était le mien.

Amerotkê enregistra l'explication sans ciller.

— Je suis un soldat, poursuivit Antef, et je me bats pour le divin Pharaon. Est-ce ainsi qu'on m'en est reconnaissant ?

Il se tourna vers l'assistance, comme pour réclamer son appui et continua :

— Dalifa est ma femme. Faut-il donc que les guerriers de Thèbes, contraints d'abandonner leur épouse pour aller combattre les ennemis de l'Égypte, s'exposent à retrouver celle-ci mariée à un autre à leur retour ?

— Je n'éprouve aucun amour pour lui, gémit Dalifa en tendant des mains implorantes. C'est un homme cruel, tyrannique. Seigneur, j'ai trouvé celui que mon cœur désire. J'abandonnerai même une partie de mes biens pour rester aux côtés de Paneb.

Amerotkê approuva d'un signe de tête.

— La justice de Pharaon prendra son temps, déclara-t-il. Une épouse reste toujours une épouse.

Dalifa enfouit son visage dans ses mains et se mit à sangloter.

— Mais de quel homme ? ajouta-t-il aussitôt malicieusement. Le tribunal en décidera. En attendant, la demeure sera mise sous scellés et la jeune femme hébergée jusqu'au jugement dans la maison de l'isolement du temple d'Isis.

Amerotkê jeta un rapide coup d'œil à Antef et vit briller dans ses yeux un éclat meurtrier.

CHAPITRE II

Les ailes largement déployées, les plumes ébouriffées par le vent du désert, un vautour planait tel le héraut de la mort au-dessus de la petite oasis des Terres rouges, proche de la vaste Entrée du monde souterrain. Il flairait le sang, parfois avant même que celui-ci soit versé, grâce à sa connaissance du désert et à sa familiarité avec les prédateurs qu'il survolait constamment. Pour l'instant, il avait repéré le mangeur d'hommes, le croqueur d'os, rampant sur le sol. Le lion guettait un marchand ambulant qui avait fait halte dans l'oasis pour faire boire son âne et se débarrasser lui-même du sable qui emplissait sa bouche et ses yeux.

C'était un ancien soldat de Memphis qui longeait le Nil, tantôt dans un sens et tantôt dans l'autre, en proposant des bijoux de cuivre et autres pacotilles. Il était totalement inconscient de la menace de mort qui approchait. Il régnait d'ailleurs dans l'oasis le plus grand calme. Les branches des palmiers bougeaient à peine et l'intense chaleur faisait trembler le paysage désertique. Mais l'âne s'agitait. Fronçant les sourcils, le marchand leva les yeux et aperçut le vautour.

— Pas aujourd'hui, poulet de Pharaon, murmura-t-il.

Il se pencha et lapa l'eau comme un chien pour rafraîchir sa gorge. Puis il releva la tête, ouvrit un petit paquet enveloppé d'un linge et s'installa sur un rocher pour manger quelques dattes séchées. L'âne, un vétérinaire des pistes au museau gris, gardait les oreilles dressées et lançait, de temps à autre, un braiment virulent. Le marchand se leva, resserra le long turban élimé qui couvrait sa tête afin de protéger son nez et sa bouche, puis se dirigea vers la lisière de l'oasis.

Un habitant des sables ? Un nomade du désert ? Certes, leurs attaques n'étaient pas rares mais cette oasis était trop proche de la cité. Levant les yeux, le marchand constata que le vautour

planait toujours au-dessus de lui. Inquiet, il retourna vers la mare. Il s'accroupit et tendit l'oreille avec attention. Il n'ignorait pas ce qu'on racontait au sujet des démons qui peuplaient le désert, avides de sang, arracheurs d'yeux et amateurs de chair humaine. La bouche sèche, il défit son turban et se plongea de nouveau la tête dans l'eau fraîche. C'était une sensation délicieuse. Il releva le visage et regarda devant lui. Pour la première fois, il lui semblait distinguer quelque chose entre l'oasis et le sinistre labyrinthe. Des ossements ? Les débris d'un char ? On aurait dit que les nomades des sables l'avaient complètement dépouillé.

Le marchand se redressa et se retourna brusquement quand son âne se mit à braire furieusement. Glacé de terreur, il vit l'animal le frôler et s'enfuir au galop. Un énorme lion à la crinière fauve semblait surgir de nulle part dans la brume du désert. Était-ce un lion ou Sekhmet la destructrice ? L'animal se tenait immobile, une patte légèrement en avant, son corps pétrifié. Il ne s'agissait pas d'une vision mais d'un chasseur rusé qui s'était avancé prudemment contre le vent pour que son odeur sauvage ne le trahisse pas. Le marchand n'avait jamais vu une bête aussi redoutable.

Le lion se coucha en prenant son temps. Il avait déjà chassé l'homme et connaissait le danger des épées ou des dagues. Des cicatrices sur ses flancs en apportaient la preuve. Il savait aussi que son apparition semait la panique et qu'une proie en fuite était plus facile à atteindre. Il découvrit ses crocs et rugit. Le marchand détala, brusquement tiré de son état d'hypnose. Jamais il n'avait couru aussi vite. Un nouveau rugissement rompit le silence. L'homme se retourna et constata que le lion s'était empêtré dans les ballots et les harnais qu'il avait laissés par terre. Il s'enfuit encore plus rapidement en direction du labyrinthe sous l'éclat torride du soleil, les pieds brûlés par le sable. Il connaissait aussi les terribles histoires que l'on racontait sur ce lieu hanté, mais avait-il un autre choix ? Un coup d'œil en arrière lui révéla que le lion avait repris sa poursuite.

Il éprouva presque un soulagement en atteignant l'entrée du sinistre labyrinthe, fraîche et sombre, sans se préoccuper de la

direction à prendre. Son seul objectif était de se mettre à l'abri du redoutable prédateur rugissant derrière lui. Il s'enfonça plus profondément dans les méandres, mais le lion n'avait pas abandonné sa poursuite, comme il pouvait l'entendre. Jurant et sanglotant à la fois, l'homme trébuchait entre les parois rocheuses tout en avançant.

Le vautour planait au-dessus de la proie et du chasseur dans l'attente de la chair et du sang. Le mangeur d'hommes parvenait toujours à ses fins et il suivait attentivement la poursuite. Un courant d'air le fit s'élever, ailes étendues, tête et cou en avant. Il décrivit un cercle et se laissa tomber en piqué mais, surpris, reprit de la hauteur. Que s'était-il passé ? Toutes les proies, qu'il s'agisse d'un lapin ou d'une jeune gazelle, tentent de trouver un refuge. Mais au-dessous de lui régnait maintenant le plus grand calme. Plus aucune trace du marchand ni du lion. Tous deux semblaient avoir disparu de la surface de la terre. Aucun bruit, aucun signe de lutte. Il n'y avait plus que le labyrinthe, l'Entrée du monde souterrain, vaste étendue silencieuse sous un soleil de plomb.

Dans la salle des Deux Vérités, Amerotkê, juge principal de Thèbes, gardait les yeux baissés en essayant de maîtriser sa colère. Cet arrogant soldat refusait d'accepter son verdict. Agenouillé à ses pieds, Antef dardait sur lui un regard brûlant.

Amerotkê prit une profonde inspiration et releva la tête. Il devait à un officier de l'armée quelques égards.

— As-tu servi dans le corps des Nakhtunas ?

— Oui, seigneur.

— Et tu étais présent à la bataille contre les Mitanniens sous les ordres du général Omendap dans le régiment Anubis ?

— Oui, seigneur.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-sept étés environ.

— Et toi, Dalifa ?

— Je viens tout juste de franchir mon vingt-quatrième été. Je suis née...

D'un geste, Amerotkê lui imposa silence.

— Combien d'années as-tu été mariée ? Du moins, avant que ne commence cette affaire ?

— Neuf ans, répondit pour elle Antef.

— Neuf ans ?

Intrigué, Amerotkê en oublia sa colère et examina attentivement Dalifa. C'était une jolie jeune femme au teint lisse, à la poitrine rebondie et à la taille mince. Son attitude était gracieuse et, sous les longs cils, son regard modeste. Shoufoy l'aurait qualifiée de « savoureux morceau » ou d'« agréable compagne de lit ». Son nouveau mari, Paneb, le jeune scribe, arborait une expression innocente, mais Amerotkê décelait une ombre de ruse sur le visage de Dalifa. « Antef et elle me dissimulent quelque chose », se dit-il, et il était bien déterminé à découvrir de quoi il retournait.

— Tu as donc été mariée neuf ans, observa-t-il. Comment se sont écoulées ces années ? Vous êtes-vous querellés ? Avez-vous fait appel au tribunal ou à la police ? Des membres de votre famille sont-ils intervenus ?

— Je n'avais pour toute famille que mon pauvre père, déclara calmement Dalifa, et il est mort à présent.

— Et toi, Antef ?

— Je ne suis pas de Thèbes, seigneur, mais originaire du Delta.

— Quelle est ta famille ?

Le juge remarqua que Dalifa s'agitait légèrement sur son coussin et portait la main à sa bouche. Antef paraissait troublé.

— Qu'y a-t-il ? demanda Amerotkê dont la curiosité s'était éveillée. Antef, as-tu de la famille ?

— J'ai été élevé par une tante âgée, comme mon frère jumeau. Amerotkê le fixa avec impatience et l'assistance murmura.

— Je te demande de répondre directement à mes questions. Ainsi tu as un frère jumeau. Où se trouve-t-il à présent ?

— Seigneur, gémit Antef les mains tendues, j'ai attendu longtemps que cette affaire soit appelée au tribunal. Je sais ce qu'on raconte...

— Contente-toi de répondre.

— J'ai un frère, admit le soldat. Un joueur, un bon à rien. Je me suis engagé dans l'armée et il choisit de devenir maçon. Mais

il passait le plus clair de son temps dans les tavernes et les bordels le long des quais. Un jour, au cours d'une querelle, il s'est engagé dans un pari.

— Quel était ce pari ? demanda Amerotkê.

— Il a parié qu'il ressortirait sain et sauf du labyrinthe, celui qu'on appelle l'Entrée du monde souterrain.

Une rumeur monta de l'assistance et les scribes, assis en tailleur avec leur écritoire sur les genoux, échangèrent des regards incrédules. Amerotkê, lui, resta impassible.

— Tu connais l'existence de ce labyrinthe ?

— Oui, seigneur.

— Qu'est-il advenu de ce pari et de ton frère ?

— Il s'est rendu là-bas. C'est moi qui l'ai conduit une nuit. En tant qu'officier, j'avais donné ma parole que tout se passerait selon les règles. Je devais m'assurer qu'il pénétrait bien dans le labyrinthe et attendre qu'il en ressorte.

— Et alors ?

— Il n'est jamais ressorti, seigneur. C'était mon seul parent. Mais je ne vois pas en quoi cela peut intervenir dans cette affaire.

— Revenons-y, en effet. Pendant tes neuf années de mariage tu as donc servi dans l'armée de Pharaon ?

— Oui, seigneur, pour des campagnes de second ordre dans les Terres rouges.

— Mais aussi lors de la guerre contre les Mitanniens ?

— Ça, c'était autre chose !

— Oui, admit Amerotkê, c'était autre chose.

Personne n'aurait pu oublier la longue marche à travers le désert dans la poussière et sous le soleil torride, Hatchepsout qui cherchait désespérément le duel avec l'armée mitannienne, la trahison de certaines troupes égyptiennes, la résistance courageuse de Pharaon, semblable à une panthère et révélant ainsi qu'elle était bien la fille de son père. Elle avait écrasé l'ennemi, regagné Thèbes auréolée de gloire. Ce n'était pas le cas de cet homme, se dit Amerotkê en regardant le couple. Il sentait que quelque chose n'allait pas dans cette histoire. Ce jeune soldat avait erré dans les villes jusqu'à ce que la mémoire

lui revienne. Et quand il avait retrouvé son épouse, entre-temps devenue riche, elle était mariée à un autre...

Il se tourna vers la jeune femme.

— Quant à toi, Dalifa, voyons ce que dit ton mari.

— Ce n'est pas mon mari !

— Le tribunal en décidera. Revenons à ces jours perturbés quand l'armée a quitté Thèbes. Tu as donc dit adieu à Antef ?

La jeune femme opina de la tête.

— Et tu t'es rendue dans un temple afin de prier pour qu'il revienne sain et sauf, comme le font toutes les femmes de soldats ?

— Oui, seigneur. Mon père m'avait remis de l'encens que j'ai offert au temple d'Osiris.

Prenhoe ricana mais Amerotkê l'ignora.

— C'est donc ainsi que tu as rencontré Paneb ?

— J'étais inquiète, expliqua Dalifa. J'aurais aimé savoir où se rendait l'armée. Il m'a montré des cartes et a été très prévenant.

Amerotkê lança un regard sévère aux scribes qui dissimulaient leurs rires derrière leurs mains.

— Paneb, dit-il, savais-tu que Dalifa était une femme mariée ? L'épouse d'un des braves soldats de Pharaon ?

— Il s'est montré parfaitement respectueux, intervint Dalifa comme le jeune scribe, intimidé, tardait à répondre.

— Pourtant, il est devenu ton mari, observa Amerotkê. Je sais bien que c'est la coutume pour les veuves de se remarier, surtout quand elles sont jeunes et jolies, mais pourquoi cette hâte ?

— J'attendais des nouvelles, répondit-elle avec des sanglots dans la voix. Nous avons appris la belle victoire de Pharaon, mais quand le régiment Anubis a regagné Thèbes, Antef ne se trouvait pas parmi eux. Un officier m'a appris qu'il avait été tué.

— C'est donc qu'on avait retrouvé son corps ? Qui était cet officier ?

Dalifa agita ses jolis doigts.

— Je ne sais pas, seigneur...

L'administrateur du tribunal se leva à cet instant, un papyrus à la main.

— Seigneur, j'ai ici la liste des tués du régiment Anubis.

Amerotkê la parcourut attentivement et y releva le nom d'Antef accompagné de la mention : « Mutilé et tué au combat. »

— Que signifie cette précision ? demanda-t-il.

— C'est à cause de l'état du corps, seigneur.

— On a donc identifié les restes d'Antef ?

— Oui, seigneur. Et voici le médecin du régiment que nous avons convoqué.

Amerotkê attendit que s'avance un homme grassouillet tenant d'une main un éventail décoré et de l'autre un petit flacon de parfum qu'il portait sans cesse à son nez comme s'il se trouvait dans un environnement malsain. À sa vue des rires étouffés se firent entendre dans la salle et il jeta sur l'assistance des regards menaçants. Il s'inclina devant le juge qui lui fit signe de s'installer sur un des coussins réservés aux témoins. On se représentait difficilement un tel homme au sein de l'armée et exposé comme la troupe au soleil, à la poussière et à la peur. Mais Amerotkê savait qu'en fait il se déplaçait dans un char à l'abri de tous ces désagréments.

— Quel est ton nom ? demanda-t-il.

— Baki, médecin militaire.

— Tu te trouvais avec le régiment Anubis ?

— Oui, seigneur. J'étais avec le régiment. Une grande victoire.

— Que s'est-il passé après la bataille ?

— Je devais m'occuper des blessés. On les divise en deux groupes, les cas sérieux...

— Et les moins sérieux, je sais, coupa Amerotkê. Que fait-on des morts ?

— On les amène sur des civières et on les aligne en rangs par régiment et par brigade pour faciliter leur identification. C'est parfois facile quand la blessure est nette, mais il arrive aussi que le corps ait été écrasé par les chars et les sabots des chevaux durant le combat.

— Qu'en était-il du corps du soldat Antef ?

Baki jeta un coup d'œil au soldat agenouillé plus loin devant le juge.

— Eh bien, seigneur, je dirais que, pour un mort, il a l'air remarquablement vivant et vigoureux.

Amerotkê attendit que les rires de l'assemblée se calment.

— Cependant tu as reconnu le corps ?

— Pas réellement, seigneur. J'ai pensé que ce cadavre pouvait être celui d'Antef. Souviens-toi que la bataille s'est déroulée près d'une oasis mais s'est poursuivie bien au-delà quand l'armée s'est lancée à la poursuite des Mitanniens. Les corps étaient dispersés sur une vaste étendue. Il a fallu du temps pour les rassembler et plusieurs n'ont été découverts qu'à l'aube le lendemain. Pendant la nuit, des charognards s'étaient acharnés sur eux et certains étaient méconnaissables. Nous les avons identifiés grâce à leurs insignes.

— Seigneur, ce n'est pas possible, déclara Antef en exhibant son brassard orné de la tête de chacal du régiment Anubis et la collerette autour de son cou.

— Tes insignes personnels ? demanda le juge.

— Oui, seigneur. Ils portent mon nom et celui de mon ancien régiment.

— Ils ne pouvaient donc se trouver sur le corps qui a été pris pour celui d'Antef, observa Amerotkê en se tournant vers le médecin.

— En effet, seigneur. J'ai commis une erreur et je le reconnais.

— Dans quel état était ce corps ?

— Mutilé, visage et tête écrasés. Il portait la tenue du régiment Anubis. Quelqu'un a déclaré qu'il s'agissait d'Antef et il a été enregistré sous ce nom. Vous savez ce que c'est. Tout corps doit porter un nom.

Amerotkê remercia le médecin qui s'éloigna en se dandinant. Préoccupé, il garda le silence un instant. Cette affaire l'intriguait. Chaque pièce du puzzle paraissait convaincante, mais leur assemblage posait problème.

— Antef, combien de temps es-tu resté absent de Thèbes ? demanda-t-il.

— Plusieurs mois, seigneur.

— Et toi, Dalifa, tu t'es consolée bien vite de ton deuil.

— J'ai respecté les soixante-dix jours prescrits, seigneur. Mon père venait de mourir et Paneb a su me reconforter.

— Je n'en doute pas, observa Amerotkê.

— Silence ! lança le chef des scribes devant les rires qui fusaient dans la salle.

— Où résides-tu ? demanda Amerotkê au soldat. As-tu regagné ton régiment ?

— Non, seigneur. J'ai été dispensé honorablement. Je souhaite oublier tout ce qui s'est passé et j'ai loué une chambre au-dessus d'une taverne en attendant la décision du tribunal.

— Elle sera difficile, fit remarquer le juge. Tu désires reprendre ton ancienne épouse mais il est clair qu'elle ne le désire pas. Accepterais-tu un divorce ?

— Dans ce cas, j'exigerais une lourde compensation, déclara Antef d'une voix menaçante.

Amerotkê se tourna vers l'administrateur du tribunal, expert en la matière. Mais celui-ci se contenta de faire la moue. Négligeant Paneb, dont le rôle dans l'affaire se limitait visiblement à être amoureux de la pseudo-veuve jolie et bien nantie, Amerotkê concentra son attention sur Dalifa et Antef. Il remarqua que tous deux évitaient de se regarder. Quelle était la mesure de l'amour et celle de l'intérêt dans l'attitude d'Antef ? Cela méritait d'être approfondi.

Il fit signe à Prenhoe de lui apporter le compte rendu de l'enquête préliminaire et le parcourut de nouveau avec attention.

— Antef, tu assures avoir été blessé à la tête pendant la bataille et recueilli par une femme qui t'a emmené dans son village ?

— En effet, seigneur.

— Pourquoi es-tu resté là-bas ?

— Je travaillais la terre, je m'occupais des chèvres en attendant que ma mémoire revienne.

— Pendant combien de temps ?

— Trois ou quatre mois, répondit Antef avec une pointe d'hésitation que le juge ne manqua pas de relever. La mémoire ne m'est pas revenue d'un seul coup, ajouta-t-il subitement comme s'il venait de découvrir cette explication. Mais par bribes, un peu comme de l'eau filtrant à travers un obstacle, d'abord goutte à goutte, puis en filet de plus en plus puissant. Je

dormais mal car je faisais des cauchemars. Lorsque je sus de nouveau qui j'étais, j'ai décidé de partir.

— Peux-tu produire des témoins de ce séjour ?

— Seigneur, la femme qui m'a recueilli est morte. Je lui dois beaucoup.

— Mais le village est toujours là. Quelqu'un devrait se souvenir de toi.

Il y eut des ricanements dans l'assistance et Amerotkê réclama le silence.

— Je maintiens ma décision précédente, déclara-t-il.

Antef garda les yeux baissés, tandis que Dalifa lui jetait un regard haineux et que Paneb se couvrait le visage de ses mains. Amerotkê repoussa son siège.

— La séance est close, annonça-t-il.

Puis, étendant les mains dans un geste de prière, il ajouta :

— Que le pouvoir de Pharaon soit respecté et renforcé.

— Qu'il en soit ainsi, clamèrent en chœur les scribes.

Amerotkê gagna la petite chapelle, referma la porte derrière lui et s'y appuya, écoutant au loin la voix d'une prêtresse en train de chanter. Amerotkê sourit car c'était un de ses chants favoris :

Parle franchement comme le veut le seigneur des Vérités.

Évite de faire le mal.

La vertu d'un homme droit

S'éteint avant lui et meurt,

Mais la vérité, elle, est éternelle.

Le juge contempla sur le mur le dessin gravé d'une mise au tombeau. La momie portait un masque de lapis-lazuli. Les piliers de la chambre funéraire étaient de pierres rouges et vertes. Cette scène lui rappela l'allusion faite à l'Entrée du monde souterrain. Si la vérité n'était pas une simple affaire de mots mais représentait une entité en soi, incarnée par une déesse, en était-il de même pour le mensonge ? Il avait la certitude qu'Antef et Dalifa mentaient l'un et l'autre, qu'ils étaient liés par leurs secrets. Il allait avoir besoin de Shoufoy pour éclaircir ce point.

CHAPITRE III

Son chasse-mouches à la main, Amerotkê sortit du temple de Maât et s'engagea dans le grand espace pavé cuisant sous le soleil implacable de midi. Prenhoe consulta l'horloge à eau pour indiquer l'heure à son maître. La période la plus chaude de la journée commençait et la foule qui se pressait d'ordinaire devant les éventaires s'était éclaircie. Les gens préféraient rentrer chez eux le long du fleuve ou chercher un peu de fraîcheur dans les jardins publics.

Amerotkê s'arrêta un instant pour regarder passer le vice-roi du pays de Koush. Abrité par un parasol d'or, il se rendait en procession solennelle à la maison de Millions d'années, le palais royal. Ses gardes, portant des tuniques blanches plissées et une peau de panthère sur l'épaule, marchaient fièrement de chaque côté. De larges boucles d'oreilles blanches jetaient des éclats sur leur face sombre et leur crâne chauve était dissimulé sous une courte perruque vert et or ornée de plumes. Le prince de Koush lui-même était vêtu de précieuses peaux de lynx disposées de manière ostentatoire. Les bras ornés de lourds bracelets d'argent, il portait une perruque dorée surmontée d'une absurde petite couronne qui évoquait davantage un chapeau de clown que la coiffe d'un si illustre personnage. Devant le vice-roi marchaient des hérauts professionnels clamant sans relâche les titres de leur maître. De temps à autre, ils se jetaient à terre, les bras levés, pour manifester leur déférence.

« Salut à toi, prince de Koush, bien-aimé de Pharaon ! Accorde-nous le souffle ! Accorde-nous la vie ! »

Quand la procession fut passée, Amerotkê se dirigea vers les éventaires des marchands. Une courtisane coiffée d'une superbe perruque, son corps mince drapé dans une robe diaphane, s'avança vers lui en tirant derrière elle au bout d'une laisse d'argent un bébé guépard. Elle s'apprêtait à lui faire des avances

mais, l'ayant reconnu, s'éloigna vivement. Le juge s'enfonça dans les allées du marché, humant les lourds parfums des baumes aromatiques, des écorces, des herbes, de la cannelle et de tous les produits de luxe présents autour de lui. Comme il se trouvait dans la partie la plus riche du bazar, celle où l'on pouvait se procurer des bijoux et des vêtements précieux, il songea à acheter quelque chose pour Norfret et finit par se laisser tenter par une petite statuette d'ivoire qui représentait une panthère bondissante.

Après quoi il s'éloigna du marché et se mit à la recherche de Shoufoy, qu'il finit par découvrir endormi sous un palmier, à l'angle d'un passage menant au temple. Le petit homme avait les bras croisés, son parasol solidement attaché à un poignet. Amerotkê s'accroupit près de lui et contempla avec une émotion toujours renouvelée l'affreuse cicatrice qui scindait le milieu de son visage. Shoufoy avait été victime d'une terrible méprise qui l'avait condamné à avoir le nez coupé. Ému par cette injustice, Amerotkê l'avait recueilli et le nain en avait conçu une immense gratitude qu'il lui témoignait par une fidélité inébranlable et un humour souvent très particulier. Amerotkê avait toujours été impressionné par l'étendue de ses connaissances et par son obstination à amasser de l'argent par les moyens les plus divers.

— Je ne dors pas, seigneur !

— Alors pourquoi n'ouvres-tu pas les yeux ? Je te cherchais.

Amerotkê se dit que le nain ne devait pas encore être informé de l'attaque tentée contre lui par Nehemou.

Shoufoy se redressa, esquissa ce qui ressemblait à un sourire et, après un coup d'œil circulaire, frappa la bourse de cuir fixée à sa taille rebondie.

— La matinée a été bonne, maître.

— Qu'as-tu vendu ? s'enquit Amerotkê en s'installant plus confortablement.

— Un médicament contre la diarrhée. On prend un scarabée, on lui arrache la tête et les ailes et on le fait cuire dans de la graisse de serpent avant de mélanger le tout à du miel. Avec ça, vous êtes certain d'ignorer l'emplacement des latrines pendant plusieurs jours.

— Et pour y retourner, que fait-on ? demanda Amerotkê en riant.

— On prend un scarabée, on lui arrache la tête et les ailes et on le fait cuire avec des pousses de blé puis on mélange le tout à du jus de figue.

— Et la diarrhée recommence !

Shoufoy soupira et se leva.

— Tout le monde est parti, observa-t-il. C'est bien vrai lorsqu'on dit que le commerce dépend du temps qu'il fait. Maître, avez-vous pris votre repas ? Vous n'avez mangé qu'un biscuit ce matin et dame Norfret se montre toujours très sévère sur ce point.

— J'ai déjeuné, ne t'inquiète pas.

Un marchand menait un joli petit cheval portant sur chaque flanc des paniers ornés de clochettes qui tintaient à chacun de ses pas.

— Maître, qu'attendez-vous de moi ? La foule va bientôt revenir et je dois reprendre mes affaires.

— J'ai un service à te demander. Tu connais les passeurs et les loueurs de bateaux sur le fleuve ?

— Quelques-uns.

— Ils sont généralement bien informés, beaucoup mieux que les pêcheurs. Je voudrais que tu glanes des informations sur un certain soldat du nom d'Antef. Il a participé à la grande bataille du nord et, après avoir perdu la mémoire à la suite d'une blessure, il semble qu'il ait séjourné quelque temps à Memphis. Aujourd'hui, le voici de retour, réclamant à cor et à cri celle qui était autrefois son épouse ainsi que les biens dont elle a entre-temps hérité.

Shoufoy plissa les lèvres et gonfla les joues. Il ressemblait ainsi au dieu Bès, l'espiègle farfadet qui veillait sur les enfants et les animaux.

— Ce genre d'information se paie, dit-il.

— Une pierre de valeur pour toi et une autre pour ton informateur, proposa Amerotkê.

— Vous me trouverez ici ce soir, maître.

Amerotkê se leva et s'éloigna, poursuivi par la voix puissante de Shoufoy clamant bien haut à l'intention des passants :

— Écartez-vous, manants ! Laissez passer le seigneur Amerotkê, juge principal de la salle des Deux Vérités ! Il est venu me remercier de lui avoir fourni un remède contre les douleurs d'estomac. Approchez ! Approchez !

Amerotkê hâta le pas en constatant que Shoufoy avait réussi à attirer l'attention d'un groupe de prêtres.

« J'espère qu'ils aiment les scarabées », se dit-il en priant pour que Shoufoy se montre prudent. Il avait souvent eu l'occasion d'infliger des amendes à des marchands ambulants peu consciencieux qui vendaient des remèdes faisant plus de mal que de bien.

Il pénétra dans la fraîcheur du temple, longea les allées pavées de marbre qui menaient à la salle des Deux Vérités. Prenhoe l'attendait en sautillant, un rouleau de papyrus à la main, scellé du cartouche royal de Pharaon.

— Deux hommes sont là, maître. Le messenger affirme que c'est urgent.

Amerotkê prit le papyrus puis baisa le cartouche avant de le briser. Le message, rédigé par Senenmout, était court : il lui fallait se rendre à la maison de Millions d'années et se présenter juste avant le coucher du soleil pour une audience.

— Un ennui ? s'alarma Prenhoe. J'ai fait un rêve cette nuit, maître. Je partageais une fille avec Shoufoy et...

Amerotkê pénétra dans la petite chapelle et claqua la porte au nez de Prenhoe. Mais le scribe n'abandonna pas pour autant. En termes des plus imagés, il poursuivit en criant le récit de son rêve à travers la porte tandis qu'Amerotkê accomplissait rapidement ses ablutions. Il purifia ses mains et sa bouche et revêtit les insignes de sa charge avant d'ouvrir.

— Encore un mot sur tes rêves et je te renvoie à la maison de la Vie, dit-il sévèrement.

— Oh, maître, vous ne pouvez pas faire cela ! Je passe mes examens à la fin de la saison des plantations.

— Alors, contente-toi d'étudier sérieusement, Prenhoe. Le tribunal attend !

Dès qu'il fut installé sur son siège et qu'il eut consulté les papyrus remis par l'administrateur du tribunal, Amerotkê sut que le cas qui se présentait était à la fois délicat et grave. Il leva

les yeux et constata que tout le monde était à sa place. Mais l'assistance gardait les yeux fixés sur le jeune officier de chars agenouillé devant lui sur un coussin. Il avait l'air nerveux, remettait sans cesse en place sa robe ornée de glands ou redressait son bracelet de cuivre, signe de son appartenance à l'escadron Panthère du régiment Anubis. Amerotkê connaissait déjà un peu l'affaire, objet des bavardages de toute la société de Thèbes. Norfret elle-même y avait fait allusion après que des amies venues lui rendre visite lui en eurent parlé. Amerotkê s'était néanmoins gardé de tout commentaire, de crainte que ses propos ne soient déformés. Il examina l'administrateur du tribunal.

— Je croyais que cette affaire ne devait pas être appelée pendant cette session, fit-il observer.

L'homme esquissa un geste évasif.

— J'ai laissé un message à ce propos ce matin, seigneur, mais, après l'attaque de ce vaurien, l'affaire ne peut attendre.

Amerotkê reprit le papyrus et l'étudia attentivement. Le jeune officier devant lui s'appelait Rahmose. Il était le fils du général Omendap, commandant en chef des armées égyptiennes, ami personnel d'Hatchepsout et de Senenmout. L'homme avait joué un rôle décisif dans l'installation d'Hatchepsout sur le trône de Pharaon. Quant à Rahmose, il s'était lié d'amitié avec deux autres jeunes officiers, Banopel et Usurel, fils jumeaux de Peshedou, inspecteur de la maison du Pain et de la maison de l'Argent. C'était un des notables les plus riches d'Égypte, car il contrôlait à la fois la vente du grain et les finances du pays. Le rapport indiquait que les deux frères, après s'être querellés avec Rahmose, avaient pris leur char pour se rendre dans les Terres rouges à proximité de l'Entrée du monde souterrain, un imposant labyrinthe construit par les Hyksos au cœur du désert. Rahmose avait ensuite décidé de les rejoindre pour faire la paix. À son arrivée, constatant que ses amis avaient abandonné leur char pour pénétrer à l'intérieur du labyrinthe, il eut l'étrange idée de dételer leurs chevaux et de les ramener à Thèbes pour plaisanter.

Les deux jeunes gens n'ayant pas reparu le lendemain, des recherches furent entreprises. On retrouva leur char abandonné

et le corps d'un marchand ambulant qui avait été manifestement attaqué par un animal sauvage. Des éclaireurs envoyés dans le labyrinthe y repérèrent les empreintes d'un grand lion. Les habitants de l'oasis voisine affirmèrent qu'il s'agissait du « Croqueur d'os », du « Mangeur de chair humaine », qui terrorisait la région. Mais on ne trouva pas trace des deux jeunes officiers. Peshedou avait alors accusé Rahmose de les avoir tués.

Amerotkê regarda le jeune homme.

— Es-tu un assassin, Rahmose ?

— Non, seigneur.

— Pourquoi tes amis sont-ils allés dans le labyrinthe ? Étaient-ils armés ?

— Oui, seigneur. Ils avaient aussi des outres de vin et de la nourriture. Ils avaient parié lors d'une fête qu'ils parcourraient le labyrinthe et en sortiraient sains et saufs.

— Ce ne doit pas être si difficile.

— Seigneur juge, êtes-vous déjà allé là-bas ?

— Je m'en suis approché.

Amerotkê se tourna vers le chef des scribes.

— Au fait, que sait-on de ce dédale ? Ne l'appelle-t-on pas aussi l'« Entrée du monde souterrain » ?

— Selon la légende, les Hyksos avaient construit une forteresse près de l'oasis d'Amarna avant d'être chassés de notre pays par la Divine Maison...

Le juge tapota ses genoux du bout des doigts, impatient. Le chef des scribes était un homme obséquieux et fat, toujours désireux de faire étalage de ses connaissances à la moindre occasion.

— ... Les dieux de l'Égypte, en particulier le grand serpent Apep, frémirent et...

— En d'autres termes, il y eut un tremblement de terre ? coupa Amerotkê, agacé.

— ... Le grand serpent frémit, répéta le scribe sans se laisser décontenancer, et la forteresse s'écroula. Mais le roi des Hyksos avait une âme noire. Il fit transporter esclaves et prisonniers dans les Terres rouges et leur ordonna de construire un gigantesque labyrinthe à l'aide des blocs de granit éparpillés.

Les Hyksos étaient cruels. Des hommes, des femmes, des enfants furent contraints d'y séjourner sans eau, sans nourriture, sans arme. Beaucoup y perdirent la vie et leurs os blanchissent dans les sinistres allées de cet enfer.

Un murmure horrifié courut dans l'assistance. C'était tuer un être à deux reprises que de le priver d'une tombe, car son âme ne pouvait alors rejoindre les champs d'éternité.

— Des animaux sauvages eux-mêmes s'y égarèrent, poursuivit le scribe, et certains ne survécurent qu'en dévorant ceux qui s'y aventuraient.

— Qu'en est-il à présent ? demanda Amerotkê. Serait-il possible que des bêtes sauvages s'y trouvent encore ?

Prenhoe leva son stylet pour intervenir.

— J'en doute, seigneur, dit-il d'un air confus tandis que le chef des scribes émettait un grognement désapprouvateur.

— Explique-toi, Prenhoe, ordonna sévèrement Amerotkê.

— Un lion, une hyène pourraient peut-être sortir du labyrinthe, mais ils n'y pénétreraient pas d'eux-mêmes sans y avoir été attirés.

— D'autres facteurs sont à signaler, reprit le scribe avec autorité, soucieux de ne pas perdre ses prérogatives. L'Entrée du monde souterrain est un lieu isolé de sinistre réputation. Les habitants du désert et les nomades s'en détournent avec crainte et n'y pénètrent jamais. Mais de jeunes écervelés s'y risquent parfois par défi pour prouver qu'ils n'ont peur de rien.

— Et alors ?

— Certains en ressortent, seigneur, mais d'autres pas.

— C'est-à-dire ?

— Ils disparaissent, tout simplement. On raconte que des démons s'y cachent pour s'emparer de leur âme.

Amerotkê regarda les rayons du soleil qui filtraient par le portique. La chaude lueur dorée faisait danser d'infimes particules de poussière. Il aurait voulu affirmer bien haut que les démons n'existent pas et que des hommes ne disparaissent pas ainsi de la surface de la terre.

— A-t-on effectué des recherches pour retrouver les disparus ? demanda-t-il.

— Oh, oui, seigneur juge, mais sans jamais découvrir la moindre trace d’eux. Seuls les ossements des pauvres gens conduits dans les lieux par les Hyksos furent retrouvés. Mais cette fois, ce sont deux jeunes officiers, fils jumeaux d’un des principaux ministres de Pharaon, qui ont disparu.

Amerotkê regarda attentivement Rahmose. Sans aucun doute le jeune homme s’était conduit stupidement, mais fallait-il pour autant en faire un assassin ?

— Les a-t-on sérieusement recherchés ?

— Oui, seigneur. Si vous le permettez, j’appellerai à témoigner l’officier qui s’en est chargé.

Amerotkê approuva d’un signe de tête et le chef des scribes se dressa en frappant dans ses mains.

— Que Kharfou se présente devant la Cour !

Il y eut un mouvement dans le fond de la salle. Asoural s’écarta pour laisser passer un homme grand et sec qui s’avança d’un air décidé. Il portait un bonnet de cuir et des bottes montant jusqu’aux genoux, un kilt militaire garni de pièces de métal et une large ceinture de cuir enserrait son torse nu. Les fourreaux qui y étaient suspendus étaient vides. Les témoins n’avaient pas le droit de porter d’armes.

Amerotkê désigna le coussin rouge près de l’autel de Maât. L’homme s’y installa, posa les mains sur la statue et, fermant les yeux, répéta le court serment qu’un scribe lui indiquait. Amerotkê examina Kharfou avec attention. C’était bien un soldat au large visage tanné, aux joues creuses, aux yeux enfoncés et plissés à force de se protéger du soleil et du vent du désert. Des cicatrices roses se distinguaient sur son corps musclé. Amerotkê remarqua les glands aux bracelets et les plumes bleues et rouges qui ornaient sa ceinture. Un soldat, certes, mais aussi un dandy, qui devait aimer se pavaner dans les tavernes pour attirer les regards des danseuses.

— Tu es bien Kharfou ?

— Oui, seigneur.

— Retire ton bonnet devant la Cour.

L’homme obéit prestement.

— Es-tu soldat ?

— Éclaireur en chef au régiment Isis, escadron de la Gazelle.

- Tu as été envoyé à la recherche des disparus ?
- Avec une douzaine d'hommes de mon escadron. Nous sommes partis de bonne heure le lendemain du jour suivant leur disparition.
- Et qu'avez-vous trouvé ?
- Leur char. Toutes les gaines et les carquois étaient vides.
- Les deux officiers ont donc emporté leurs armes dans le labyrinthe ?
- Il semble qu'il en soit ainsi, seigneur. Nous avons également trouvé les cendres d'un feu, une coupe brisée et une outre à vin vide. Ainsi que les restes d'un homme, probablement un nomade des sables. Il y avait des traces de sang, des ossements et des vêtements en lambeaux ainsi que les empreintes d'un lion. L'homme devait venir de l'oasis proche. Son dromadaire s'est enfui.
- Ce lion aurait-il pu attaquer les deux disparus ?
- L'éclaireur fit signe que non.
- J'ai envoyé des hommes examiner les abords du labyrinthe et ils n'ont repéré aucune trace d'animaux sauvages.
- Combien ce labyrinthe possède-t-il d'entrées ?
- Cinq ou six. Une seule présentait des traces fraîches, la plus proche du char.
- Quel genre de traces ?
- Elles étaient déjà en partie effacées, mais mes hommes s'y connaissent. Ils ont conclu que deux hommes étaient entrés.
- Amerotkê désigna du doigt l'accusé.
- Celui-ci aurait-il pu faire de même ?
- Peut-être, mais nous n'en avons pas trouvé trace.
- Comment pouvons-nous savoir si les deux jeunes hommes ne sont pas encore en train d'errer dans le labyrinthe, perdus, à demi morts de faim et de soif ?
- Je ne crois pas qu'ils soient encore en vie, seigneur. Usurel avait avec lui une corne de chasse. S'ils s'étaient égarés, il s'en serait servi. De plus, mes hommes ont longuement fait retentir leurs propres cornes et n'ont reçu aucune réponse.
- Qu'avez-vous fait ensuite ?
- Nous hésitions à pénétrer dans le labyrinthe. Non à cause des légendes qui courent à son sujet mais parce que nous

pensions que le lion mangeur d'hommes pouvait y avoir cherché refuge. Mais certains de mes hommes sont des montagnards et de bons grimpeurs et les blocs du labyrinthe sont proches les uns des autres.

— Ah, je comprends ! s'exclama Amerotkê en se calant sur son siège. Tu as envoyé des éclaireurs.

— En effet, seigneur. Ils pouvaient sauter d'un bloc à l'autre. Ce fut difficile, mais ils l'ont fait et ils ont parcouru toute la surface du labyrinthe. Ils ont aperçu d'autres squelettes qui devaient être là depuis des années. Mais aucune trace de Banopel et Usurel.

Le juge principal réfléchit, puis se tourna vers Rahmose.

— Quelle est ta version des faits ?

— La veille, mes amis et moi nous étions querellés.

— À quel propos ?

— Du courage. Ils voulaient que je les accompagne pour explorer le labyrinthe et j'ai refusé. Alors ils m'ont traité de couard.

— Où a eu lieu cette querelle ?

— Dans une taverne proche du sanctuaire des bateaux. Ils ont dit que dans ces conditions ils iraient seuls, poursuivit le jeune homme visiblement nerveux. Le lendemain ils sont venus chez moi en insistant, mais j'ai de nouveau refusé. Alors ils sont partis en riant et en se moquant de moi.

— Et tu as décidé de les suivre ?

— En effet, seigneur. Mais j'ai pris du retard et quand je suis arrivé à l'Entrée du monde souterrain, le jour était déjà très avancé. Je n'ai pas trouvé mes amis, seulement leur char, mais j'ai entendu chanter et je pense qu'il s'agissait d'Usurel.

Amerotkê se pencha en avant.

— Chanter ?

— Une mélodie lointaine, à peine distincte, apportée par la brise. J'étais en colère contre eux et j'ai voulu leur donner une leçon. Alors j'ai dételé leurs chevaux pour les ramener à Thèbes.

— N'était-ce pas une idée stupide ?

— À la réflexion, si, seigneur, mais dans mon esprit il s'agissait seulement d'une plaisanterie. Ils n'arrêtaient pas de clamer bien haut qu'ils étaient les plus braves, les plus

audacieux. Je me suis dit que le fait d'avoir à rentrer à pied rabattrait un peu leur caquet. Après tout, ils étaient soldats et bien armés. Ils ne risquaient rien.

— Mais le lion ? interrogea Amerotkê. Et les nomades des sables ?

— Les nomades des sables ne s'en prennent jamais à des soldats armés. Quant au lion, seigneur, j'ignorais son existence.

— Ton idée n'en demeurerait pas moins insensée, insista Amerotkê en levant les mains pour indiquer qu'il allait prononcer son jugement. Il paraît certain que ces deux jeunes officiers ont été tués. Ils n'étaient pas hommes à s'enfuir et n'avaient aucune raison de ne pas retourner à Thèbes. Des preuves indiquent qu'ils ont pénétré dans l'Entrée du monde souterrain, mais aucune qu'ils en soient ressortis. Quant à toi, ajouta-t-il en désignant Rahmose, tu as agi sans intelligence. Tu seras donc mis en accusation pour répondre de tes agissements.

D'un geste, il fit signe à l'éclaireur de se retirer.

Rahmose s'assit sur ses talons et plongea son visage dans ses mains. L'assistance s'agita et murmura. Les scribes et les spectateurs hochaient la tête pour approuver la décision du juge. Celui-ci fit signe à son échanson qui se précipita pour lui offrir une coupe de Marou, un vin blanc servi bien frais. Amerotkê la lui rendit après avoir bu. Le personnel préparait à la hâte la salle du tribunal pour une audience officielle, en disposant de grands coussins au sol.

On bougeait dans le fond et Amerotkê vit s'avancer Valou, le procureur royal. Vêtu avec ostentation d'une robe de lin blanc gaufré, d'un châle de brocart sur les épaules et chaussé de sandales d'argent qui claquaient à chaque pas sur les dalles, c'était un petit homme trapu et gras dont les yeux noirs et brillants disparaissaient presque dans les plis de son visage empâté. Son apparition suscitait toujours des rires étouffés car Valou aimait à se maquiller. Il avait plus de khôl autour des yeux, de vert sur les paupières, de rouge sur les lèvres et les joues qu'une courtisane. Soufflant et haletant, il s'agenouilla sur un coussin et s'inclina devant Amerotkê. Le juge remarqua au passage ses ongles peints du même vert sombre que celui de ses bracelets.

— Une sage et bonne décision, seigneur, approuva-t-il.

— Bienvenue, seigneur Valou, dit Amerotkê en étudiant avec attention le procureur royal.

Car, sous ses apparences légères, Valou trompait son monde. C'était un juriste avisé, aussi retors qu'une mangouste, impitoyable et ambitieux. Depuis sa sortie de la maison de la Vie, il avait fait ses preuves. Il était maintenant l'homme de loi le plus éminent de Thèbes en même temps que les yeux et les oreilles de Pharaon, à l'affût de la moindre conspiration et des ennemis de la Divine Maison. Il était chargé de présenter toutes les affaires de quelque importance. On savait qu'il n'hésitait pas à offenser les notables car il était censé exécuter les ordres de Pharaon. Qui pouvait aller contre cela ?

— Une sage et bonne décision, seigneur juge, répéta Valou. Digne du plus haut représentant de la salle des Deux Vérités.

— Elle n'est ni sage ni bonne, rétorqua Amerotkê, conscient que le général Omendap allait en être profondément affecté.

— Je ne te suis pas, seigneur, observa Valou en levant ses sourcils épilés.

— Seul le tribunal décidera de ce qui est sage et bon. Ma décision n'est que le résultat d'une froide logique. Quelle nouvelle apportent les yeux et les oreilles de Pharaon ?

— J'ai pris connaissance des faits, répondit Valou en se frottant les mains et s'asseyant sur ses talons.

— Et ?

— Tu sais déjà, seigneur, que les deux jeunes officiers se sont rendus dans l'Entrée du monde souterrain et rien ne permet de penser qu'ils aient rencontré quelque bête sauvage ou un autre ennemi dans les Terres rouges. Nous admettons qu'ils ont pénétré dans le labyrinthe. Mais, dans ce cas, soit ils ont réussi à en sortir, soit ils s'y sont égarés. Or nous savons qu'ils ne sont pas ressortis et les éclaireurs attestent qu'ils ne s'y trouvent plus.

Un frisson d'appréhension secoua Amerotkê. Le jeune Rahmose pouvait certes être accusé de stupidité, voire de folie, mais Valou était en train de suggérer au tribunal une autre interprétation qui l'exposait à une accusation bien plus lourde.

— Pas de commentaires, dit-il. Seigneur Valou, expose ta requête.

Valou soupira et tapota un instant du bout de ses doigts boudinés.

— Ces deux jeunes officiers ne sont pas revenus à Thèbes. Ils ne se trouvent pas non plus dans le labyrinthe. Rien ne prouve qu'ils aient été attaqués par des hommes ou par des bêtes sauvages. Or Rahmose admet ouvertement s'être querellé avec eux et reconnaît qu'il y eut échange de sarcasmes et railleries.

Redressé et les mains posées sur les genoux, il ajouta :

— Moi, qui suis les yeux et les oreilles de Pharaon, je soutiens que Rahmose ne s'est pas contenté d'éloigner leurs chevaux, il a également tué ces deux jeunes gens et a enfoui leurs corps dans les sables brûlants des Terres rouges où ils se trouvent encore.

— Tu l'accuses de meurtre ? demanda Amerotkê en apaisant d'un geste les rumeurs de l'assistance.

— Oui, seigneur, et même de deux meurtres.

CHAPITRE IV

Dans le temple d'Horus, Sato, gardien et serviteur du prêtre, gravissait péniblement l'escalier en colimaçon qui menait en haut de la tour située au milieu des jardins. Il était épuisé. Tout le jour, il avait bu plus de bière qu'il n'était raisonnable et avait pris du bon temps dans une maison de plaisir avec une jeune prostituée qui s'était montrée particulièrement active. Il se souvenait encore de son corps parfumé ondulant sous le sien, de son visage lisse et de sa perruque huilée.

Il avait grimpé une première fois dans la tour mais s'était brusquement souvenu d'avoir oublié les gâteaux et la bière. Il avait dû redescendre aux cuisines pour prendre le plateau et le déposer dans un petit placard au pied des escaliers. Une fatigue supplémentaire !

— Je devrais être dans mon lit, soupira-t-il.

Mais la nuit tombait et quand le vieux prêtre se mettait à étudier les étoiles avant d'aller dormir, Sato était obligé de veiller. En effet, Prêm s'éveillait alors souvent à l'aube après avoir eu des visions dont il devait chercher l'interprétation dans les livres sacrés. Il réclamait un pot de bière accompagné de quelques gâteaux au miel. Avec un sourire édenté, il avait une fois expliqué à Sato, perplexe, que l'astronomie associée à l'astrologie, sans parler des visions, aiguissait son appétit. Un curieux bonhomme, ce Prêm, ratatiné et tout en os mais un véritable puits de science. Un homme des temps anciens qui avait étudié à la maison de la Vie et prié au temple d'Horus depuis qu'il était enfant. On disait qu'il avait combattu contre les Hyksos.

— Nous avons bien besoin d'Horus, disait souvent le vieux prêtre. Le Faucon d'or de l'Égypte aux yeux de diamant. En déployant ses ailes d'argent, Horus protège l'Égypte d'une soudaine attaque de l'ange de la Mort, ce démon cerné d'un trait

noir qui tombe des cieux pour répandre la douleur, la famine et la guerre.

Sato observa une pause dans son ascension et scruta l'obscurité. La tour était ancienne – simple entassement de pierres au milieu des jardins et des arbres –, mais elle était très haute et pointait vers le ciel. Certains disaient qu'elle avait été édifiée par les Hyksos pour servir de forteresse et maintenir en esclavage le peuple du pays des Neuf Arcs. À présent, elle faisait partie de l'académie qui se consacrait à l'étude du ciel. Prêm pensait qu'elle était certainement hantée par des fantômes et des démons.

— Ouf ! soupira Sato.

Ayant enfin atteint le palier de la chambre, il posa à terre le sac de cuir qu'il portait et frappa à la porte.

— Divin père ? appela-t-il.

Pas de réponse. « Il doit être en haut sur la terrasse », songea Sato en reprenant son ascension. Il constata que la porte de la terrasse était en effet ouverte. Il la poussa et jeta un coup d'œil. Le ciel était bleu sombre et les étoiles brillantes. Prêm était bien là, tournant le dos à la porte, son grand chapeau de paille sur la tête, sans doute pour se protéger de l'air frais de la nuit, emmitouflé dans un épais châte blanc.

— Divin père, je suis là !

Un geste de la main fit comprendre au serviteur qu'il avait été entendu.

Sato soupira, referma la porte et redescendit les marches. « Il est occupé avec ses cartes du ciel et ses constellations », songea-t-il. La nuit était belle et propice à l'étude des astres. Prêm devait être à la recherche de la « Tête de l'oie » ou de l'« Étoile des milliers », à moins qu'il ne guettât une étoile filante, « étincelle du feu éternel », aurait-il dit.

Sato s'installa sur une chaise et se mit à son aise en regardant les peintures qui ornaient les murs. Des griffons aux yeux de braise, dardant des langues noires et pointues, chassaient des lions et autres créatures dans un paysage rouge sang. Des hommes aux étranges armures défilaient sur des chars. Sato se demanda s'il s'agissait de Hyksos que l'on savait cruels chasseurs et hommes rapaces. Un léger son le fit se retourner.

Était-ce le vent ? Ou un animal se glissant sur les marches ? Serrant son pagne, il regarda anxieusement tout autour de lui, cherchant dans l'obscurité l'ombre d'un serpent ou d'un scorpion. Il ne vit rien. Des fantômes ? Les concubines, ces femmes à la langue bien pendue, effrayaient les enfants avec des histoires sur les temples anciens qui abritaient soi-disant de sombres cavernes, des passages souterrains qu'elles disaient hantés par les spectres des victimes assassinées par les Hyksos. Ne racontait-on pas qu'ils donnaient la chasse à des hommes avec des panthères ?

Sato renifla. Il aurait voulu que le vieux Prêm redescende et qu'ils puissent ainsi tous deux aller dormir en paix. Ils vivaient une époque difficile. Les grands prêtres du temple s'étaient réunis, officiellement pour parler théologie, mais tout le monde connaissait la véritable raison de leurs discussions. La reine Hatchepsout s'était adjugé le titre de Pharaon. La caste des prêtres pouvait-elle accepter cette décision ? L'armée vénérât Hatchepsout car elle l'avait conduite à la victoire. Les banquiers, les marchands rampaient devant elle car le commerce florissait. Mais les courtisans, et surtout ceux qui avaient misé sur le grand vizir Rahimere à présent disgracié, travaillaient sourdement contre elle. « Laissons-la gouverner pour l'instant, ricanaient-ils. On verra bien si les dieux continueront à la protéger ! »

Sato entendit la porte de la terrasse s'ouvrir, la respiration sifflante de Prêm et ses pas prudents dans l'escalier. Il se leva aussitôt et perçut le bruit d'un objet dévalant les marches. C'était une bague qu'il put attraper au vol au moment où elle rebondit devant lui. Entre-temps, Prêm avait ouvert la porte de sa chambre et était entré.

Il se laissa tomber sur une chaise, tournant le dos à la porte, et désigna la table du doigt.

— Pose-la, dit-il d'une voix étouffée.

Sato obéit, quitta la pièce et referma la porte derrière lui. Selon son habitude, le vieux prêtre tourna les verrous de l'intérieur. Sato se rassit, ouvrit son sac de cuir et se mit à manger un gâteau de froment. Soudain, un cri épouvantable provenant de la chambre du prêtre le fit sursauter. Il n'avait

jamais entendu un son aussi terrifiant. Un cri d'horreur et d'agonie ! Lâchant son gâteau, il se précipita vers la porte et tambourina.

— Divin père ! Divin père !

Pas de réponse.

Sato dévala les marches à la hâte, dérapa et manqua se fouler la cheville. Jurant et maugréant, il atteignit le rez-de-chaussée, ouvrit la porte du jardin et appela à l'aide. Il n'osait pas s'éloigner de la tour. L'assassin était sans doute encore là et tenterait de s'échapper ! Il hurla de toutes ses forces jusqu'à ce que des gardes accourent, l'épée à la main. Des prêtres surgissaient également des divers bâtiments.

— C'est le divin père Prêm !

Les gardes se précipitèrent dans l'escalier qui commençait à être encombré. Sato, sur leurs talons, se retrouva devant la porte de la chambre qu'il tenta de pousser. Elle était toujours verrouillée.

— Le divin père a été attaqué, parvint-il à dire dans un hoquet. Je l'ai entendu crier.

— La fenêtre ! s'exclama un des gardes.

— Impossible ! dit un autre. Elle est bien trop haute !

— Allez donc chercher une corde ! hurla le capitaine.

Deux gardes se hâtèrent en bousculant Sato. D'autres apportèrent une poutre de sycomore qu'ils lancèrent contre la porte sous les ordres du capitaine. Le verrou de bois sauta, les gonds de bronze finirent par céder et la porte s'ouvrit brusquement vers l'intérieur sur ses charnières de cuir. Les gardes et Sato se précipitèrent dans la chambre.

Des effluves d'eau de rose, le parfum fané des vieux parchemins mais aussi l'odeur métallique du sang flottaient dans la pièce. Prêm gisait sur le lit ; son chapeau de paille avait roulé par terre et sa vieille tête, si bien garnie, baignait dans une mare de sang qui s'étalait peu à peu sur l'oreiller et les draps. Sato se détourna, pris de nausée. La chambre se remplit de prêtres, conduits par Hani, grand prêtre du temple.

— Par le souffle d'Horus ! s'exclama celui-ci. Son crâne est en miettes !

Sato s'approcha du lit. Le seigneur Hani avait raison. Le front du vieux prêtre avait été fracassé et de profonds sillons marquaient chaque côté du visage comme s'il avait été griffé par un gros chat sauvage.

— On dirait qu'un animal s'est infiltré dans la pièce, déclara le capitaine des gardes.

— Mais comment ? demanda Hani.

Sato se retourna et constata que les volets de bois étaient toujours fermés. Il les ouvrit, aspira une profonde bolée d'air frais et regarda en bas le vertigineux à-pic. Des gardes munis de torches levèrent les yeux vers lui.

— Pas trace de la moindre échelle ni de corde ! cria un soldat, montrant du doigt la base de la tour. Le sol est humide et boueux. On verrait des empreintes si quelqu'un avait filé par là.

Sato referma les volets.

— Qu'a dit le garde ? demanda Hani.

— Votre Sainteté, celui qui a tué le divin père n'est pas sorti par la fenêtre.

— Mais c'est impossible ! s'exclama le capitaine. La porte était verrouillée de l'intérieur.

— Vérifiez le sommet de la tour ! ordonna Hani.

Les gardes se hâtèrent sur la terrasse et revinrent peu après, la mine sombre.

— Rien, Votre Sainteté. Seulement une petite table et des coussins.

Un silence pesant s'installa dans la chambre. Sato savait bien ce qu'étaient en train de penser les soldats. Cette tour était hantée par des démons. N'était-ce pas quelque force mystérieuse, une ombre noire venue du monde souterrain, qui avait tué le divin père d'une manière si horrible ? Hani fit quelques pas et tira doucement un drap sur le visage ensanglanté de Prêm.

— Emportez le corps à la maison des Morts, dit-il. Que les embaumeurs fassent leur travail.

Il se dirigea vers la porte mais se retourna avant de sortir. La tête penchée en arrière, dressant vers le ciel son nez en bec d'aigle, il balaya une nouvelle fois la chambre de son regard filtrant sous de lourdes paupières.

— Je me rends au palais, déclara-t-il. C'est la seconde fois qu'une mort se produit dans notre temple. Le divin Pharaon doit en être informé.

*Ta lèvre supérieure est Isis,
Ta lèvre inférieure est Nephtys,
Ton cou est la déesse,
Tes dents sont des épées,
Ta chair est Osiris,
Tes mains sont des âmes divines,
Tes doigts sont des serpents bleus,
Tes flancs sont deux plumes de notre lune.
Tu es notre père et nous sommes tes fils.
Tu es le bâton du vieil homme,
Tu es le protecteur de l'enfant,
Tu es le pain de l'affamé,
Tu es le vin de l'assoiffé,
Tu es le bouclier d'or de l'Égypte.*

Amerotkê se tenait à genoux, le front penché jusqu'au sol, dans la grande salle des audiences parallèle à la salle des banquets dans la maison de Millions d'années. Des nuages blanchâtres d'encens s'élevaient de coupelles d'argent, mêlant leurs senteurs à celles des herbes aromatiques et des innombrables roses et guirlandes qui ornaient les murs. Devant lui, sous un dais en forme d'autel soutenu par des piliers stuqués peints en bleu-vert et en jaune, surmontés d'une rangée de cobras en or, était assise Hatchepsout, reine et pharaon d'Égypte.

Amerotkê écoutait distraitement le chœur groupé de part et d'autre du dais. Il se sentait mal à l'aise mais le protocole exigeait qu'il garde le front baissé. Sur les murs étincelaient des pierres précieuses et, au plafond, brillaient des étoiles d'argent, rivalisant d'éclat avec les rayons du soleil qui s'attardaient sur le parterre de marbre.

Il savait que la reine lui faisait une faveur exceptionnelle en le recevant avec un tel éclat, afin de montrer à toute l'Égypte

combien elle estimait le juge principal de la salle des Deux Vérités. Les chants cessèrent progressivement, comme emportés par la brise.

— Tu peux te relever.

Amerotkê obéit et chercha une position plus confortable sur le coussin qui le soutenait. Hatchepsout occupait le grand trône d'albâtre incrusté de pierres étincelantes et garni d'ornements d'or et d'argent. Ses pieds chaussés de sandales précieuses reposaient sur un tabouret en forme de lion. Elle portait une robe de lin blanc plissée et, à son épaule, pendait le nenes, le divin manteau des pharaons d'Égypte. Aujourd'hui, elle avait choisi de se coiffer du vautour au disque d'or et au bouquet de plumes d'autruche colorées. Amerotkê étudia le visage impassible au teint olivâtre. Hatchepsout venait tout juste de franchir son vingtième été, mais elle portait déjà la crosse et le fléau, insignes de sa domination sur le pays des Deux Royaumes. Ses yeux cernés de khôl regardaient au loin et elle serrait de ses doigts aux ongles nacrés les accoudoirs du trône en forme de guépards bondissants. À ses côtés se tenait Senenmout, vêtu d'une robe blanche, souriant. Une de ses mains effleurait le trône, l'autre était posée sur le précieux pectoral d'or suspendu à son cou, signe de son rang de Premier ministre d'Hatchepsout et grand vizir d'Égypte.

Senenmout toussa et fit un clin d'œil à Amerotkê qui rougit de confusion. Il lui fallait répondre à ce signe de faveur.

— Je contemple votre visage, ô être divin. Mon cœur est frappé par votre éclat. Mon âme est comblée de plaisir à la vue de Votre Majesté, dit-il en s'inclinant.

Senenmout claqua doucement des mains, signe que l'audience était terminée. Coiffés de bleu et de blanc, cuirassés de bronze et ceints d'un pagne de cuir incrusté de plaques de métal, les gardes se dirigèrent vers la porte, leur lance dans une main et, dans l'autre, leur bouclier à l'emblème du régiment Ibis. Amerotkê resta à genoux. Deux servantes tirèrent un voile de soie dorée devant le dais pour dissimuler le divin Pharaon aux yeux des mortels. L'immense pièce se vida peu à peu des porteurs de parfums, des gardiens des sandales de Pharaon, des porteurs d'éventails, des chambellans et autres laquais.

Amerotkê jeta un coup d'œil derrière lui. Il ne restait plus qu'une poignée de gardes près des portes argentées. Senenmout apparut entre les piliers et se dirigea vers lui. Les mains tendues, il aida Amerotkê à se relever.

— Fatigant, n'est-ce pas ? lança le grand vizir avec un sourire. Mais Sa Majesté a insisté pour manifester son divin éclat et faire savoir à toute la ville de Thèbes dans quelle estime elle tient son juge principal de la salle des Deux Vérités.

— L'exercice se révèle quelque peu pénible pour les genoux, observa Amerotkê. Il n'en demeure pas moins supportable.

— Hatchepsout va te recevoir dans un instant.

Senenmout l'entraîna le long d'une galerie plus étroite aux murs recouverts de scènes aux couleurs vives. Amerotkê remarqua que les peintures étaient récentes. Elles illustraient la grande victoire remportée par Hatchepsout sur les Mitanniens dans le nord, quelques mois auparavant.

Hani, grand prêtre d'Horus, attendait dans l'antichambre. Assise à côté de lui se trouvait son épouse Vechlis, une grande femme aux traits sévères, les yeux et le visage violemment fardés. Une longue perruque noire et huilée tombait sur ses épaules, chaque tresse enveloppée d'un fin tube d'argent. Son visage de faucon, sa bouche pincée et ses yeux brillants lui donnaient un air impérieux. Amerotkê la connaissait depuis l'enfance. Il s'arrêta devant elle et s'inclina.

— C'est un plaisir de vous voir, madame.

Vechlis accueillit le salut d'un hochement de tête.

— Pour moi également de te rencontrer, Amerotkê. Tes actions et tes paroles sont réputées dans toute la ville de Thèbes. Il me semble que c'était hier que je me promenais avec toi dans les jardins du temple pour te montrer les oiseaux qui chantaient, poursuivit-elle en s'approchant, les yeux pleins de larmes. Tu étais un garçon si sage, si curieux de tout ! Nous avons besoin de toi, Amerotkê. Il faut que tu assistes à la réunion qui doit se tenir dans le temple d'Horus. Ta présence confortera la cause de notre divin Pharaon et celle de mon époux.

Amerotkê s'inclina et suivit Senenmout qui l'introduisait dans les appartements privés de la souveraine. Dans une pièce aux

murs nus, simplement recouverts de calcaire blanc, Hatchepsout se tenait assise par terre sur un coussin, le dos appuyé au mur. Elle s'était délestée de ses atours royaux. Par une fenêtre ouverte entra la brise du soir qui faisait onduler sa robe.

Elle accueillit le juge avec une grimace amusée.

— Par tout ce qu'il y a de plus sacré, tu n'imagines pas combien pouvoir et majesté peuvent être parfois assommants. Senenmout, ferme donc cette maudite porte !

Elle leva une main sur laquelle Amerotkê s'inclina et, d'un geste, désigna des coussins.

— Installez-vous confortablement.

Amerotkê et Senenmout s'accroupirent en face de leur pharaon. Le juge se sentait un peu gêné. C'était une jeune femme comme les autres qu'il avait maintenant devant lui, les yeux brillants, les lèvres entrouvertes. Bien des années plus tôt, il l'avait rencontrée maintes fois à la cour de son père. Assis comme ils l'étaient à présent, ils se racontaient toutes sortes d'histoires. Mais cette adolescente d'autrefois portait aujourd'hui la couronne de Pharaon, un lourd fardeau qui conférait toutes les dignités. Elle se comportait pourtant comme s'ils venaient de se rencontrer sur la place du marché pour échanger les derniers potins.

— Veux-tu boire quelque chose ? demanda Hatchepsout. Du vin blanc ou du sorbet glacé ?

Amerotkê refusa d'un geste.

— Tu n'es pas resté trop longtemps à genoux ? ajouta-t-elle malicieusement.

— Majesté, chacune de ces secondes compte parmi les plus précieuses de ma vie ! répondit-il sur le même ton.

Hatchepsout rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Elle se pencha avec un gracieux mouvement d'épaules.

— Quel mauvais menteur tu fais, Amerotkê !

Son visage devint soudain sérieux.

— Je suis au courant de l'agression qu'a tentée contre toi cet infâme Nehemou. J'ai ordonné que son corps soit exposé sur les murs de la ville en guise d'avertissement. Personne ne peut

impunément porter la main sur un serviteur de Pharaon, ajouta-t-elle durement.

Elle marqua une pause et continua :

— Ainsi, le fils d’Omendap a été accusé de meurtre ?

— Sur recommandation du procureur royal. Il pense que les deux compagnons de Rahmose ne se sont pas égarés dans le labyrinthe de l’Entrée du monde souterrain, mais que le jeune homme les a tués avant d’enterrer leurs corps dans le désert. Peu après, un nomade des sables, sans doute attiré par le char abandonné avec l’intention de le dépouiller, a été tué à son tour, cette fois par un lion.

— Et Rahmose aurait emmené les chevaux ? Un assassin n’aurait pas agi ainsi, remarqua Hatchepsout. Il reconnaît s’être rendu dans les Terres rouges à la recherche de ses deux compagnons. Peut-on imaginer un tel aveu de la part d’un meurtrier ?

— Les choses ne se sont pas tout à fait passées ainsi. J’ai étudié les arguments du procureur avant de quitter le tribunal. Rahmose s’est en effet rendu dans le désert, a dételé les chevaux et a regagné Thèbes avec. Mais le procureur assure que Rahmose n’avait mis personne au courant de son projet. Au contraire, en partant, il s’était contenté de dire à un serviteur qu’il allait faire un tour le long du Nil et qu’il ne serait pas absent longtemps.

Le visage de Senenmout s’assombrit et il jeta un rapide coup d’œil à Hatchepsout puis à Amerotkê qui enchaîna :

— Si un incident n’était pas survenu au retour, personne n’aurait soupçonné d’où il rentrait. Mais une des roues de son char a cédé et il a dû s’arrêter. À ce moment, un des deux chevaux dont il s’était emparé s’est sauvé et a été trouvé peu après par une patrouille de cavaliers. Les éclaireurs ont suivi ses traces et sont tombés sur Rahmose qui était sur le point de repartir. Selon le témoignage de l’officier de la patrouille, en les voyant, celui-ci a pris la fuite comme s’il était poursuivi par tous les démons du monde souterrain.

— Mais la roue de son char s’est de nouveau détachée, intervint Senenmout.

— En effet, seigneur. Et Rahmose a été contraint de s'arrêter. Les éclaireurs de la patrouille ont donc eu des soupçons. Ils voyaient bien que les chevaux étaient de premier choix. L'un d'eux portait d'ailleurs la marque de Peshedou.

— Pourquoi l'officier responsable n'a-t-il pas alors envoyé une patrouille explorer l'Entrée du monde souterrain ? interrogea Hatchepsout d'un ton sec.

— La nuit tombait, expliqua Amerotkê. Leurs chevaux étaient fatigués et ils étaient à court de provisions. En outre, ils voulaient encore interroger Rahmose.

— Combien de personnes sont au courant de cette histoire ?

— Pratiquement tous les habitants de Thèbes. Le fils d'Omendap aurait dans un premier temps tenté de dissimuler les faits.

— Hum, hum..., grommela Senenmout, les coudes sur les genoux et les mains serrées. Nous avons la version de Rahmose et les allégations du procureur. Je vois où ce roublard veut amener le tribunal. Rahmose aurait quitté Thèbes discrètement. Il se serait rendu à l'Entrée du monde souterrain, aurait tué ses deux amis, enfoui leurs corps dans le sable et pris leurs chevaux. Si la patrouille de cavaliers n'était pas tombée sur lui, on aurait attribué la disparition des deux jeunes gens à des nomades, à des habitants du désert ou encore à des pillards libyens.

— C'est probable, admit Amerotkê.

— Que penser des traces laissées par les jeunes hommes à l'entrée du labyrinthe ? demanda Hatchepsout.

Amerotkê tarda à répondre. Les yeux fixés sur la fenêtre, il avait laissé son esprit s'envoler vers Norfret, se disant qu'elle devait l'attendre, et aussi vers Shoufoiy. Prenhoe lui avait raconté qu'on avait vu le petit homme en conversation avec la courtisane Maiarch. Lui avait-elle fait les mêmes propositions qu'à lui ?

— Seigneur juge, nous sommes impatients de connaître ta réponse, lui rappela Hatchepsout en se penchant pour lui tapoter le genou.

— Ces traces ne signifient rien, murmura Amerotkê. En admettant qu'il s'agisse bien des empreintes de ces deux

officiers, elles indiquent seulement qu'ils se sont trouvés à l'entrée.

— Penses-tu que Rahmose aurait pu tuer ces deux hommes ? demanda Senenmout.

— Pourquoi pas ? reconnut Amerotkê en se frottant le menton. Il a pu retrouver ses amis à l'entrée du labyrinthe, fatigués et peut-être ivres puisqu'ils avaient vidé une outre de vin. Ils sortent en titubant pour aller à sa rencontre tout en continuant à se moquer de lui. Rahmose est un excellent archer. Il tire deux flèches de son carquois et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les deux hommes sont morts. Rahmose descend de son char, y place les corps et va les enterrer dans les parages en même temps que leurs armes. Souvenez-vous qu'à part l'outre de vin vide et la coupe brisée, rien n'a été retrouvé. Le procureur royal peut admettre que Rahmose a quitté Thèbes sans intention d'en arriver là. Mais une querelle a éclaté entre eux et le sang a coulé. Rahmose a été obligé de cacher les corps et de fuir.

— Par conséquent, conclut Hatchepsout, la seule chance pour le fils d'Omendap d'échapper à cette accusation, c'est que l'on retrouve les deux disparus, morts ou vifs. S'ils sont en vie, il n'y a plus de problème. S'ils sont morts, Rahmose restera suspect jusqu'à ce qu'on ait éclairci l'affaire.

« Est-ce pour cela que je suis ici ? » se demanda Amerotkê. Pour bénéficier de la clairvoyante sagesse de notre divin Pharaon ? »

Hatchepsout prit une profonde inspiration avant de déclarer d'un ton bref :

— Je n'interfère pas dans les décisions de mes juges.

« En effet, songea Amerotkê, tant qu'elle n'est pas obligée de le faire. » Il tournait à son doigt l'anneau, marque de sa fonction. Si Hatchepsout avait cherché à l'influencer, il aurait démissionné de son poste. Il n'était pas homme à devenir un toton, qu'on achète et qui se vend.

Senenmout avait observé son embarras.

— Calme-toi, Amerotkê, dit-il en lui prenant le bras. Tu n'as qu'une seule question à te poser : Rahmose est-il un assassin ?

— J'ai rencontré bien des coquins à visage aimable. Les eaux calmes peuvent dissimuler les plus profondes trahisures. Vous êtes évidemment concernés par cette affaire. Si Rahmose est déclaré coupable, vous perdez l'amitié et le soutien d'Omendap, votre général en chef. S'il est acquitté, c'est la fortune et vous pourrez bénéficier de l'aide de Peshedou, le père des deux disparus, qui vous fait encore défaut.

— Il n'existe donc pas de compromis possible ? demanda Senenmout.

— Il nous faut d'abord récolter de plus larges informations avant de savoir si une telle issue est possible, seigneur.

— Iras-tu sur place ? interrogea Hatchepsout. À l'Entrée du monde souterrain, pour enquêter en personne ?

— Bien entendu. Mais seuls les dieux savent ce qui se cache dans ce labyrinthe.

— Prends ton temps, murmura Hatchepsout en tirant sur sa robe et découvrant un sein de forme parfaite à la pointe dorée.

Voyant qu'Amerotkê détournait vivement les yeux, elle se mit à rire :

— Décidément, dame Norfret accapare toutes tes pensées, seigneur juge !

— Pas autant que vous, madame.

Elle laissa échapper un nouveau petit rire de gorge, comme une adolescente.

— Omendap peut attendre, dit-elle lentement. J'ai ordonné que des patrouilles sillonnent les Terres rouges. Nous verrons ce qu'elles pourront découvrir. En attendant, j'ai une autre affaire pour toi, Amerotkê. Tu es au courant de ce qu'on raconte au sujet des grands prêtres ?

— Ah oui, qu'ils vont se réunir au temple d'Horus !

— C'est une affaire de la plus haute importance, déclara Senenmout, tout en jouant d'une main avec son pectoral d'or à l'effigie d'Osiris. Tu connais la situation, Amerotkê. Hatchepsout est pharaon par décret divin. Elle hérite du trône en tant que fille de Touthmôsis I^{er}, mais aussi parce qu'elle a été conçue dans le sein de sa mère par Osiris lui-même.

Amerotkê demeura impassible. Cette histoire était proclamée dans toute la ville de Thèbes, illustrée par des scènes peintes sur

les murs des temples ou sur les colonnes, gravées sur les sanctuaires et monuments royaux. Personne ne pouvait ignorer la double origine divine d'Hatchepsout, héritée de son père et de l'intervention du dieu Amon.

— La destinée divine de notre reine a été confirmée par son éclatante victoire dans le nord, par l'éradication de ses ennemis et par les acclamations du peuple, reprit Senenmout.

— Je vois. En somme, il ne manque plus que l'assentiment des prêtres pour compléter le tout, commenta Amerotkê.

Hatchepsout fixa sur lui ses yeux bleu sombre.

— Je veux que tu assistes à la réunion prévue demain. Tu parleras en ma faveur, Amerotkê. Toi, le grand prêtre d'Horus et dame Vechlis, vous soutiendrez ma cause.

— Vous n'aurez pas de plus ardents défenseurs, répondit Amerotkê. Il est vrai que l'affaire de la salle des Deux Vérités peut attendre. Mais il y a autre chose, n'est-ce pas ?

— Oui, confirma Hatchepsout avec un sourire. Un de tes vieux amis a décidé de reprendre du service.

Amerotkê la dévisagea, interloqué.

— Ce crime, dit Pharaon, c'est l'œuvre de Seth, le dieu aux cheveux rouges !

CHAPITRE V

Amerotkê fut prié d'attendre quelques instants pendant que Senenmout empilait des coussins et disposait des chaises pour donner à la salle un air officiel.

— Les apparences sont essentielles, murmura-t-il d'un air entendu.

Hatchepsout avait pris place sur son trône. Quand le grand prêtre Hani et son épouse Vechlis furent introduits, Senenmout et Amerotkê se tenaient assis sur des chaises devant Pharaon. Hatchepsout abrégéa les formalités et, après que le grand prêtre et son épouse eurent baisé ses pieds, elle leur fit signe de s'installer face à elle.

— Votre Majesté, nous sommes venus aussitôt du palais, déclara Vechlis. Le divin père Prêm vient d'être assassiné de manière affreuse.

Son époux semblait à l'évidence très agité pendant qu'elle rapportait brièvement les circonstances de ce crime. Même s'il portait le nom officiel d'Horus, Hani n'avait pas grand-chose en commun avec le majestueux dieu faucon qu'il servait. Vechlis, elle, appartenait manifestement à une espèce plus rude et ses yeux lançaient des éclairs chaque fois qu'ils se portaient sur Hatchepsout. Amerotkê l'écoutait, fasciné. La plupart des crimes, songeait-il, étaient accomplis avec haine ou une certaine maladresse. Ils manquaient de préparation. Mais celui-ci était bien différent. Quand Vechlis eut achevé son récit, Hatchepsout se tourna vers Amerotkê.

— D'après les faits, dit-elle, le divin père a été tué par un chat sauvage, n'est-ce pas, juge principal ?

Elle s'adressa de nouveau au grand prêtre :

— A-t-on trouvé trace d'un animal de ce genre dans la chambre ?

Hani hocha négativement la tête.

— Quelqu'un aurait-il pu souhaiter sa mort ?

Même dénégation.

— Il était très apprécié, intervint Vechlis. Un savant des anciens temps. Qui aurait pu vouloir tuer un vieil homme de si horrible manière ?

— N'oublions pas l'autre assassinat.

— En effet, seigneur Senenmout, répondit Hani. Neria, notre archiviste et bibliothécaire en chef, s'était rendu dans les galeries souterraines du temple. Comme vous le savez, c'est en son centre que se trouve la tombe de Ménès, premier pharaon d'Égypte, de la lignée du Scorpion. Cela s'est passé le jour où Sa Divine Majesté a rendu visite au temple. Alors que nos visiteurs et nos hôtes se reposaient après la cérémonie, un serviteur a aperçu de la fumée qui s'échappait de l'escalier qui mène à cette tombe et a donné l'alerte.

Hani se tut un instant avant de poursuivre, d'un air accablé :

— Un affreux spectacle nous attendait. Neria devait être en train de gravir les marches. Quelqu'un a ouvert la porte, a déversé sur lui un bidon d'huile et mis le feu. Il n'est resté qu'un peu de chair noircie.

— Selon vous, ces crimes auraient un rapport avec la réunion des grands prêtres qui s'est tenue dans votre temple ? interrogea Amerotkê.

— C'est possible. Mais ce sont tous de saints hommes, seigneur juge, et tous portent les noms des plus grands dieux de l'Égypte : Isis, Osiris, Amon, Anubis, Hathor. Cinq en tout – ou plutôt six avec moi.

— Pourtant ces crimes coïncident avec leur arrivée, insista Amerotkê. Depuis combien de temps ces religieux sont-ils là ?

— Deux ou trois jours. Jusqu'à présent, nous n'avons traité que des affaires courantes : revenus, impôts, programmes d'études de la maison de la Vie, rites et rituels des différents temples.

Il prit l'air embarrassé :

— Nous commençons seulement à aborder... euh... l'accession au trône de notre divin Pharaon, sans pour autant avoir eu le temps d'en discuter vraiment.

— Qui a demandé que l'on reporte ce débat à plus tard ?

— Je ne saurais vraiment le dire, seigneur Amerotkê, répondit Hani avec un haussement d'épaules.

— Oh, c'est bon ! interrompit Senenmout avec impatience. Tout le monde sait bien, seigneur Hani, qu'à l'exception de toi-même et de ton épouse les grands prêtres ne montrent aucun enthousiasme à accepter ce qui est pourtant la volonté des dieux.

Il jeta un bref coup d'œil en direction d'Hatchepsout et poursuivit :

— Nous avons décidé de hâter les choses en les priant d'exprimer leur opinion, même si certains considéraient qu'il s'agissait d'une erreur. Ce n'est pas notre avis. Nous avons fait en sorte que le débat soit public. Nous réclamons leur soutien ouvertement, précisa-t-il d'un ton menaçant.

— Ce sont des traditionalistes, protesta Hani. Ils ont vu les troubles causés par...

Il s'interrompit en jetant des regards craintifs en direction d'Hatchepsout.

— Exprime-toi franchement, seigneur, dit-elle avec fermeté. Prononce les mots que tu as sur le cœur.

— Les Hyksos ont été repoussés, balbutia-t-il. Pendant près de soixante ans, le pays des Deux Royaumes a connu la paix, la sécurité et l'expansion. Pourquoi accepteraient-ils une reine comme Pharaon quand il y a...

Sa voix défaillit.

— Quand il y a le jeune Touthmôsis, le fils de votre époux, acheva Vechlis à sa place. Majesté, j'exprime simplement ce qui est. Les grands prêtres estiment qu'il revient au jeune garçon de porter la double couronne d'Égypte.

— D'où sont parties de telles rumeurs ? demanda Amerotkê.

Vechlis eut un sourire retenu.

— Nous autres femmes sommes accusées de bavardages, mais nos propos n'ont aucune valeur pour un stupide troupeau de prêtres.

— Pas plus que pour tes frères ! enchaîna Hani.

Vechlis le regarda d'un air méprisant et détourna les yeux.

— Comment peut évoluer le débat ? demanda Amerotkê. Qu'est-ce qui pourrait convaincre ce troupeau de prêtres,

comme vous dites, que notre reine Hatchepsout gouverne par volonté divine ?

— L'étude du passé, intervint vivement Hani. Une étude critique des archives, des anciens manuscrits.

— Ah ! intervint Amerotkê en levant une main. Ce serait la raison du meurtre de Neria et de Prêm ; Tous deux étaient des historiens spécialistes de l'Égypte ancienne !

Hani approuva.

— Et je parierais que tout le monde savait à qui allaient leurs sympathies, poursuivit le juge.

— Tous deux pensaient comme nous, répondit Vechlis, que notre reine Hatchepsout est d'essence divine et que sa victoire éclatante sur les Mitanniens, comme l'évincement de ses ennemis égyptiens, sont des signes qui prouvent qu'elle jouit de la faveur des dieux et qui lui donnent donc le droit de régner.

— Notre reine contrôle l'armée et le peuple, souligna Amerotkê. Que pourrait dire contre ce fait une coterie de prêtres ? Lui nier ce droit ? Ont-ils l'intention de lui reprendre la crosse et le fléau, la couronne et le nenes ?

— Non, non ! s'exclama Vechlis tout en jouant avec le gland d'argent de sa perruque. Je suis certaine qu'ils ne seraient ni aussi hardis ni aussi stupides. Sa Majesté sait très bien ce qui va se passer.

— Une campagne souterraine de rumeurs et de radotages ?

— C'est bien cela, seigneur. Leur opposition n'aura rien d'un fort vent d'orage. Ce sera plutôt une petite brise légère mais insistante, exploitant chaque mécontentement, chaque dissension, interprétant à sa manière les moindres signes ou présages.

— Et, bien entendu, intervint Hatchepsout, ces crimes seront considérés comme un symptôme de la défaveur divine.

— Exactement, Majesté, approuva Hani en se penchant en avant. Sur les places de marché, les quais, au sanctuaire des bateaux, dans les échoppes de bière, de l'autre côté du Nil, à la nécropole et même ici, dans la maison de Millions d'années, partout s'insistent ces murmures, tels des serpents à la recherche de la moindre opportunité, répandant leurs mensonges.

— Mais comment lutter, Majesté ? fit Amerotkê, angoissé. Je ne suis ni un théologien ni un érudit.

— Tu es un symbole de notre volonté divine, lui dit Hatchepsout. Ton esprit est aiguisé et ton intelligence rapide. Tu soutiendras ma cause et arrêteras cet assassin. Crois-moi, ajouta-t-elle en se redressant sur son trône, les poings serrés sur les accoudoirs et les yeux étincelants, je verrai les responsables crucifiés contre les murs de Thèbes !

Amerotkê se tourna vers le grand prêtre et son épouse.

— Ces morts présentent un certain nombre de points communs, observa-t-il. Les deux victimes appartenaient à votre temple. Toutes deux s'intéressaient à l'histoire de l'Égypte et sont mortes dans des circonstances mystérieuses.

— Que sous-entends-tu par là ? demanda Hani.

— Que l'assassin connaît parfaitement le temple d'Horus.

— Tu oublies, intervint Vechlis, que tous les prêtres d'Égypte ont étudié dans notre maison de la Vie et notre école de scribes.

C'était exact. Le temple d'Horus offrait une formation réputée et, abritant le corps du tout premier pharaon, le mystérieux dieu Scorpion, il était considéré comme un sanctuaire particulièrement saint et un lieu de pèlerinage.

— Vous avez dit, insista Amerotkê, que la discussion au sujet de la succession du divin Pharaon avait suscité une vive controverse parmi les prêtres, à l'exception de toi-même, seigneur Hani, et de ton épouse qui êtes de fervents partisans de notre reine.

— Qui ne l'est pas ? dit vivement Hani.

— Les autres prêtres, remarqua Hatchepsout. Ils ne dissimulent pas leur hostilité.

— Et qui d'autre encore ? demanda Senenmout.

— Vous le savez très bien, seigneur, répondit Vechlis. Sengi, le chef des scribes de notre maison de la Vie. Il fait connaître son opposition à ses étudiants.

À l'évocation du nom de Sengi, le visage d'Hatchepsout se déforma sous l'effet de la colère. Amerotkê avait entendu parler jusque dans la salle des Deux Vérités de ce très brillant érudit qui avait été protégé par l'époux décédé d'Hatchepsout, le divin Touthmôsis II. Sengi n'était membre d'aucun parti mais

soutenait constamment qu'une femme ne pouvait s'asseoir sur le trône d'Égypte.

— Sengi bénéficie de l'aide d'un savant itinérant, poursuivit Vechlis, un homme connu pour sa parfaite maîtrise de la rhétorique et du débat. C'est un vieil ami du chef des scribes et il s'est précipité à Thèbes pour lui offrir son assistance.

— Pépi ! s'exclama Hatchepsout.

— Oui, Majesté, Pépi.

Amerotkê tenta de se souvenir du temps où il étudiait à la maison de la Vie dans le temple de Maât. Un professeur itinérant qui faisait fi des modes et règles en cours parmi les prêtres et les scribes en se laissant pousser les cheveux, la barbe et la moustache, un homme grand et mince avec des yeux moqueurs et une bouche sévère. Les autres savants chuchotaient que Pépi ne croyait en rien. Que pour lui l'horizon lointain n'existait pas, pas plus que les dieux ou les champs bénis d'éternité. Il proclamait que la momification des corps était une perte de temps et d'argent et que les morts devenaient des particules emportées par le vent du désert.

— Je le connais, murmura Senenmout. On le prétend athée.

— Mon époux aurait dû le faire brûler, ricana Hatchepsout.

— Il est bien trop intelligent pour cela, Majesté, observa Senenmout en caressant la main de la reine pour la calmer.

— Pépi est un homme brillant, reconnut Hani. Sengi lui a offert une forte somme pour venir de Memphis, car Pépi est toujours intéressé par l'or, l'argent et les pierres précieuses.

— Mais pourquoi donc l'as-tu admis dans ton temple ? s'exclama la reine.

— Que pouvais-je faire d'autre, Majesté ? plaida Hani en tendant les mains.

Amerotkê nota qu'il les avait sèches et ridées, avec des ongles aussi longs que des griffes de chat.

— Pépi est célèbre, réputé pour savoir diriger un débat. Des bruits ont couru sur lui et on a même porté des accusations, mais sans jamais avancer aucune preuve. Si je l'avais repoussé, on m'aurait accusé de préjugés.

— Sengi n'est pas homme à pardonner facilement, observa Vechlis en fronçant le nez. Il prétendait que le temple d'Horus cherchait à étouffer le débat sur votre ordre secret.

— Ce Pépi est donc autorisé à étudier dans votre temple ? demanda Amerotkê.

— Il le faisait jusqu'à hier, répondit Hani. Sengi et Neria lui ont donné accès à notre bibliothèque. Nous possédons dans nos archives de très précieux documents qui datent de plusieurs siècles. Nous avons aussi une collection d'inscriptions, de dessins et de textes rédigés dans des langues que nous ne comprenons plus.

— Et vous avez laissé ce coquin accéder à tout cela ! s'exclama Senenmout. Voyons, seigneur Hani ! Pépi est peut-être un grand savant, mais il est également connu pour son amour de l'or et de l'argent. D'autres bibliothèques l'ont fortement soupçonné d'avoir dérobé des manuscrits.

— J'étais parfaitement au courant. C'est pourquoi Pépi n'a été admis à la bibliothèque qu'en compagnie de deux gardes du temple. Ils s'asseyaient à la même table que lui et procédaient à la fouille de ses sacs et de ses vêtements quand il sortait. Aujourd'hui, il ne s'est pas présenté.

— Qu'est-ce à dire ? demanda Amerotkê.

— Nous lui avons fourni une chambre mais, manifestement, Pépi apprécie les meilleures choses de la vie. Voilà deux jours, il aurait, semble-t-il, loué un logement au-dessus d'une taverne le long des quais.

— C'est tout ce qu'on peut attendre de ce débauché, grommela Hatchepsout. Si je comprends bien, son goût touche aux domaines les plus divers.

— Il était censé venir au temple aujourd'hui, poursuivit Hani, inquiet de la colère d'Hatchepsout. Mais il ne l'a pas fait.

— Et alors ? demanda Amerotkê.

— J'ai envoyé un garde sur les quais pour voir si tout allait bien. Sengi a insisté pour que je le fasse. Pépi avait effectivement pris une chambre et dépensait sans compter.

— As-tu fait contrôler la bibliothèque ? s'enquit Senenmout. Maintenant effrayé, Hani fit signe que non.

— Vous pensez que Pépi aurait pu voler un document ? dit-il.

— C'est de l'ordre du possible, observa Senenmout. Il a des doigts habiles quand il s'agit de manuscrits anciens. Et les acheteurs ne manquent pas le long des quais, riches marchands, prêtres d'autres temples...

— J'allais lancer une recherche, bégaya Hani, mais la mort de Prêm et cette visite ici...

Hatchepsout l'interrompt en claquant doucement des mains.

— Seigneur Amerotkê, tu en as assez entendu. Comme le bon vin, les affaires en suspens à la salle des Deux Vérités peuvent t'attendre encore un peu en mûrissant. Le conseil des prêtres se réunit de nouveau demain matin et tu dois y assister. Il faut aussi que tu fasses rechercher d'urgence ce Pépi. Trouve-le et tu auras peut-être l'assassin sous la main. Quant à vous, seigneur Hani et dame Vechlis...

Elle tendit une main et l'ouvrit. Hani sursauta. Dans sa paume brillaient deux petits cartouches ciselés dans de l'or pur. Les hiéroglyphes indiquaient qu'il s'agissait du sceau personnel de la reine.

— Ils sont à vous, dit-elle aimablement, en témoignage de mon amitié. Efforcez-vous de conclure au mieux cette affaire et vous serez proclamés proches amis du divin Pharaon du haut du balcon des audiences.

D'un mouvement de la main, elle indiqua que la séance était terminée. Hani, Vechlis et Amerotkê se mirent aussitôt à genoux en signe de soumission. Tout en s'inclinant, Amerotkê dissimulait la crainte qui s'était éveillée en lui. Hatchepsout avait raison : Seth, le destructeur aux cheveux rouges, le dieu de la mort subite et du crime, hantait les couloirs du temple d'Horus.

Shoufoy croyait avoir franchi les frontières de l'horizon lointain et se trouver dans les champs bénis. Maiarch, la reine des courtisanes, l'avait invité dans l'une de ses maisons situées près du sanctuaire des bateaux. Pas un lupanar ou un bordel, non, mais une véritable maison d'amour qui offrait des salles fraîches, de beaux bassins et des piliers aux vives couleurs. Il était étendu sur un divan, entouré de concubines au corps mince soigneusement rasé et huilé, les lèvres peintes, les yeux

cernés de khôl, les ongles des pieds et des mains laqués de rouge carmin. L'une portait à ses narines une coupe remplie de fleurs de lotus au délicat parfum, l'autre lui offrait des tranches de melon glacé pour étancher sa soif. Shoufoy les remercia l'une et l'autre d'une voix languissante. Il se tourna pour regarder un groupe de jeunes femmes nues penchées sur un jeu étalé sur une table. Avec des gloussements et des rires étouffés, elles disposaient selon certaines règles des pièces en terre cuite à l'effigie de gazelles, de lions et de chacals. Derrière lui, deux concubines balançaient de longues plumes d'autruche imbibées de parfum. Avec un grognement de plaisir, Shoufoy regarda tout autour de lui. Les murs étaient couverts de peintures qui représentaient des scènes idylliques : oiseaux voletant au-dessus de buissons de roses, gazelles se cachant dans des feuillages, poissons jaillissant d'une eau bleue. Du fond de la salle lui parvint l'écho d'un orchestre de harpes et de lyres. Une jeune fille originaire du pays de Koush s'agenouilla près de lui et se mit à chanter :

*Elle a pris ma main,
Pour m'emmener promener dans son jardin,
Elle m'a fait manger de son miel.
Oh, ses roseaux étaient verts, ses buissons couverts de fleurs,
Ses groseilles et ses cerises plus rouges que des rubis,
Ses bosquets frais et aérés !
Elle m'a fait un cadeau :
Un collier de lapis-lazulis orné de lys et de tulipes.*

Quand le chant fut terminé, la jeune fille se retira. La musique prit de l'ampleur et des danseuses apparurent, la pointe de leurs seins peinte en bleu, leurs épaisses perruques nouées en arrière par un ruban.

Shoufoy ferma les yeux.

— Ça, c'est la vie, murmura-t-il. Un homme doit pouvoir se reposer et le corps mérite d'être choyé tout autant que l'âme.

— Shoufoy !

« Je connais cette voix », songea le nain en ouvrant les yeux. Amerotkê se penchait sur lui, suivi de Maiarch qui agitait les doigts.

— Seigneur juge ! gémissait-elle, si nous ne pouvons vous offrir de plaisir, laissez-nous au moins en donner à votre serviteur !

Shoufoy leva vers Amerotkê un regard suppliant.

— Laissez-moi ici, maître ! Laissez-moi flotter comme un lys sur un étang !

— Je t'en donnerai des lys ! lança sévèrement Amerotkê – et, se tournant vers Maiarch : Le juge principal ne peut accepter de présents et ses serviteurs non plus, ajouta-t-il.

À peine ces mots eurent-ils franchi ses lèvres qu'Amerotkê les jugea pompeux et il se tourna vers Shoufoy.

— Reste si tu veux. Moi, je rentre à la maison.

Mais le nain jetait déjà ses petites jambes au bas du divan. Il s'empara des doigts potelés de Maiarch et les baisa.

— Ce sera pour une autre fois, madame. Mon maître a besoin de moi.

Il rassembla son parasol et son sac, vérifia qu'aucune des dames qui s'étaient occupées de lui n'avait dérobé subrepticement un de ses remèdes et se hâta de rejoindre Amerotkê.

Les rues et les passages fourmillaient encore d'activité. Les jolies femmes et leurs compagnons cherchaient la fraîcheur du soir, les grands de ce monde se mêlaient aux gens du peuple au sein d'une foule bruyante et colorée. Les nobles affichaient avec ostentation leur haute naissance dans un luxe insolent de vêtements et d'ornements. Des personnages officiels rentraient de leur bureau de longs bâtons à la main, fraîchement rasés et parfumés, vêtus de manteaux plissés et de chemises flottantes. Des prêtres au crâne rasé restaient massés les uns contre les autres comme des poulets, allant et venant dans un nuage de draperies blanches et de bijoux voyants. À la porte d'une taverne, des soldats braillaient une chanson militaire :

*Entre et je te parlerai de nos longues marches en Syrie
Et de batailles dans de lointains pays.*

*Quand tu bois l'eau infecte, tu pètes comme une trompette.
Et, de retour chez toi, on te traite comme un vieux bois rongé
par les vers.
Ah, tu verras !
Ils te flanqueront par terre et ils te tueront.*

Amerotkê s'écarta, fronçant le nez devant le contraste des odeurs tantôt alléchantes, tantôt repoussantes qui s'échappaient des rôtisseries et des étals de vendeurs de figues qui proposaient une mixture de fruits écrasés mêlés à de l'huile d'olive et à du miel. Elles se mélangeaient aux infâmes relents qui montaient dans les étroites ruelles des égouts à ciel ouvert et des latrines que des vidangeurs étaient en train de curer. Des mouches bourdonnaient par milliers et formaient des nuages noirs. Des chiens aboyaient. Des enfants nus se couraient après en agitant des bâtons creux. Des gens criaient, se hêlaient du haut des maisons à plusieurs étages. Des troupes de gardes déambulaient au pas cadencé.

Amerotkê et Shoufoy finirent par s'éloigner de cette foule et se dirigèrent vers les portes de la ville. Le juge s'arrêta soudain pour contempler tristement son petit compagnon.

— Je suis vraiment désolé, dit-il. Mais j'étais épuisé.

— Oh, ce n'est pas grave ! répondit Shoufoy, le visage soucieux. Ne dit-on pas : « La langue doit exprimer la vérité, le cœur doit parler au cœur » ?

— Qu'est-ce que tu me racontes là ?

— Vous ne m'avez pas parlé de l'agression dont vous avez été victime ce matin, dit-il en agitant furieusement le parasol qu'il tenait au-dessus de la tête de son maître. Je croyais que les Amemets étaient tous morts.

Amerotkê lui mit la main sur l'épaule tout en avançant.

— La guilde des assassins a croisé bien des fois mon chemin.

— Mais vous disiez qu'ils étaient morts, qu'ils avaient tous été tués dans le désert.

— Certains ont peut-être survécu, répondit Amerotkê. Les espions de Pharaon de la maison des Secrets m'ont informé que les Amemets cherchaient à se réorganiser et qu'ils recrutaient de nouveaux membres.

Il tapa amicalement sur la tête du nain qui aussitôt avança la main pour redresser son bonnet.

— Tu sais souvent plus de choses que moi sur ce sujet, poursuivit Amerotkê, car tu écoutes tout ce qui se raconte dans les bazars ou sur les marchés.

— C'est vrai, dit le nain en hochant la tête. Il paraît qu'ils vénèrent Mafdet, la déesse qui s'incarne dans un chat tueur. S'ils ont décidé de vous tuer...

— Oui, oui. Je sais déjà qu'ils envoient à leur future victime un gâteau aux graines de caroube pour l'en avertir, coupa Amerotkê.

— J'ai fait quelques enquêtes. Les Amemets prennent plaisir à tuer, c'est vrai, mais ils aiment encore plus l'or.

Ils se turent car ils approchaient des portes de la ville. Le chef de la garde s'inclina en reconnaissant le juge principal et ils s'engagèrent dans une large et calme avenue.

— Croyez-vous réellement que Nehemou était l'un d'eux ? demanda Shoufoy.

— Il fanfaronnait peut-être, répondit Amerotkê. Nous ne pouvons qu'attendre et voir venir. As-tu demandé à tes amis qui habitent près du fleuve de se renseigner à propos d'Antef ?

— Bien sûr ! J'en revenais justement quand j'ai rencontré Maiarch. Et où en est cette autre affaire qui concerne l'Entrée du monde souterrain ?

— Là aussi il faut attendre. Nous voilà bientôt à la maison après cette rude journée. Enfin, murmura Amerotkê.

Il laissa errer son regard sur le fleuve encombré, même à cette heure tardive.

— Encore une fois, pardonne-moi de t'avoir arraché aux bras de ces dames, Shoufoy.

Mais Shoufoy estima le sujet clos et commença à raconter une histoire salace à propos d'un prêtre, d'une danseuse et d'une position nouvelle de son invention. Amerotkê ne l'écoutait que d'une oreille. Ils dépassèrent les huttes grisâtres où s'entassaient les ouvriers. Ils s'agglutinaient aux abords de la ville à la recherche de travail et de nourriture bon marché. C'était un quartier vétuste où la végétation se faisait rare. Seuls quelques acacias et de maigres sycomores fournissaient un peu

d'ombre. Le sol était parsemé de détritùs où chiens, vautours et faucons se livraient bataille. Des hommes étaient occupés à réparer leurs fragiles murs de brique, endommagés par un récent orage. D'autres, plus paresseux, se tenaient le long du sentier et regardaient les passants de leurs yeux gonflés ou exhibaient leurs dents gâtées par une mauvaise alimentation. Amerotkê s'arrêta pour leur donner l'aumône tandis que Shoufoÿ poursuivait imperturbablement son récit.

Ils atteignirent ensuite un quartier à l'aspect campagnard où les villas des hauts fonctionnaires thébains s'élevaient derrière des murs fortifiés et de lourds portails de cèdre. Amerotkê se demanda si Hatchepsout songeait à une meilleure redistribution des richesses pour offrir aux plus pauvres une chance d'améliorer leur état. Ce sujet serait-il abordé dans le cercle royal ? Il était si profondément plongé dans ses pensées qu'il ne s'aperçut pas qu'ils étaient arrivés devant sa demeure. Il fallut que Shoufoÿ le tire par le poignet tout en tambourinant à la porte avec son parasol et en réclamant l'entrée au nom de son maître. La porte s'ouvrit brusquement et Amerotkê pénétra dans son paradis privé avec un vague sentiment de culpabilité en songeant à la misère qu'il venait de croiser. C'était une oasis de paix où pommiers, amandiers, figuiers et grenadiers s'épanouissaient en profusion. Des parcelles de légumes s'exhalait l'agréable odeur des oignons, des concombres, des aubergines et autres cultures savoureuses. Toujours suivi de Shoufoÿ, Amerotkê longea l'allée, gravit les marches du perron et pénétra dans le hall d'entrée.

Norfret l'attendait. Elle lui ôta ses sandales, fit apporter de l'eau pour lui laver les pieds et les mains, ainsi qu'une coupe d'albâtre remplie d'huiles parfumées pour son visage. Elle glissa ensuite autour de son cou un collier de fleurs. Vêtue d'une simple robe blanche et chaussée de sandales dorées, Norfret n'était aidée d'aucune servante. Shoufoÿ s'en aperçut et, comprenant que les deux époux souhaitaient être seuls, il se retira discrètement pour rejoindre les enfants dont les voix lui parvenaient de l'autre extrémité de la maison.

Amerotkê prit entre ses mains le visage de Norfret et l'embrassa doucement sur le front.

— À l'extérieur de ces murs, murmura-t-il, les hommes sont des loups pour l'homme. Mais ici, c'est le paradis.

Norfret accueillit cette déclaration d'un sourire malicieux.

— Je suis au courant de l'attaque contre toi au tribunal, murmura-t-elle.

— Prenhoe est venu ?

Elle hocha la tête affirmativement.

— Ce sont des choses qui arrivent, dit-il.

— Je n'ai pas eu vraiment peur.

Prenant conscience de sa réserve espiègle, Amerotkê la saisit par le bras.

— Qu'est-ce qu'a encore raconté Prenhoe ?

— Que Maiarch, la reine des courtisanes, t'avait invité à la maison de l'Amour.

Cette fois, ce fut Amerotkê qui sourit avant de parler.

— Pourquoi y aller ? dit-il d'un ton taquin. Je suis déjà dans la maison de l'Amour.

Norfret porta soudain la main sur ses lèvres.

— J'oubliais ! Un messenger a apporté quelque chose pour toi !

Elle se dirigea vers une petite alcôve et en rapporta une boîte en bois de santal joliment ouvragée qu'elle ouvrit. Amerotkê déplia la feuille de papyrus et contempla le gâteau aux graines de caroube qui s'y trouvait.

Scribe et érudit itinérant, Pépi avançait en titubant dans une rue malfamée remplie de mouches, aussi plein de lui-même qu'il l'était de la bière et du vin dont il avait absorbé de redoutables quantités. Il n'arrivait pas à croire à sa chance. « En vérité, si les dieux... (il sourit d'un air affecté) si les dieux existent, ils se montrent, ma foi, fort bien disposés à mon égard. » S'arrêtant à la hauteur d'une petite cour au centre de laquelle de l'eau jaillissait dans un bassin, il jeta un regard mal assuré à travers le portail et sourit à la vieille femme grisonnante, assise sur un banc. Après avoir glissé une pièce dans sa main, il gravit d'un pas chancelant les marches qui menaient à la maison de l'Amour. Des servantes apparurent chargées de guirlandes de fleurs et placèrent sur sa tête un morceau de parfums concentrés tout en lui jetant des regards

méfiant voire dédaigneux. Pépi laissait pousser ses cheveux, sa moustache et portait la barbe. Sa robe blanche et son manteau aux couleurs vives étaient tachés, mais les femmes avaient entendu le tintement de sa bourse et avaient remarqué le précieux et large collier à son cou. Elles l'introduisirent dans la salle d'attente où des filles patientaient, nonchalamment étendues sur des canapés avec la grâce de jeunes faons. Elles étaient nues, à l'exception d'un mince voile qui couvrait leur sexe, mais elles portaient de nombreux bijoux au cou, aux poignets et aux chevilles.

Pépi fit le tour de la salle en les inspectant l'une après l'autre, tout gonflé de sa richesse nouvelle qui lui donnait l'impression d'être le lion du désert. Une des filles retint son regard. Elle avait un corps gracieux, sinueux, couleur de cuivre et luisant d'huiles parfumées. Il lui prit la main pour l'aider à se lever et elle le suivit avec un air faussement modeste, faisant mine de résister. Mais Pépi connaissait le jeu. Dans le porche d'entrée il se mit d'accord sur le prix avec la maîtresse des lieux et sourit à son garde du corps, un esclave koushite armé d'une épée et d'une massue.

— Tu ne prends pas ton plaisir ici, seigneur ? minauda la femme.

— Non. Je paie la différence pour l'emmener.

Des pièces de monnaie furent échangées et Pépi s'engagea dans la rue avec sa compagne. La fille trottnait derrière lui et Pépi s'arrêtait de temps en temps pour tenter de l'embrasser, serrant contre lui son corps voluptueux, tandis qu'elle jetait des regards inquiets autour d'elle de ses yeux cernés de khôl. Les petites clochettes de ses poignets et de ses chevilles tintaient au cours de ces brèves luttes. Un groupe de soldats fit halte pour donner en termes crus son avis sur ce drôle de couple. La fille chuchota quelque chose à l'oreille de Pépi qui hâta le pas.

La nuit était maintenant tombée et des lampes s'allumaient aux fenêtres et sur le seuil des portes. Arrivé à la taverne où il demeurait, Pépi s'engagea dans l'escalier extérieur qui menait à sa chambre. Il ouvrit la petite porte et y pénétra, suivi de la fille. Elle fronça le nez en reniflant l'odeur de la pièce et Pépi lui donna une tape sur le derrière. Elle se retourna vers lui avec

colère mais, fouillant dans sa bourse, il en sortit deux petites pièces d'argent.

— L'une d'elles est pour toi, dit-il d'une voix pâteuse.

Il songeait à un papyrus qu'il avait étudié à Memphis comportant des scènes érotiques. Il allait éduquer cette jolie petite d'une manière à laquelle elle ne s'attendait pas. Comme elle allait traverser la pièce pour remplir deux coupes de vin, il la saisit par le poignet et la tira vers le large lit placé sous la fenêtre. Voyant qu'elle faisait mine à nouveau de résister, Pépi la força à s'étendre et, allongé contre elle, se mit à la caresser avec ardeur. Il s'adonnait si intensément à cette occupation qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir. Voyant les yeux de la fille s'élargir, Pépi se retourna mais il n'eut même pas le temps de se lever. Un seau de bois se vida sur lui et sa compagne et, tandis qu'il luttait pour se redresser, un second seau fut déversé en même temps qu'on allumait une torche. L'huile s'enflamma aussitôt et la chambre se transforma en brasier.

CHAPITRE VI

Amerotkê tapotait la table du bout des doigts dans l'espoir de freiner son impatience. Arrivé au temple d'Horus en compagnie de Prenhoe et de Shoufoy juste après l'aube, il avait été accueilli avec bienveillance et respect. La réunion durait déjà depuis deux heures sans que rien de sérieux n'eût été abordé. Il laissa ses pensées s'envoler vers la salle des Deux Vérités et l'importante affaire qui l'y attendait. Elle était en suspens et Rahmose demeurait aux arrêts pendant que le procureur royal poursuivait son enquête. Amerotkê s'efforçait d'oublier le gâteau aux graines de caroube, ce sinistre avertissement reçu des Amemets. Après l'avoir découvert, il avait aussitôt tout fait pour détourner l'attention de Norfret jusqu'à ce qu'ils se retirent dans leurs appartements privés pour le dîner. Ensuite, étendus dans leur chambre au dernier étage de la maison et étroitement enlacés, ils avaient contemplé le ciel nocturne.

Avec un soupir, Amerotkê regarda autour de lui la salle du conseil où se tenait la réunion. Elle se trouvait dans la partie la plus ancienne du temple d'Horus. C'était une pièce sombre aux murs tristes et nus. Des guirlandes de fleurs ne parvenaient pas à l'égayer ni à disperser son odeur de renfermé. Malgré les rayons du soleil qui perçaient à travers les hautes et étroites fenêtres, il avait fallu allumer torches et lampes. Les assistants étaient assis sur des coussins devant des tables basses. Étaient présents les grands prêtres Isis, Osiris, Anubis, Amon et Hathor. Amerotkê ignorait leur véritable nom et d'ailleurs ne s'en souciait pas. Tous avaient cette expression rusée des hommes dont l'humilité et la sainteté apparentes dissimulaient une vive ambition et une intense rivalité. Ils étaient semblablement vêtus d'une robe blanche du lin le plus fin ornée d'une peau de panthère ou de léopard.

À la gauche d'Amerotkê était assis Hani, dont les pieds reposaient sur un petit tabouret en signe de prééminence. À côté de lui se trouvait son épouse Vechlis, sa perruque emprisonnée dans un filet en argent. Son titre de première concubine du dieu Horus et prêtresse en chef du temple lui donnait le droit de siéger. Amerotkê s'intéressait cependant davantage à l'homme assis en face de lui : Sengi, scribe principal de la maison de la Vie, un petit bonhomme rondouillard aux lèvres épaisses, aux joues grasses, aux oreilles pointant comme les anses d'un vase. Sengi capta le regard d'Amerotkê, lui sourit et leva les yeux au ciel comme saisi, lui aussi, d'un profond ennui. Jusqu'à présent la discussion n'avait porté que sur des questions de protocole : qui devait parler en premier, quelle preuve pourrait s'avérer déterminante...

Sengi articula en silence des mots que le juge ne put comprendre. Sengi saisit alors son stylet, traça quelques caractères sur un morceau de parchemin et fit signe à un serviteur de le lui remettre. Le grand prêtre d'Isis était en train d'évoquer la possibilité de déplacer la réunion dans une autre salle. Amerotkê lut le message :

« Tu es le représentant de Pharaon. Il faut mettre fin à ces sottises. »

Amerotkê sourit et hocha la tête en signe d'approbation. Puis il claqua des mains fortement et se tourna vers Hani, sous le regard stupéfait des prêtres.

— Depuis combien de temps sommes-nous en séance ?

Vechlis dissimula un sourire derrière ses mains.

Un serviteur fut envoyé consulter l'horloge à eau à l'extrémité de la pièce et revint se pencher à l'oreille du prêtre.

— Plus de deux heures, répondit Hani d'un air las.

— Seigneurs, poursuivit Amerotkê en tendant les mains devant lui, nous sommes en train de chicaner sur des détails alors que des questions plus importantes attendent. Je suis porteur du sceau de la divine Hatchepsout.

Il le saisit sur la table devant lui et le montra à la ronde. Tous s'inclinèrent en signe de soumission.

— C'est bien pour débattre de cela que nous sommes réunis ici, répliqua le grand prêtre Amon d'un ton malveillant, ses petits yeux luisant de fureur.

— En tout autre lieu ces paroles pourraient se retourner contre vous, seigneur, fit observer Amerotkê. La divine Hatchepsout est pharaon et roi des Deux Pays. Elle est de sang royal et son autorité a été confirmée par de grandes victoires aussi bien que par les acclamations du peuple.

— Je ne mets pas cela en doute, répondit Amon. Mais les grands prêtres d'Égypte ont pour mission d'en débattre.

Amerotkê examina ce visage vindicatif. À l'évidence, l'opinion de l'homme était faite. Pharaon devait être de sexe masculin et la place d'Hatchepsout était dans la maison de l'isolement avec les autres femmes du harem, non sur le trône portant la crosse et le fléau. Vechlis avait les yeux fixés sur Amon et une main sur le poignet de son époux pour l'inciter au calme.

— L'objet de cette réunion, poursuivit Amon en cherchant du regard le soutien de ses compagnons autour de lui, est de discuter de ces choses, seigneur Amerotkê, non d'accepter aveuglément un décret royal.

— Et puis il y a ces meurtres, intervint Hathor. Le temple d'Horus est-il un lieu convenable pour notre assemblée ? N'a-t-il pas été pollué par ces morts atroces ?

— Il est exact que deux membres de ce temple ont été assassinés, dit Amerotkê, heureux de cette diversion, mais cela relève de la justice de Pharaon. Sauf erreur de ma part, les deux hommes approuvaient publiquement l'accession au trône d'Hatchepsout et tous deux ont péri de mort violente. On peut se demander la raison de ces crimes.

— Serais-tu en train de suggérer que le meurtrier pourrait se trouver dans cette salle ? interrompit Sengi. Quelles sont tes preuves ?

— Nous ne sommes pas des criminels passant en jugement, déclara Isis. La salle des Deux Vérités ne peut être confondue avec le temple d'Horus ! Nous sommes ses grands prêtres d'Égypte, non des malfaiteurs !

— Ce n'est évidemment pas ce que j'ai voulu affirmer, répondit calmement Amerotkê. J'ai simplement évoqué les

bruits qui courent à propos de la mort de Neria et de Prêm. D'ailleurs, où vous trouviez-vous tous quand ils ont été tués ?

La question suscita un tollé général. Hathor bondit. C'était un petit homme au visage simiesque et il aurait renversé la table basse placée devant lui si Amon, assis à ses côtés, ne l'avait retenue. Amerotkê reprit en main le cartouche royal.

— Cette réaction est tout à fait déplacée, déclara-t-il froidement. Sachez que de toute façon vous devrez répondre à cette question. Vous pouvez le faire ici, ou dans la salle des Deux Vérités, si ce n'est devant Pharaon en personne. Neria et Prêm ont été tués parce qu'ils approuvaient la présence d'Hatchepsout à la tête du pays. Ces assassinats, particulièrement horribles et blasphématoires, ont été prémédités.

La vue du sceau royal apaisa la colère des prêtres. Vechlis murmura quelques mots à l'oreille d'Hani, qui hocha la tête en signe d'approbation et leva les mains pour réclamer le silence.

— Le seigneur Amerotkê dit vrai. Il est le juge principal de Pharaon. Avant de poursuivre, chacun de nous doit rendre compte de ses actes. Neria a été tué à la neuvième heure et nous devons tous fournir une explication de notre emploi du temps.

Il poussa un long soupir avant de continuer :

— Je le ferai en premier. La nuit où Neria a été tué, je me trouvais avec mon épouse dans notre chambre.

— Qu'est-ce qui le prouve ? demanda Amon.

— Nous étions ensemble, répondit Vechlis. L'horloge à eau indiquait la neuvième heure quand j'ai ordonné aux cuisines du temple de nous apporter le dîner. Je me porte garante pour mon époux de même que lui pour moi. Et, poursuivit-elle, quand le divin père Prêm a été tué, mon époux se trouvait dans le saint des saints devant Horus. Quant à moi, je ne me souviens plus où j'étais.

Les autres prêtres suivirent leur exemple, mais Amerotkê se rendit vite compte que la vérité ne sortirait pas de leurs explications hâtives. Seul Sengi demeurerait impassible et silencieux.

— Et toi, seigneur, où te trouvais-tu ? demanda Amerotkê.

Le chef des scribes releva la tête.

— En vérité, et par tout ce qu'il y a de plus saint, je suis incapable de le préciser. Sauf que, chaque fois, j'étais plongé dans mes études.

— Quelles recherches menais-tu ?

Sengi haussa les épaules.

— Comme mes frères ici présents, je fouillais dans les archives. Le temple d'Horus est très ancien et sa bibliothèque renferme des trésors qu'on ne trouve nulle part ailleurs en Égypte.

— Mais quel était l'objet de tes recherches ? insista Amerotkê. Nous aimerions que tu nous fasses part de ton savoir.

— L'histoire de l'Égypte ancienne compte plusieurs siècles et remonte aux premiers rois du Scorpion, dit Sengi. De même que mes collègues, je cherche à découvrir si, dans la longue lignée de nos anciens souverains, une femme a jamais porté les deux couronnes, tenu la crosse et le fléau et occupé le trône de Rê.

— As-tu découvert quelque chose qui allait dans ce sens ? demanda Amerotkê.

Sengi fit signe que non.

— Quel genre de preuve pourrait te satisfaire ?

Les questions d'Amerotkê retenaient maintenant l'attention de tous. Hani souriait, heureux que l'objet de leur réunion soit enfin abordé.

— N'importe quoi, répondit Hathor. Un décret, une lettre, un fragment...

La discussion allait se poursuivre quand on frappa fortement aux portes. Un garde du temple entra et parla assez longuement à l'oreille d'Hani qui claqua des doigts avec irritation et se leva.

— Divins pères, il paraît que le savant scribe Pépi a été assassiné dans la chambre qu'il occupait sur les quais.

— Que s'est-il passé ? demanda Sengi en bondissant.

— Nous n'avons pas de détails, répondit Hani. Le Maijodou, la police de la ville, poursuit son enquête. Il semble que notre lettré itinérant ait touché une certaine somme d'argent. Après s'être gorgé de nourriture et de boisson la nuit dernière, il est allé chercher une courtisane à la maison de l'Amour pour la ramener chez lui. Un incendie a tout anéanti, lui, sa compagne et la chambre.

— Peut-on envisager un accident ? demanda Isis.

— Le propriétaire, dont la taverne a également subi des dommages, est formel à cet égard, répondit Hani. La lampe à huile qui se trouvait dans la chambre de Pépi n'a pas pu provoquer un feu aussi intense. Les corps ont été entièrement carbonisés. Il n'en reste que des cendres.

Amerotkê jeta un coup d'œil autour de lui. Demander aux prêtres où ils se trouvaient la nuit dernière n'avait aucun sens. Il ne recevrait à nouveau que de vagues témoignages.

— On a employé la même méthode que pour tuer Neria, dit-il en se levant. Inutile d'évoquer sottement la volonté des dieux. Il s'agit bel et bien d'un meurtre, seigneurs !

— La bibliothèque ! s'exclama Sengi en portant une main devant sa bouche.

— Qu'y a-t-il ? interrogea Amerotkê.

— Pépi s'y trouvait voilà deux jours, dit-il avec nervosité.

— Sors d'ici ! ordonna Vechlis au garde.

L'homme se retira précipitamment. Tout le monde se rassit. Sengi se frottait la joue d'un air songeur.

— Qu'est-ce qui te préoccupe ? lui demanda Amerotkê.

— Pépi était certes un brillant savant mais ne disposait que de maigres ressources. Tout le monde le sait. Il était toujours en train de quémander quelque chose. Or voilà que, soudain, il abandonne sa chambre au temple pour en louer une en ville, fait ripaille et a les moyens de s'offrir une courtisane...

— Il est donc possible qu'il ait volé quelque chose, conclut Amerotkê à sa place.

Sengi approuva d'un signe de tête.

— Je l'avais engagé pour nous venir en aide mais il ne nous a guère été utile. Il peut avoir...

— Ridicule ! coupa Hani. Notre bibliothèque est bien gardée. Pépi a été en permanence surveillé et fouillé chaque fois qu'il sortait.

— Je pense que nous devrions enquêter à ce sujet, déclara Amerotkê en se levant.

Personne n'éleva d'objection et tous quittèrent la salle du conseil. Prenhoe et Shoufoy attendaient dans un coin,

partageant une grappe de raisin. Ils se levèrent dès qu'ils aperçurent Amerotkê qui les entraîna un peu à l'écart.

— Prenhoe, tu as toujours mon sceau avec toi ?

— Oui, seigneur.

— Retournez tous deux au temple de Maât. Trouvez Asoural et, avec quelques gardes du temple, descendez sur les quais pour récolter toutes les informations que vous pourrez trouver sur un certain Pépi retrouvé brûlé vif dans sa chambre en compagnie d'une courtisane. Cela ne devrait pas vous prendre beaucoup de temps car les nouvelles se répandent rapidement.

Amerotkê rejoignit le groupe. Hani se hâtait en tête et les entraîna sous une colonnade, puis à travers de beaux et frais jardins ornés de treilles luxuriantes croulant sous les grappes de raisin. Ils longèrent le bassin de la purification entouré de palmiers, d'autres où nageaient des poissons, des charmilles, des vergers de figuiers où des singes étaient dressés à cueillir les fruits sur les branches lourdement chargées et à les apporter à des serviteurs. Çà et là des daims et des moutons paissaient dans des enclos herbus plantés d'arbres. Ils longèrent d'autres bâtiments, des magasins, des greniers, l'école de la Vie et, enfin, les abattoirs.

Amerotkê leva les yeux vers la haute tour qui surplombait toutes les constructions et dont le sommet crénelé se découpait sur le ciel bleu. Ses parois de pierre étaient abruptes, pratiquement impossibles à escalader, et il se demanda à nouveau comment l'assassin avait pu opérer.

À l'extrémité la plus éloignée des jardins du temple s'élevait la bibliothèque, entourée d'un mur de pierre dans lequel s'ouvraient des grilles doubles gardées par des sentinelles. C'était un vaste bâtiment de calcaire blanc à deux étages. Les linteaux et montants du haut portail de cèdre étaient couverts de hiéroglyphes et de peintures aux vives couleurs qui représentaient des scribes et des étudiants en train de lire, d'écrire ou de discuter avec leurs maîtres. Le hall d'entrée au plancher en bois du Liban était frais, éclairé par des lampes spéciales placées dans des coupes d'albâtre. Sentinelles et serviteurs se redressèrent en voyant arriver de si nobles visiteurs.

La principale salle de lecture, une longue pièce rectangulaire, se trouvait au second étage. Les fenêtres étaient étroites et garnies de barreaux pour décourager les voleurs, mais les volets de sycomore étaient ouverts. Sur les murs couraient des étagères, des casiers, des rayonnages sculptés remplis de livres, de manuscrits, de rouleaux de papyrus. Au-dessous, des rangées de tables et des coussins attendaient lecteurs et étudiants. Sur chaque table étaient disposés une plaquette pour écrire, un stylet et des pots d'encre bleue, rouge et verte. L'endroit sentait la colle, la résine, le parchemin et l'encre. Un jeune scribe qui sortait d'une des pièces annexes vint à leur rencontre. Il s'inclina devant Hani.

— Divin père !

— La bibliothèque est vide ? demanda le grand prêtre.

— Divin père, vous avez exprimé le désir que, pendant votre importante réunion, la bibliothèque reste exclusivement réservée à nos visiteurs et, bien entendu, au maître Pépi.

— C'est à cause de lui que nous sommes ici, déclara Sengi. Il a travaillé dans cette salle, n'est-ce pas ?

— Jusqu'à avant-hier.

Le jeune scribe parut soudain inquiet. Amerotkê s'avança vers lui.

— T'attendais-tu à ce qu'il revienne ? Je suis Amerotkê, juge principal de la salle des Deux Vérités.

— Oui, seigneur, je le sais. Vous avez prononcé un jugement en faveur de ma mère dans une affaire de borne qui avait été déplacée. En effet, nous nous attendions à ce que Pépi revienne ici.

Amerotkê fit quelques pas, examinant casiers et étagères qui montaient jusqu'au plafond. Une petite frise courait entre le dernier rayon et le plafond. Elle représentait des singes qui cueillaient des livres dans des arbres. Elle était surmontée de l'œil d'Amon-Rê, auquel rien n'échappe, et de l'Ankh, symbole de la vie éternelle.

— Pépi est mort, annonça calmement Amerotkê. Il a été assassiné dans une chambre sur les quais. Le bruit court qu'il avait acquis fortune subitement.

— Ce n'était pas le cas lorsqu'il est venu ici, bégaya le jeune scribe. Il ne possédait même pas une plume convenable. Il fallait toujours lui donner ou lui prêter quelque chose.

Il pâlit soudain et porta les doigts à ses lèvres.

— Oh, seigneur !

— Sur quels manuscrits travaillait-il ? demanda Amerotkê.

Le jeune bibliothécaire se tourna vers Hani.

— Le seigneur Amerotkê a la charge de cette affaire, dit le grand prêtre.

Le jeune homme se précipita vers des armoires de chêne aux garnitures de bronze. Il ouvrit l'une d'elles et en sortit un coffret de sycomore poli qu'il posa sur une table. Il défit le fermoir et souleva le couvercle. Les visiteurs se rassemblèrent tout autour et Hani en sortit des feuillets de papyrus glacé entre lesquels étaient glissés des fragments couverts d'inscriptions.

— De quoi s'agit-il ? demanda Amerotkê.

Il reconnaissait d'anciens hiéroglyphes et symboles qu'il avait étudiés au temps de son passage à la maison de la Vie.

— Ce sont des fragments de manuscrits, indiqua Sengi. Certains sont vieux de plusieurs siècles.

Amerotkê examina un fragment qui pouvait avoir la largeur d'une main. Ses couleurs étaient passées. On distinguait un prêtre devant un autel et, au-dessous, un symbole qui pouvait être une bénédiction, ou une malédiction. Il le reposa.

— A-t-on vérifié si un document manquait ?

Le scribe sortit sur la table tout le contenu du coffre, compta les feuillets de papyrus et consulta un index collé sur le couvercle. Concentré, le souffle court, il recompta tandis que de fines gouttelettes de sueur apparaissaient sur son front.

— Que se passe-t-il ? interrogea Sengi.

— Il devrait y avoir onze papyrus. Je n'en trouve que dix.

— Que manque-t-il ? demanda Amerotkê.

— Un morceau d'environ deux mains de long et la moitié de large. C'est un extrait d'une chronique, un ouvrage très ancien vieux de treize siècles.

Amerotkê émit un sifflement, ignorant la consternation qu'affichaient les autres visages. Il leva une main pour réclamer le silence tout en mordillant un coin de ses lèvres. On trouvait à

Thèbes un grand nombre de riches marchands amateurs de toute relique du passé de l'Égypte. Si Pépi avait volé et vendu le manuscrit, celui-ci pouvait se trouver n'importe où.

Il fit sortir les gardes et demanda aux autres de s'asseoir autour d'une table. Tous obéirent dans les plus brefs délais. Le vol probable du manuscrit les incitait à respecter l'autorité d'Amerotkê. Théoriquement, la totalité des temples ainsi que leur contenu étaient propriété de Pharaon. Hatchepsout serait certainement mécontente. Amerotkê fit signe au jeune bibliothécaire de se joindre à eux.

— Il y a là un mystère, dit-il. Si Pépi avait cherché à voler ce manuscrit, les gardes s'en seraient aperçus. On a pourtant réussi à le faire sortir. Et voilà que, avant d'être tué, il est devenu subitement riche.

Il regarda autour de lui puis reprit :

— Neria était bien le conservateur en chef, n'est-ce pas ?

Les yeux du jeune scribe s'emplirent de larmes.

— Un bon maître, seigneur. Et un véritable savant.

— Imagines-tu que quelqu'un ait pu vouloir sa mort ? s'enquit Amerotkê.

— Neria était une âme noble, seigneur. Les livres et les manuscrits constituaient tout son monde. Il restait souvent ici tard le soir et je le trouvais absorbé par quelque texte, se parlant à lui-même.

— Et les jours qui ont précédé sa mort ?

— Neria était célibataire, seigneur. Il disait que les manuscrits lui tenaient lieu de femme et d'enfants. Il se montrait très excité par l'assemblée des grands prêtres dans le temple et par la recherche de preuves qu'il espérait trouver.

— T'en a-t-il parlé ?

— Non, dit le jeune homme. Neria pouvait se montrer très secret. Il n'aimait pas Pépi, c'est certain. Je les ai surpris une fois en train de se quereller, mais j'ignore quel était le sujet de leur dispute.

Vechlis tapota la table du bout de ses doigts.

— Neria était très estimé, observa-t-elle, mais quand il s'agissait de connaissances, il pouvait se montrer très avare. S'il

dénichait quelque indice précieux, il n'aimait pas le communiquer et le gardait pour lui.

— Neria s'intéressait lui aussi à la recherche de preuves pour confirmer ou infirmer le droit de la divine Hatchepsout à régner sur le pays, n'est-ce pas ?

— C'est exact, admit Hani.

— Pour Pépi, je ne sais pas, mais je suis certaine que Neria s'en occupait activement, déclara Vechlis. Je l'ai souvent vu ici, occupé à écrire et à couvrir de signes un long rouleau de papyrus. Un jour, je l'ai questionné à ce sujet. Il a levé vers moi des yeux brillants d'excitation mais il a refusé de m'en parler. Avant que tu ne poses la question, seigneur Amerotkê, je dois te dire que le soir où il a été tué, mon époux a fait fouiller dans tous les coins la chambre de Neria. Ce rouleau de papyrus avait disparu et, avec lui, tout le résultat de ses recherches.

— J'ai examiné avec le plus grand soin la totalité de ce qu'il possédait, confirma Hani. Et Sengi également. Nous n'avons rien trouvé.

— Et à présent ? demanda Amerotkê.

— J'ai repris moi-même les recherches, dit le bibliothécaire, mais je ne suis pas un érudit comme le seigneur Neria.

— As-tu découvert quoi que ce soit ? interrogea Amerotkê.

Le jeune homme regarda Hani qui, d'un geste de la main, lui fit signe de répondre.

— Rien, murmura-t-il.

— Oh, ça va ! s'exclama Amon en se penchant vers le garçon. Tu prétends n'avoir rien trouvé sur le sujet qui nous préoccupe. Mais peut-être que tu n'en as pas envie !

— Pas de présomptions hâtives, intervint Vechlis. La question n'est pas encore résolue.

Ils étaient prêts à reprendre leurs querelles mais Amerotkê réclama le silence.

— Seigneur Hani, tu dois employer les ressources de ton temple pour découvrir si Pépi a vendu ce manuscrit. Tu trouveras des informations le long des quais. La vente d'un tel document aura sans doute causé pas mal d'agitation parmi les collectionneurs et autres acheteurs d'antiquités. J'ai encore une question à te poser. Le jour où Neria a été tué, notre Pharaon

s'est rendu dans ce temple pour offrir un sacrifice. Où se trouvait Neria lors de sa visite ?

— Nous avons organisé une fête après la cérémonie, répondit vivement Hani, un banquet en l'honneur de mes frères ici réunis et de leur suite. Neria y était convié mais il n'est pas venu. Il était descendu dans les passages secrets qui s'étendent sous le temple pour se rendre sur la tombe de Ménès.

— Pour quelle raison ? demanda Amerotkê.

Hani fit un signe d'ignorance.

— Qu'y a-t-il exactement là-dessous ? insista Amerotkê.

— Le mausolée royal de Ménès, répondit Vechlis, premier pharaon d'Égypte et fondateur de la dynastie du Scorpion. Juste sous le sanctuaire. C'est là qu'il est enterré. Quand les Hyksos ont envahi l'Égypte à la saison de la Hyène, quand ils ont tout détruit, incendié et rougi de sang les eaux du Nil, les prêtres d'Horus ont abandonné ce temple après avoir dissimulé dans ces passages secrets les restes du pharaon. Les Hyksos se sont emparés de tout, mais quelques prêtres ont réussi à survivre dans ces galeries secrètes. L'un d'eux a pensé que c'en était fini de l'Égypte, aussi a-t-il couvert les parois de la chambre abritant le tombeau de Ménès de fresques qui représentent une véritable chronique de notre histoire ancienne. Il espérait ainsi que les générations futures apprendraient quel niveau de gloire l'Égypte avait atteint avant que les barbares ne fassent leur apparition.

— Neria aimait se rendre dans ce lieu, dit le jeune bibliothécaire en repoussant la boîte de sycomore. Il disait que son calme favorisait la réflexion.

— Tout le monde pouvait donc savoir où se trouvait Neria, observa Amerotkê.

— Bien sûr, confirma Vechlis avec un petit sourire. Si on avait besoin de lui, on le cherchait soit ici, à la bibliothèque, soit au tombeau de Ménès. Il s'en était institué en quelque sorte le gardien, bien qu'il n'ait pas le rang de grand prêtre.

— J'y suis descendu une fois, déclara Sengi. Les torches et les lampes étaient allumées. J'ai découvert Neria assis devant le tombeau. Il lui parlait comme à un vieil ami.

— Il a dit quelque chose une fois, intervint le jeune bibliothécaire, l'air pensif. Je lui avais posé des questions à

propos de la divine Hatchepsout et du concile des grands prêtres organisé ici.

Un silence total s'était établi dans la salle. Seul perçait le bourdonnement d'abeilles entrées malgré les fenêtres grillagées, attirées par l'odeur des fleurs et le parfum des vieilles boiseries.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Amerotkê.

— J'essaie de m'en souvenir, seigneur. Comme je lui demandais quelle était son opinion, Neria m'a répondu qu'à l'origine tout reposait dans le sein de la divine Mère. Tout était alors féminin.

Vechlis frappa des mains avec excitation.

— Voyez-vous ça ! s'exclama-t-elle.

— Mais nous sommes tous d'accord avec ce point de vue, déclara Hathor. Les théologiens assurent qu'avant la formation de la terre, l'apaisement des eaux bouillonnantes et le partage entre la nuit et la lumière, seule existait Nout, la déesse du ciel.

— Je pense que Neria voulait dire quelque chose de plus, murmura le bibliothécaire. Mais je ne suis pas théologien, ajouta-t-il hâtivement en voyant la mine contrariée d'Hathor.

— Y a-t-il encore d'autres questions ? interrogea en se levant Osiris, un homme maigre au visage sardonique. Le temps de la purification est venu. Celui de la prière et du repos pour le reste de la journée.

Tous approuvèrent mais Amerotkê frappa quelques coups sur la table.

— Vous parlez de purification, de nourriture et de repos à l'ombre des sycomores. Mais est-ce que Neria sentira de nouveau la caresse du soleil sur son visage ? Est-ce que le divin père Prêm pourra encore aller contempler les étoiles ? Il est ici question de meurtres. Seth, le dieu des Terres rouges, créateur du chaos et de la division, est présent dans ce temple. Vous ne le chasserez pas en dégustant des gâteaux au miel ou en sirotant des vins fins et de la bière. Y avez-vous songé, divins frères ? demanda-t-il en contenant sa colère. L'un de vous est peut-être marqué par l'ombre de la Mort !

CHAPITRE VII

Les paroles d'Amerotkê chassèrent leur arrogance. Sengi approuva sagement de la tête et Vechlis applaudit silencieusement. Hani esquissa un sourire.

— Tu as raison, seigneur Amerotkê, dit-il. Ta rude franchise est bien connue.

— Je ne cherche pas à être rude, seulement sincère. Regardez autour de vous. Oh, certes, les jardins sont spacieux et ensoleillés, l'air est embaumé par le parfum des roses, des lilas et des fleurs de lotus. Les treilles sont garnies de lourdes grappes pourpres et les colonnades bien aérées. Mais il y a aussi des coins sombres, des galeries étroites remplies d'ombres. La nuit, quand l'obscurité s'étend, qui est réellement à l'abri ? Nous sommes assis ici à échanger des propos, mais n'oubliez pas la raison de ma présence. Deux prêtres, des érudits et des scribes, membres de haut rang du temple d'Horus, ont été sauvagement tués. Ces morts se sont produites après que cette assemblée a été convoquée. Je suis persuadé, et je ne dis pas cela pour vous effrayer, que l'assassin se trouve parmi nous. Quand nous aurons terminé ici, je désire visiter les salles et les galeries situées au-dessous du temple. Et n'oubliez pas que je suis, moi aussi, exposé aux mêmes dangers.

— Je ferai allumer toutes les lampes et les torches, murmura Hani. Tu dis vrai, seigneur. Nous devons tous être attentifs à l'ombre rouge de Seth.

Les autres prêtres approuvèrent du bout des lèvres. Leur rictus révélait leur agressivité. Néanmoins, Amon, Osiris, Hathor, Anubis et Isis se déclarèrent d'accord. Amerotkê avait du mal à se montrer aimable avec ces hommes qu'il sentait durs, raides, le cœur plein d'ambition. L'accession au trône d'Hatchepsout leur avait donné l'occasion de se faire entendre, de prêcher, et ils n'abandonneraient pas facilement. Il

s'attendait de leur part à de l'obstruction et à des ruses. Le temple d'Horus était un lieu dangereux. Plus vite ils auraient achevé leurs affaires, plus vite ils partiraient.

— Y a-t-il d'autres questions ? demanda Osiris.

Amerotkê fit signe que non.

— La mort du divin père Prêm demeure un véritable mystère. Après être resté à étudier les étoiles, il a quitté le toit de la tour pour regagner sa chambre. C'est là qu'il a été sauvagement tué mais, quand on a enfoncé la porte, le meurtrier s'était enfui. Comment ? Il n'a pas pu passer par une fenêtre. Il lui aurait fallu une échelle de corde. D'ailleurs, le sol boueux en bas ne portait aucune trace. De toute façon, il lui aurait fallu plus de temps.

— Oui, c'est un mystère, admit Sengi.

— Non pas un, mais deux en réalité, dit Amerotkê. Le premier : comment l'assassin a-t-il tué le père Prêm et s'est-il ensuite enfui ? Le second : pourquoi en venir à cette extrémité ?

— Qu'est-ce que cela signifie ? questionna Hathor.

— Le divin père se promenait souvent dans les jardins, expliqua Amerotkê. Il aimait se reposer sous un arbre et se faire apporter de la nourriture, des boissons. Une flèche empoisonnée l'aurait tué plus facilement.

Un silence suivit ces paroles.

— Une chose est claire, intervint le jeune scribe en jetant des regards anxieux à son grand prêtre, on pourrait croire que le divin père Prêm a été tué par une panthère. Les anciennes chroniques... dit-il en désignant les rangées de manuscrits derrière lui, sont remplies de récits sur la cruauté des Hyksos. Ils se servaient de chats sauvages, de panthères, de léopards, pour chasser et tuer leurs ennemis. Leurs guerriers étaient armés d'une massue de bronze terminée par une griffe de panthère.

— De telles armes existent-elles encore ? demanda Amerotkê.

— La maison de la Guerre conserve diverses armes qui datent de l'époque des Hyksos, à l'armurerie du temple. Mais on en fabrique aussi de nouvelles qui sont vendues sur les places de marché.

— Pourquoi ne pas utiliser un simple épieu ou une dague ? demanda Amerotkê.

Tous les yeux se tournèrent vers le jeune bibliothécaire qui rougit, gêné de susciter une telle attention de la part de ses supérieurs.

— Cette tour est très ancienne, répondit-il. On raconte qu'elle a été construite par les Hyksos ou plutôt par des esclaves qui travaillaient sous leurs ordres. Quand le grand-père de notre divin Pharaon a attaqué les Hyksos, les barbares se sont souvent réfugiés dans de tels endroits pour lui résister.

— Qu'est-ce que tout cela a à voir avec la mort du père Prêm ? lança Osiris.

Amerotkê fit signe au jeune scribe de poursuivre son récit.

— Il semblerait que les Hyksos aient mêlé du sang humain à la chaux et à l'eau dans les briques et qu'ils aient aussi enterré vivants des prisonniers sous les fondations, en offrande à leur dieu de la guerre. La tour est dite hantée par ces malheureux et par les Hyksos qui y ont trouvé la mort. On pourrait supposer que l'assassin a voulu effrayer les hôtes de ce temple. Rien ne pourrait davantage impressionner les esprits et les âmes de notre communauté que ces histoires de crime inexplicable et de mort brutale faisant intervenir des forces invisibles.

Amerotkê examina attentivement le bibliothécaire : visage étroit et lisse sous un crâne rasé, nez mince en bec d'aigle qu'on aurait cru cassé. Ses manières étaient un peu affectées et un anneau en or pendait au lobe de son oreille droite. Amerotkê admira la finesse de son raisonnement.

— Quel est ton nom ?

— Khaliv, seigneur.

— Et tu as formulé tout seul cette hypothèse ?

Le jeune homme opina de la tête, les lèvres pincées.

— Alors je t'en félicite. Seigneur Hani...

Amerotkê se tourna vers le grand prêtre :

— Nous aimerions beaucoup employer un tel scribe à la bibliothèque du temple de Maât.

— Il y a plus encore, poursuivit Khaliv. Les Hyksos étaient une race de guerriers. Ils traitaient leurs femmes, même leurs

propres épouses, comme des animaux. Leur panthéon ne comporte aucune déesse, seulement des dieux.

— Ah ! s'exclama Amerotkê en se penchant en avant. Tu supposes donc que le meurtre du divin père Prêm dans la tour a été délibérément conçu et perpétré dans le but de jeter le trouble parmi les membres du temple, et cela à un moment où tous les grands prêtres de Thèbes y étaient réunis pour discuter de l'accession au trône d'éternité de la divine Hatchepsout ?

— En effet, seigneur.

— Je pense que tu as raison, enchaîna Amerotkê en agitant une main devant l'assemblée des prêtres en signe d'avertissement. Dans d'autres circonstances, nous serions en train de débattre calmement de ce sujet en faisant assaut d'érudition, alors que nous sommes confrontés à un chaos sanglant, à des menaces secrètes, à des meurtres mystérieux.

— Mais cela ne nous ébranlera pas, intervint Amon en se levant. Nous proclamerons la volonté des dieux sur la base des matériaux disponibles.

« L'expression butée du grand prêtre révèle que son opinion est déjà faite, se dit Amerotkê. Mais est-ce une question de principe ou Hatchepsout l'a-t-elle offensé d'une manière ou d'une autre ? À moins qu'elle se soit refusée à l'acheter ? » Amerotkê sentit disparaître le sentiment de malaise qui avait pesé sur lui jusqu'alors. Il réalisait maintenant pourquoi Hatchepsout avait insisté pour qu'il assiste à ce conseil. Si on laissait trop de liberté à des hommes tels qu'Amon, le règne de Pharaon serait constamment miné par une sourde animosité née des rumeurs semées par l'aristocratie des prêtres thébains.

— Je comprends pourquoi on a tué Neria, dit-il soudain. Mais pourquoi Prêm ?

— C'était lui aussi un savant, répondit Hani. Et il s'intéressait également au problème posé par la présence d'une femme sur le trône d'Égypte.

— Prêm et Neria entretenaient-ils d'étroites relations ? interrogea Amerotkê.

— Ils avaient des liens d'amitié, précisa Vechlis, mais non professionnels. Leur relation se situait plutôt sur le plan spirituel. Neria considérait Prêm comme son guide.

— Il lui demandait conseil ?

— Tous les prêtres de ce temple choisissent quelqu'un à qui s'adresser.

— Il est donc possible que Neria ait découvert quelque chose et en ait fait part à Prêm. C'est pourquoi tous deux devaient mourir. Mais de quoi s'agissait-il ? Pourquoi devaient-ils mourir ? Qui a agi ? Cela reste un mystère.

— Cela signifie aussi que l'assassin avait découvert ce secret, observa Hani.

— En effet, reconnut Amerotkê. Ce qui amène à se demander qui, dans le temple, aurait pu recueillir les confidences de Neria et de Prêm ?

Tous les regards se tournèrent vers Hani qui pâlit et tira sur sa ceinture.

— Je ne sais rien, dit-il sèchement, absolument rien. Seigneur Amerotkê, as-tu terminé ?

— Pour l'instant, oui.

Amerotkê resta à sa place tandis que les autres sortaient. Seul Khaliv n'avait pas bougé.

— Avez-vous besoin de quelque chose, seigneur ? demanda-t-il.

Amerotkê fit un geste en direction de la porte.

— Ont-ils été fouillés ?

— Non, seigneur, car ils n'ont consulté aucun manuscrit. S'ils l'avaient fait, j'aurais appelé les gardes et appliqué la règle habituelle.

Amerotkê le remercia et le jeune homme quitta la bibliothèque pour pénétrer dans une petite pièce attenante. Le juge principal resta assis à contempler les casiers et les rayonnages. Il prêta l'oreille mais rien ne vint troubler l'harmonie de cette salle majestueuse tandis qu'il tentait de mettre un peu d'ordre dans les pensées et les images qui se bousculaient dans sa tête. Il songea à cette jeune femme, Dalifa, amoureuse de son nouveau mari, au visage arrogant d'Antef et à la lueur de haine de ses yeux. Il ne pouvait rien pour eux dans l'immédiat. Et Rahmose, toujours aux arrêts chez lui et soupçonné de meurtre. Amerotkê savait qu'il lui faudrait se rendre à l'Entrée du monde souterrain et voir par lui-même le

labyrinthe. Il aurait besoin pour cela d'une escorte militaire. L'oasis d'Amarna était un endroit dangereux, non seulement à cause du lion mangeur d'hommes, mais aussi des habitants du désert, des nomades et des Nubiens en maraude, toujours à la recherche d'une proie facile. Plus il réfléchissait à ce cas, plus il concevait de soupçons à l'égard de Rahmose.

Celui-ci avait agi soit stupidement, soit avec la plus grande fourberie. Pourquoi avait-il emmené les chevaux ? Qu'était-il arrivé aux deux autres jeunes hommes, des soldats pourtant bien entraînés ? Ils ne pouvaient avoir disparu de la surface de la terre. Où pouvaient-ils être allés ? Et le crime de Neria, tué de manière barbare ? Et Prêm, assassiné si mystérieusement ? Quel rapport y avait-il entre ces deux affaires ? Neria, sans aucun doute. Il travaillait ici, à la bibliothèque, mais aussi dans les galeries souterraines du temple. C'est là qu'il avait été tué.

La porte de la salle s'ouvrit brusquement et Vechlis fit son apparition suivie d'une servante.

— Il faut te reposer, dit-elle avec un sourire.

Elle s'était changée et portait maintenant une robe de laine blanche serrée à la taille par une ceinture en argent ciselé. Elle avait ôté sa perruque et Amerotkê réalisa qu'elle paraissait ainsi beaucoup plus jeune, à la fois mince, nerveuse, aussi gracieuse que majestueuse.

— Je vais nager, lança-t-elle.

— Pas dans le Nil ! plaisanta Amerotkê.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à la servante restée sur le seuil.

— Je suis sûre que certains collègues de mon époux apprécieraient cela, mais la rive du fleuve qui longe le temple est infestée de crocodiles. Ils l'ignorent peut-être. Enfin, je ne suis plus la jolie fille que j'étais.

— Vous êtes toujours très belle, répondit Amerotkê. Quand j'étudiais autrefois à la maison de la Vie... !

— Hou ! Hou ! interrompit Vechlis en levant la main avec une certaine agitation. Les doux souvenirs m'attristent. Les prêtres sont en train de festoyer dans les jardins. Tu devrais te joindre à eux bien qu'ils n'aiment pas ta compagnie.

— Ils ne m'aiment pas ?

— Ils te craignent. Tu as toujours été un maître dans l'art de poser des questions. Avec ta voix tranchante, saccadée, tes yeux chafouins. Rien d'étonnant à ce que la pègre de Thèbes tremble à la seule évocation de ton nom !

— Cette fois, vous me flattez ! dit-il en riant.

Vechlis quitta la pièce et Amerotkê s'apprêta à en faire autant en soupirant. Il était affamé et fatigué, mais il avait dit vouloir visiter les galeries souterraines du temple et la tombe de Ménès, le pharaon Scorpion.

Sur les indications d'un serviteur, il quitta la bibliothèque pour gagner par des galeries désertes une partie du temple, spacieuse et couverte d'or. De brillantes peintures ornaient les murs. Les sols et les portiques étaient de marbre et de précieux parfums s'exhalaient de nombreux vases à encens. Il entendit des rires qui provenaient du jardin et, d'une chapelle voisine, des chants. Dans une cour intérieure inondée de soleil, des Hesets répétaient. Leurs corps nus étaient à peine voilés d'une fine gaze et elles portaient de superbes perruques qui encadraient leur visage fardé, lèvres carminées, entrouvertes, et yeux cernés de khôl et d'ombre verte. Elles se mouvaient lentement, avec des gestes sinueux, à un rythme qui retenait le regard et faisait battre le cœur. Elles agitaient des sistres dont le son évoquait de légers coups de tambour tandis que les clochettes attachées à leurs chevilles et à leurs pieds tintaient en cadence.

En passant auprès d'elles, Amerotkê saisit quelques mots de leur chant :

*J'ai dansé pour toi, ô Dieu,
Près de la rivière et dans les vertes prairies.
Je t'ai ouvert mon corps,
J'ai reçu en moi avec soumission ta force.*

Leurs voix étaient basses mais prenantes. L'une des danseuses aperçut le regard d'Amerotkê et lui sourit. Aussitôt, leur maître saisit sa canne et en frappa le sol dallé. Amerotkê s'excusa et s'éloigna. Il passa sous un porche et traversa une cour ouverte cernée de colonnades qui procuraient de l'ombre.

Les murs étaient couverts de scènes aux vives couleurs qui représentaient des dieux et des rois. Il arriva enfin dans des galeries plus étroites et plus sombres où les rayons du soleil pénétraient à peine. De part et d'autre s'ouvraient des recoins et des passages obscurs d'où des statues de granit représentant des dieux et des animaux exotiques laissaient tomber sur lui des yeux inquiétants. Il faisait plus froid et des murs calcaires suintaient une âcre humidité. C'était la partie la plus ancienne du temple. À travers ses murs épais et sombres, les bruits du jardin ne parvenaient que très assourdis, couverts par les notes d'une harpe et le clapotis de l'eau.

Un garde lui donna de nouvelles indications et Amerotkê se trouva enfin devant le sombre puits qui donnait accès aux voûtes souterraines. En bas, la porte renforcée de gros clous de cuivre et munie de fermetures de laiton était ouverte. Hani avait tenu parole : des lampes à huile brûlaient partout dans des niches. Amerotkê descendit les marches et pénétra dans une vaste chambre pleine d'ombres dansantes. En son centre se dressait le haut sarcophage couvert de symboles étranges et de hiéroglyphes.

Le marbre noir de la tombe était glacial. Amerotkê en fit lentement le tour et réprima un frisson quand il aperçut les yeux peints au-dessus de la porte rouge. Ménès, le vieux pharaon Scorpion, regardait-il encore par là ? Son kâ revenait-il parfois des champs d'éternité ? Songeant à Neria, Amerotkê revint vers les marches en suivant la galerie. L'odeur de brûlé et de chair humaine avait disparu et les marches avaient été soigneusement brossées et sablées, mais on y distinguait encore des taches et, sur les murs, des traces de brûlure.

Amerotkê regagna la chambre du sarcophage et examina les fresques et peintures qui ornaient la totalité des murs. Elles avaient été réalisées hâtivement à grands traits mais n'en avaient que plus de vigueur et de réalité. On y voyait se dérouler l'histoire de l'Égypte, la création des villes, la construction des pyramides de Sakkara, l'attaque des rois bergers et l'invasion des Hyksos. Ces derniers étaient dépeints en terribles guerriers et leurs chevaux, véritables démons du monde souterrain dressés sur leurs sabots, avaient des yeux féroces. L'artiste avait

représenté chaque détail, visiblement soucieux de ne rien omettre de ce qui faisait la gloire de l'Égypte. Amerotkê décrocha une torche d'une des niches pour examiner les fresques avec plus d'attention. Chaque paroi représentait une scène différente et il aurait fallu des semaines pour en étudier tous les détails. Qu'est-ce qui avait pu retenir l'attention de Neria et qui ne se trouvait pas dans les anciens manuscrits ? La peinture de certaines scènes avait pâli et, dans d'autres, des morceaux de plâtre s'étaient détachés.

Amerotkê se plaça devant le début de la fresque. Il reconnut les symboles de la mer et du sable, le cartouche ou sceau des rois Scorpion. Chacun de ces monarques était représenté sur son trône dans toute sa splendeur. Amerotkê reconnut Ménès, le premier pharaon de la dynastie Scorpion, un visage doux, des yeux bruns, une coiffure caractéristique et une large collerette formée de bijoux. Une partie de la peinture était effacée et des griffures striaient le mur. Amerotkê allait poursuivre son examen quand il entendit une voix profonde l'appeler.

— Seigneur Amerotkê !

— Oui, qu'y a-t-il ?

Le haut sarcophage le dissimulait aux yeux de la personne qui venait de l'appeler, et qui devait se tenir sur le seuil. Il s'apprêtait à en faire le tour quand il s'arrêta soudain. Qui savait qu'il était descendu ici ? Si c'était un serviteur ou un messager, pourquoi n'était-il pas entré directement ?

Amerotkê jura tout bas. Il ne portait aucune arme, pas même sa dague habituellement glissée dans sa ceinture. Il se déplaça légèrement pour tenter de jeter un coup d'œil quand une flèche siffla dans l'air et vint se planter dans le mur derrière lui. Il se pencha, le temps d'apercevoir une forme sombre à demi accroupie et un arc qui déjà se relevait. Une nouvelle flèche fit tomber un morceau de plâtre. Amerotkê appuya son front brûlant et en sueur contre le marbre froid. Il fallait un certain temps à l'archer pour bander une nouvelle flèche, mais probablement trop court pour qu'il se risque à fuir en courant. Il s'accroupit derrière la tombe qui constituait sa seule protection. Une troisième flèche siffla dans l'air. Il regarda en direction de la porte. La pièce était vide. Son mystérieux agresseur se serait-

il enfui ? À moins qu'il ne fût dissimulé dans une des cryptes de l'autre côté du sarcophage ?

Amerotkê se détendit grâce à des techniques apprises à la maison de la Vie : il respira longuement et profondément pour dénouer ses épaules en laissant ses bras tomber de chaque côté de lui. Il prêta l'oreille. Si son agresseur se déplaçait, il entendrait sa respiration, mais il n'y avait que le silence. Lèvres serrées, Amerotkê fit le tour du sarcophage. La chambre était vide. En quelques bonds il franchit les couloirs où régnait un calme profond, gravit les escaliers et ouvrit la porte en regardant tout autour de lui. L'agresseur ne l'aurait sûrement pas attendu ici. Il longea la colonnade en s'efforçant de contenir sa fureur. Un son le fit s'arrêter, dos au mur. Il entendit des gémissements, des grognements de plaisir et avança la tête pour regarder. Le grand prêtre Amon avait poussé une danseuse dans un coin et retroussé sa robe. Les mains serrées sur son postérieur, il la pénétrait rudement, tel un marin avec une prostituée dans l'ombre d'une taverne. Le visage de la fille affichait un rictus satisfait.

Avec un léger sourire, Amerotkê franchit silencieusement le recoin. La vue du postérieur nu du grand prêtre lui fit oublier sa peur. Il reviendrait certainement passer au peigne fin ces sombres galeries et cette chambre mortuaire, mais cette fois il serait armé et accompagné de Shoufoy et de Prenhoe.

Amerotkê se retrouva dans le jardin. Il se demanda un court instant s'il devait vérifier l'emploi du temps de tous les hôtes du temple ces dernières heures, mais il vit que cela serait trop fastidieux. La chaleur de midi s'éloignait et de petits nuages blancs parsemaient le ciel bleu. Il s'assit sous un arbre et s'abandonna au chant des oiseaux pour calmer son esprit. Évoquant sa rencontre avec Amon et la danseuse, il se demanda à nouveau si les meurtres de Neria et de Prêm étaient vraiment liés à la réunion ou seulement aux manœuvres politiques internes et aux intrigues du temple. Levant les yeux, il aperçut le sommet crénelé de la tour qui surplombait les arbres et décida de s'y rendre.

Il traversa le jardin du temple d'Horus, superbe, avec ses parterres fleuris, ses canaux d'irrigation, ses bassins et ses

arbres de toutes sortes : figuiers, palmiers, sycomores et avocatiers.

Dans l'air se mêlaient les odeurs diverses s'échappant des ateliers et des magasins où l'on travaillait à préparer les offrandes : pain, gâteaux, bière, vin, fruits et légumes. Amerotkê s'avisa qu'il était affamé et se souvint qu'un grand banquet devait avoir lieu le soir.

Il se trouva enfin au pied de la tour. Quelques marches menaient à une porte de bois. Avant de s'y engager, il fit d'abord le tour du bâtiment. De forme ovale, il dressait contre le ciel bleu ses murs de pierre lisse et abrupts d'où émergeaient çà et là des briques pointues pour en décourager l'escalade. Les fenêtres étaient assez larges et carrées et, ignorant le charmant décor qui l'entourait à présent, Amerotkê comprit qu'elle avait dû offrir un refuge sûr contre les attaques.

Il gravit les marches et ouvrit la porte. Les murs avaient au moins l'épaisseur d'un bras, de sorte que catapultes et bombardes ne leur avaient sans doute pas fait grand mal. Des fleurs coupées parsemées sur le sol dégageaient un doux parfum.

Amerotkê saisit la rampe de corde et entreprit de gravir l'escalier. Il y avait une pièce à chaque étage. Dans l'ensemble, la tour servait de magasin. Les pièces étaient pleines de paniers, de caisses, de tonneaux, de filets remplis de tout ce que le temple désirait tenir au sec et loin de la vermine. Poursuivant son ascension, Amerotkê parvint enfin au sommet. Une porte s'ouvrit et un serviteur apparut en traînant les pieds. C'était un petit homme trapu et corpulent vêtu d'un kilt retenu par une ceinture. Son torse était nu et humide de sueur. Il tenait à la main une boîte d'aquarelle en buis. En découvrant Amerotkê, il sursauta et s'arrêta, les yeux écarquillés.

— Que faites-vous là ?

Amerotkê se présenta et l'homme devint aussitôt affable et servile.

— Mon nom est Sato, expliqua-t-il. Jusqu'à aujourd'hui, j'étais au service du divin père Prêm. J'ai entendu parler de vous, seigneur Amerotkê. Vous avez été page au palais royal.

Vous visitez la tour ? Tout le temple sait que vous posez des questions partout.

— Vraiment ? dit Amerotkê souriant et, montrant la porte du doigt : Est-ce la chambre du divin père Prêm ?

— Oui. J'étais en train de rassembler ses affaires, répondit Sato les yeux pleins de larmes. Son corps se trouve chez les embaumeurs. Il sera bientôt transporté de l'autre côté du fleuve. Le temple possède des tombes là-bas. On m'a promis de m'y réserver un emplacement à côté de mon maître, ajouta-t-il.

— Que tu auras bien mérité, certainement.

Passant devant Sato, Amerotkê pénétra dans la chambre. Ses murs blanchis à la chaux étaient d'un blanc éclatant. Elle ne contenait plus qu'un lit de roseaux, quelques tabourets, une chaise et des coussins, deux ou trois pots et une cuvette fêlée. Les étagères étaient vides.

— Où le divin père rangeait-il ses papyrus ?

— Oh, il en possédait très peu. Il prenait à la bibliothèque ce dont il avait besoin, ou dans la salle des manuscrits de la maison de la Vie.

— Mais la nuit où il a été tué, il avait avec lui des cartes du ciel, n'est-ce pas ?

— Certainement, mais elles ont été enlevées.

— Y avait-il encore autre chose ? insista Amerotkê.

Sato cligna des yeux. Décidément, ce juge au regard incisif qui surgissait des escaliers comme un chat en train de chasser ne lui plaisait pas. Il l'obligeait à réveiller des souvenirs pénibles alors qu'il faisait tout pour oublier cette horrible soirée. C'était d'ailleurs pour cela qu'il nettoyait la chambre de fond en comble. Le divin Prêm s'en était allé vers l'Ouest. À présent, le calme et le silence devaient s'instaurer.

— Je t'ai posé une question, dit Amerotkê.

Sato soupira profondément et s'assit au bord du lit.

— Eh bien... Peu avant sa mort, mon maître possédait un rouleau de papyrus lié par une cordelette rouge. Il le transportait partout avec lui. Je m'en souviens à présent. Quand il venait ici, il fermait le loquet de sa porte. Il se montrait toujours très bon avec moi et, quand je lui apportais à manger ou à boire, il me disait : « Entre, Sato. » Mais j'avais remarqué

qu'il s'arrangeait pour dissimuler le manuscrit avec son bras afin que je ne puisse rien distinguer.

— Mais tu as quand même vu quelque chose ?

Tout en parlant, Amerotkê avait tiré de sa poche une bourse et il en sortit une petite pièce d'argent.

Sato sourit. Cette pièce serait la bienvenue. Après tout, il n'était qu'un simple serviteur du temple.

— Il y a deux jours, dit-il, je lui ai apporté son dîner. Comme d'habitude, le divin père a posé son bras sur le parchemin, mais il a craint qu'une coupe ne tombe et il a bougé la main pour la rattraper.

— Et qu'as-tu vu ?

— Je ne suis pas certain... Je pense qu'il s'agissait d'un dessin de coléoptère, dit vivement Sato en remarquant l'air sévère d'Amerotkê.

— Un coléoptère ?

— Ou peut-être un scorpion. Oui, je pense que c'était plutôt un scorpion.

Amerotkê sortit la pièce d'argent.

— Dis-moi la vérité.

Sato ferma les yeux, faisant mine de se concentrer.

— Je suis certain que c'était un scorpion, un dessin plutôt rudimentaire.

— Très bien, approuva Amerotkê en glissant la pièce dans la paume de Sato.

Serrant aussitôt le pouce de l'homme, il ajouta :

— Et où se trouve ce dessin à présent ?

— Je l'ignore. Quand nous avons enfin pu pénétrer dans la chambre, j'ai regardé tout autour de moi avec curiosité, c'est vrai, mais il n'y en avait pas trace.

— Et tu n'as rien remarqué d'anormal ?

Sato secoua la tête.

— Dans les jours qui ont précédé la mort de ton maître, était-il souvent en compagnie du bibliothécaire Neria ?

— Non, non, certainement pas.

— Neria venait-il fréquemment ici ?

Sato fit signe que non.

— Alors, c'était le divin père qui rendait visite au bibliothécaire ? insista Amerotkê, exaspéré.

— Non, non. Cependant je crois que leurs morts sont liées.

« En fin de compte, ce serviteur n'est pas aussi obtus qu'il en a l'air », songea Amerotkê en remarquant dans ses yeux un éclair de ruse.

— C'est bon, Sato, murmura-t-il. Et, maintenant, dis-moi ce que tu sais.

CHAPITRE VIII

Assis dans la maison des Morts du temple d'Horus, l'assassin regardait les médecins et les embaumeurs préparer le corps du divin père Prêm pour son dernier voyage vers l'Ouest. Sur une dalle à l'autre extrémité de la pièce gisaient les membres calcinés de l'archiviste Neria recouverts de bandages blancs. Les embaumeurs avaient fait appel à toutes leurs ressources, mais que pouvaient-ils faire avec de la chair brûlée jusqu'à l'os, des yeux liquéfiés, une langue et les autres organes tout ratatinés, desséchés et noircis ? Est-ce qu'Osiris, le père des voyageurs vers l'Ouest, pourrait comprendre cela ? Le kâ de Neria serait-il autorisé à entreprendre le voyage vers les terres qui accueillent les bienheureux ? Il avait été un homme bon. Quand son âme avait été pesée dans l'antichambre de la Mort, elle avait sans doute été protégée des dévoreurs, ces démons accroupis sous les balances de la Justice qui attendent les âmes rejetées par les dieux. L'assassin n'éprouvait aucun scrupule. Ce qui devait être fait avait été accompli. Comment accepter qu'une femme, une pitoyable créature comme Hatchepsout, ose porter la double couronne et le manteau sacré et poser ses jolis pieds sur l'ancien tabouret de Pharaon ?

L'assassin était officiellement venu rendre un dernier hommage à un prêtre décédé, mais officieusement s'assurer que rien n'avait été découvert jusqu'à présent. Par bonheur, l'éclairage était faible. Les embaumeurs et purificateurs se préoccupaient avant tout d'accomplir les rites sacrés tels qu'ils étaient recommandés par le Livre des morts.

Le corps de Prêm gisait nu, enveloppé seulement de la semi-obscurité qui régnait dans cette pièce souterraine.

La lueur rougeâtre des bougies mortuaires fixées sur des supports en argent filigrané soulignait les contours arrondis de son corps. Penché sur le cadavre, le maître de cérémonies

procédait à l'extraction du cerveau par les narines à l'aide d'un crochet de bronze. Une fois l'opération terminée, le cerveau fut placé dans un vase en or. Un prêtre entonna un chant et un scribe traça à l'encre rouge sur le côté gauche du corps une ligne de quatre pouces de long exactement à l'endroit où Horus avait ouvert le corps du divin Osiris. Une large et profonde entaille fut faite le long de cette ligne à l'aide d'un couteau d'obsidienne éthiopienne. Un embaumeur y glissa ses mains et, tout en murmurant une prière, sortit du corps les intestins, le cœur, les poumons et le foie. Il plaça le tout dans des vases et lava la cavité avec du vin de palme. Prêtres et embaumeurs se retirèrent tandis que des serviteurs saisissaient le corps et le déposaient dans une large cuve remplie de natron. Il y resterait soixante-dix jours avant d'en être retiré pour être alors rempli de sciure, de laine parfumée et de tissu de lin.

L'assassin se retourna et jeta un coup d'œil dans la pièce. On y préparait déjà les autres objets mortuaires : de précieuses bandelettes, un masque d'argent, un pectoral en or symbolisant le kâ de Prêm, son âme, planant dans l'au-delà, des anneaux et des bagues pour les jambes et les orteils, un coffret précieux sur un coussin placé au-dessus du Livre des morts. Des vases canopes représentant des têtes d'hommes, de faucons, de chacals ou de babouins étaient déjà prêts à recevoir les entrailles et le cerveau.

L'assassin regarda le corps s'enfoncer dans son bain de sels de natron et murmura une prière. Tout s'était bien passé. Personne n'avait rien remarqué. Médecins et embaumeurs se préoccupaient davantage de préparer le corps que de découvrir les causes de la mort. L'assassin se détendit. Certes, Amerotkê lui avait échappé et devrait être réduit au silence à cause de ses yeux scrutateurs et de son esprit curieux, mais rien ne pressait. Le bruit commençait à se répandre. Dans les bazars et sur les marchés on jasait, on murmurait. Les rumeurs gagneraient bientôt les quais, les tavernes et les échoppes. Hatchepsout peut-elle être pharaon ? Quoi que puissent dire ses partisans, quels que soient les signes de faveur dont elle bénéficie, une femme peut-elle régner sur le peuple des Neuf Arcs ?

Dans la tour du jardin, Sato devenait plus loquace, encouragé par un cruchon de bière. Il était flatté que le juge principal ait pris la peine de descendre et remonter l'escalier pour aller le chercher avec deux coupes. Il se sentait aussi enclin à pleurnicher sur son sort maintenant que le père Prêm était mort. Amerotkê but une gorgée de bière et examina son interlocuteur en pensant à une maxime de Shoufoy : « Vin et bière remplissent le ventre et délient la langue. »

— Le divin père Prêm étudiait-il toujours ici ? demanda-t-il pour ramener la conversation sur le sujet qui l'intéressait.

— Oh, oui ! La tour est déserte puisque les autres pièces servent de magasin. Mon maître était considéré comme un astronome réputé. Quand il était encore jeune, le divin Pharaon lui-même le consultait.

— Aucun danger ne le menaçait, sûrement. Pourquoi donc t'avoir affecté à sa garde ?

— Il en a toujours été ainsi, rétorqua Sato sur la défensive. Le divin père pouvait être très distrait. Il oubliait ceci ou cela, par exemple d'éteindre sa lampe à huile quand il allait dormir, quand il ne la laissait pas allumée juste à côté d'un manuscrit. Il lui arrivait aussi de réclamer quelque chose à boire ou à manger aux premières heures du jour.

— Et la nuit où il a trouvé la mort ?

— Tout s'est déroulé comme d'habitude. J'étais fatigué, précisa-t-il avec une mimique entendue. Une danseuse avait daigné jeter son dévolu sur moi. J'avais passé l'après-midi avec elle et une cruche de bière.

— Très bien, dit Amerotkê. Donc c'est avec quelque retard que tu t'es rendu à la tour, n'est-ce pas ? Ne t'inquiète pas, je n'en parlerai pas aux autres.

— C'est vrai, avoua Sato.

— Il y a encore autre chose, insista Amerotkê. Dis-moi la vérité maintenant.

— Je suis d'abord venu ici, seigneur, mais j'avais oublié les provisions. Je me suis donc précipité aux cuisines et, au retour, quand j'ai grimpé l'escalier, je n'ai rien remarqué de particulier. La porte de la chambre du divin père était fermée et verrouillée.

— En était-il toujours ainsi ?

- Parfois.
- Mais tu as dit qu'il était distrait.
- Pas en ce qui concerne sa chambre. De toute façon, je me suis dit qu'il était sûrement dans la tour en train d'étudier ou de prier. Il n'aimait pas qu'on le dérange. Je suis monté sur la terrasse et j'ai jeté un coup d'œil.
- Que faisait-il ?
- Il était agenouillé avec son châle sur les épaules et son chapeau de paille favori sur la tête.
- La nuit ?
- Il protégeait ainsi sa tête de la brise fraîche du soir.
- Et ensuite ?
- Je suis redescendu pour attendre.
- Le divin père Prêm t'a-t-il rejoint ensuite ?
- Il a descendu les marches. J'ai entendu sa respiration sifflante. L'anneau qu'il portait à son doigt, un anneau d'argent, est tombé et je me suis précipité pour le ramasser. Quand je suis revenu, le père était déjà dans sa chambre assis à sa table. J'ai posé l'anneau là, dit-il en désignant une petite table en bois poli incrusté de lapis-lazulis juste à côté de la porte. Le divin père a fermé et verrouillé la porte. Peu après, j'ai entendu ce cri terrible.
- Des larmes se mirent à couler sur les joues rebondies de Sato.
- Vous connaissez la suite.
- Non, pas vraiment, dit Amerotkê. Raconte-la-moi.
- J'ai dévalé l'escalier et je suis sorti de la tour en criant. Des gardes et des serviteurs sont arrivés. Suivis de près par les autres prêtres.
- Lesquels, précisément ?
- Oh, tous.
- Ensuite ?
- Eh bien, la porte a été enfoncée, le corps du divin père gisait sur le lit, le crâne brisé, le visage meurtri.
- Aucune trace de massue ?
- Tiens, voilà quelque chose de nouveau, dit Sato en avalant bruyamment sa bière.
- Quoi donc ? demanda Amerotkê.

— Je n'en ai pas parlé au saint père Hani, mais le divin père Prêm possédait une massue terminée par une patte de panthère.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je... je viens seulement de m'en souvenir, bégaya Sato. Le divin père avait coutume d'en rire. Il disait que c'était un souvenir de la saison de la Hyène, du temps de la famine et des armes.

— Et, bien entendu, cette massue a disparu ?

— En effet, seigneur, elle a disparu.

Amerotkê se leva pour gagner la fenêtre. Tout s'expliquait, à présent. Sauf la manière dont l'assassin avait pu s'enfuir. Il tourna la tête pour regarder derrière lui. La porte de la chambre n'avait pas encore été réparée et, de là où il se trouvait, il pouvait apercevoir l'endroit où elle avait été enfoncée. Un coup d'œil au rebord de la fenêtre ne lui fournit pas non plus d'explication. Même un soldat bien entraîné aurait eu besoin d'un certain temps pour attacher une corde et descendre d'une telle hauteur et se serait certainement égratigné les genoux et les bras sur les pierres aux arêtes aiguës.

— Montre-moi le sommet de la tour, décida-t-il soudain.

Sato posa sa coupe et le conduisit en haut des marches. La porte de la terrasse était ouverte et laissait entrer une brise fraîche. Amerotkê la franchit et se retrouva dans un espace carré cerné de hauts murs crénelés percés d'étroites fentes pour les archers et les défenseurs. Il y avait en son centre une petite table tachée par les intempéries et craquelée. Sato expliqua que Prêm y étalait ses cartes. Amerotkê s'approcha et regarda par-dessus le mur. L'après-midi était déjà avancé et le froid gagnait. Il distinguait tout en bas des gens qui allaient et venaient. Des odeurs montaient jusqu'à lui en provenance des cuisines ou des treilles. Le sommet de la tour offrait une vue saisissante sur Thèbes. Il apercevait les colonnes devant la maison de Millions d'années, la pointe recouverte d'or des obélisques, l'avenue des sphinx, les hauts mâts des temples portant les bannières. Il se pencha sur le vide vertigineux. En bas, l'espace tout autour était dégagé sauf un côté garni de buissons de roses et d'autres plantes. Le sol de la terrasse était recouvert de sable et de gravier pour éviter les dérapages. Amerotkê s'accroupit pour

l'examiner avec soin. Il découvrit un fragment de corde. On aurait dit des crins de chevaux tressés mais l'aspect en était plus rude. Il le montra à Sato.

— C'est un morceau de corde, n'est-ce pas ?

— Le divin père n'en avait pas ici, dit Sato. Il n'apportait qu'un peu de nourriture, des manuscrits, sa boîte contenant ses stylets et ses encres.

Amerotkê s'assit le dos contre le mur, tournant le fragment de corde entre ses doigts.

— Très intelligent, murmura-t-il. Je me demande si ma théorie repose sur du sable ou sur du roc solide. Sato, dit-il en se levant, je te remercie.

— Seigneur ?

Amerotkê le frappa sur l'épaule.

— Tu m'as aidé plus que tu ne le penses, dit-il.

Sato ouvrit la porte et écouta la cavalcade du juge qui dégringolait les escaliers. Il le suivit lentement et resta un instant sur le seuil de la tour, comme il l'avait fait la nuit où le père Prêm fut tué. N'avait-il pas aperçu quelque chose alors ? Quelque chose de dérangeant ? Qu'est-ce que c'était ? La pièce d'argent que le juge lui avait généreusement donnée lui permettrait peut-être de s'offrir à nouveau la compagnie de cette danseuse qui se montrait à présent si distante avec lui. Elle avait d'ailleurs fait preuve d'une certaine froideur quand elle avait accepté son étreinte. Sato soupira et s'assit sur une marche, essayant de se rappeler ce qu'il avait vu cette nuit-là. Il se passa la langue sur les lèvres. Cette fille était vraiment jeune et agile...

En quittant la tour, Amerotkê contourna le mur pour atteindre le massif de roses aperçu d'en haut. Ses branches étaient denses et épineuses. Il l'examina attentivement de tous côtés et, soudain, distingua les branches brisées et des brins de cordelette qui y étaient restés accrochés. Il ferma les yeux et murmura une prière.

« Tu m'as montré ton visage, ô toi divine et unique, et tu m'as souri. »

— Je ne savais pas que vous vous intéressiez aux roses.

Amerotkê sursauta et, en se retournant, découvrit Shoufoy en train de l'observer, un bâton dans une main et son sac de cuir dans l'autre. Il était encadré par Prenhoe et Asoural. L'air abattu, ils étaient tous trois couverts de poussière.

— Nous vous avons cherché partout, dit le chef des gardes du temple en s'essuyant le front. J'ai faim et je suis fatigué.

— Eh bien, si tu tiens à te promener comme ça, armé jusqu'aux dents et serré dans ce corselet de cuir, ça ne m'étonne pas, observa Amerotkê. À présent, suivez-moi.

Il les dirigea à travers les jardins en longeant la treille, vers le bouquet d'acacias à l'ombre desquels des papillons voletaient parmi les fleurs et où des abeilles bourdonnaient furieusement dans l'air parfumé. Plus loin scintillait le lac sacré à la lumière du soleil déclinant. Il les fit asseoir par terre et s'étendit lui-même, levant les yeux pour regarder dans les arbres un oiseau tacheté de noir se balancer sur une branche comme s'il goûtait lui aussi la brise de l'après-midi.

— Ne vous endormez pas, dit Shoufoy en penchant sur son maître son visage défiguré. Nous avons des choses à vous dire.

— Et j'ai moi aussi des quantités de choses à vous révéler.

Amerotkê aida Asoural à se défaire de son corselet de cuir, remit son anneau à Shoufoy et l'envoya aux cuisines. Celui-ci revint peu après, accompagné de serviteurs portant des plats garnis de pain tout frais, d'oie rôtie et de fruits. Ils les déposèrent dans l'herbe devant eux.

— Ils sont en train de préparer une fête, expliqua Shoufoy. Dame Vechlis a dit que nous devons tous y participer.

Amerotkê sourit et les laissa d'abord étancher leur soif.

— À présent, dit-il, parlez-moi de Pépi.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, grommela Asoural, car il ne reste pratiquement rien de lui. Les Maijodous sont chargés de l'enquête et ce que j'ai pu découvrir est bien mince. Pépi était peut-être un brillant savant, mais c'était aussi un pique-assiette. Toujours en train de quémander à boire ou à manger. Puis voilà que, soudain, il a les moyens de louer une chambre et semble chargé de plus de pièces d'or et d'argent qu'un riche marchand.

— Et l'incendie ? demanda Amerotkê.

— Le feu a détruit sa chambre et la taverne située en dessous. Tout ce que j'ai pu voir de Pépi et de sa courtisane, ce sont leurs crânes et quelques os calcinés.

— Il n'est donc rien resté ?

— Tout s'est envolé en fumée, confirma Asoural en essuyant la sueur de son cou.

— Selon les sages, déclara Shoufoy tristement, une femme sotte agit sur impulsion sans savoir ce qu'elle fait. Elle prétend que « l'eau volée est la meilleure et le pain plus savoureux quand il est mangé en secret ».

— Qu'est-ce que tu radotes, Shoufoy ?

— La courtisane, expliqua le nain. Avec Pépi, son pain secret l'a conduite à la mort.

— Quelle peut bien être la source de la soudaine richesse du bibliothécaire ? interrogea Amerotkê, négligeant l'énigmatique réponse de son serviteur.

— Personne ne le sait, déclara Asoural.

— A-t-on entendu parler de manuscrits vendus par Pépi ?

— Non. Pourquoi ? En aurait-il volé certains ?

— C'est possible, murmura Amerotkê.

— Le salaire du péché est la mort, psalmodia Shoufoy. Un homme peut-il porter du feu sous sa chemise sans embraser tous ses vêtements ? Peut-il marcher sur des charbons chauffés au rouge sans se brûler les pieds ?

— Nous vivons vraiment une époque dangereuse, intervint Prenhoe. Maître, j'ai fait un rêve la nuit dernière. J'étais assis sur les rives du Nil et cette femme m'est apparue sous l'aspect d'un crocodile et désirait copuler avec moi.

— Ça suffit comme ça ! trancha Amerotkê. Écoutez plutôt ce que, moi, j'ai découvert ici.

— Un moment, maître, interrompit Asoural en marchant sur l'herbe. Vous souvenez-vous de Nehemou ?

— Comment pourrais-je l'oublier ?

— Et de ses menaces ?

Asoural chercha le regard d'Amerotkê.

— Vous avez reçu un avertissement, n'est-ce pas ?

— En effet, avoua Amerotkê avec un soupir. Un gâteau aux graines de caroube a été déposé chez moi, enveloppé dans un papyrus et placé dans un coffret de santal.

— Quoi ! s'exclama Shoufoy.

— Eh bien, poursuivit Asoural, vous pouvez oublier les Amemets.

— Que veux-tu dire ?

— La guilde des assassins a disparu au cours de la dernière saison des plantations. Ils ont suivi leur chef dans le nord et, depuis, on ne les a plus jamais revus.

Amerotkê ferma les yeux et se trouva aussitôt dans les passages secrets de la grande pyramide, au moment où le plafond s'effondrait pour engloutir ces tueurs vêtus de noir.

— Maître ?

Amerotkê rouvrit les yeux.

— J'ai entendu dire qu'ils se réorganisaient et recrutaient de nouveaux membres, assura Shoufoy.

— Oh, il en était resté quelques-uns à Thèbes ! confirma Asoural. Mais ils ne comptaient pas. Une poignée de gravier qu'on agite dans une jarre vide, rien de plus. Maître, ajouta-t-il, je voudrais vous emmener sur l'autre rive du Nil pour rencontrer Lekhet, membre de la Société des morts vivants.

Amerotkê ignore la mimique désapprobatrice de Prenhoe.

— Les morts vivants ! s'exclama Shoufoy. Qu'est-ce que ces lépreux ont à voir avec les Amemets ?

— Lekhet était l'un d'eux, expliqua Asoural, avant d'être frappé par la maladie. Je suis allé le voir, maître, et il désire vous parler. Mais vous vouliez nous entretenir de ce qui est arrivé ici ?

Amerotkê s'efforça de dissimuler son inquiétude. Qu'est-ce que Lekhet pouvait bien vouloir lui dire ? Et s'il s'agissait d'un piège ? De quelque ruse pour l'attirer dans une embuscade ?

— Vous pouvez lui faire confiance, maître, dit doucement Asoural comme s'il avait lu dans les pensées d'Amerotkê. Il ne vous fera aucun mal. Il demande seulement à être payé en or, comme tous les gens de son espèce.

— Comment l'as-tu déniché ?

Asoural eut un petit rire.

— Vous avez vos lois, moi j'ai mes espions. Lekhet nous attend demain après le lever du jour.

— Et les autres affaires ? Celle de la jeune femme mariée à deux hommes ?

— Je m'en occupe, déclara Shoufoy d'un ton sentencieux. Parlons plutôt de ce qui est arrivé dans le temple d'Horus.

Tout en se remplissant le ventre de pain et d'oie rôtie, il avait observé Amerotkê avec attention et constaté que quelque chose n'allait pas. Son maître se montrait nerveux, irritable. Il n'avait presque pas touché à la nourriture mais fait honneur à la bière.

— J'ai été attaqué, reconnut Amerotkê.

— C'était de la folie ! s'exclama Shoufoy. Vous êtes encore allé quelque part tout seul, n'est-ce pas ? Je vous avais pourtant bien prévenu ! Si dame Norfret savait cela !

— Mais elle ne le saura pas, hein ? dit doucement Amerotkê en serrant les mains du petit homme. Autre chose de plus important : je sais comment le divin père Prêm a été tué. Il se trouvait dans la tour du jardin et l'assassin lui a rendu visite. C'était quelqu'un en qui Prêm avait confiance et qu'il aimait bien. Ils ont sans doute bu ensemble une coupe de vin ou de bière. Mais seule celle de Prêm contenait une drogue qui l'a endormi. L'assassin s'est alors emparé de la massue de guerre datant des Hyksos que Prêm possédait et l'en a frappé. Le crâne du vieillard a éclaté sous le coup comme une coquille d'œuf. L'assassin s'est alors mis à la recherche du papyrus que Prêm emportait partout. C'est pour cela qu'il l'a tué. Mais le temps a dû lui manquer. Puis cet ivrogne de Sato est arrivé. L'assassin a alors caché le corps de Prêm sous le lit, a saisi son chapeau et son châle et a rapidement gagné la terrasse sur le toit. Les choses ont dû se passer à peu près ainsi, même si certains détails doivent être ajustés. L'essentiel pour notre homme était de se retrouver sur le toit avec le châle, le chapeau et l'anneau.

— Bien sûr ! s'exclama Shoufoy. Il a prétendu être le divin père Prêm face à Sato !

— Exactement ! Avec l'obscurité grandissante, un crâne rasé vu de dos ressemble à n'importe quel autre crâne rasé, surtout s'il est coiffé d'un chapeau et si les épaules sont dissimulées sous un châle. Toujours déférent, Sato a pensé que c'était son

maître et n'a pas insisté. Il a regagné son poste de garde. Pour redescendre dans la chambre et finir le travail, l'assassin devait distraire Sato un certain temps.

— C'est pourquoi il a laissé tomber l'anneau !

— En effet. En bon serviteur dévoué, Sato se précipite dans l'escalier pour le rattraper et quand il remonte sur le palier, l'assassin se trouve déjà dans la chambre à demi obscure. Il garde le dos tourné à la porte et Sato dépose l'anneau sur la table. Il ne lui reste plus qu'à refermer et verrouiller la porte de l'intérieur.

Amerotkê marqua une pause, les yeux fixés sur le sommet de la tour pointant au-dessus des arbres.

— ... C'est alors que l'assassin a fait preuve d'une ruse extrême. Il a poussé un cri affreux, comme s'il s'agissait de Prêm qu'on était en train d'assommer. Entre-temps, il avait replacé le corps de Prêm sur le lit. Peut-être est-ce à ce moment seulement qu'il l'a tué d'un coup de massue, puisqu'il était déjà profondément endormi.

— Mais comment a-t-il fait pour sortir ? demanda Asoural.

Amerotkê eut un petit rire.

— Quand il s'agit de s'enfuir d'une chambre située en haut d'une tour, on se demande tout de suite comment faire pour descendre. Mais notre assassin a été bien plus malin. Avant de quitter la terrasse, il avait fixé aux créneaux une petite échelle de corde atteignant tout juste la fenêtre de la chambre de Prêm.

Shoufoy applaudit ; son vilain petit visage exprimait une vive jubilation.

— Et c'est ainsi qu'il a gagné le toit en remontant après avoir fermé les volets !

Amerotkê hocha la tête en signe d'approbation.

— Une fois en haut, il a détaché l'échelle de corde et jeté le tout en bas dans le massif de roses. Pour la suite, deux possibilités se sont offertes à lui : soit il a attendu que la porte de la chambre soit forcée pour se mêler à ceux qui allaient accourir, soit il a suivi Sato quand il a dévalé les escaliers pour appeler à l'aide et s'est glissé dans l'une des pièces servant de magasin pour en ressortir discrètement à la première occasion.

— Mais pourquoi une solution si compliquée ? demanda Asoural. Pourquoi ne pas avoir empoisonné tout simplement le père Prêm, ou lui avoir planté une flèche dans la gorge ? Pourquoi prendre tant de risques ?

— C'est vrai. J'y ai réfléchi, moi aussi, répondit Amerotkê en marquant une pause pour écouter le cri d'un paon qui provenait des jardins situés derrière des arbres. Plusieurs explications me sont venues à l'esprit. Il fallait tuer le père Prêm pour lui prendre son précieux papyrus. Cela exigeait une certaine préparation pour être certain que le manuscrit serait bien en sa possession à cet instant précis.

— En effet, approuva Asoural en remplissant sa coupe de bière. Un vieux prêtre comme Prêm devait le dissimuler soigneusement. Peut-être l'assassin a-t-il fait semblant de s'y intéresser et Prêm lui en a-t-il parlé.

— Mais Prêm était aussi un homme d'habitude, poursuivit Amerotkê en arrachant distraitemment des brins d'herbe. D'après ce qu'on m'a dit, il se tenait soit dans la bibliothèque, soit dans sa chambre de la tour et, là, Sato était toujours plus ou moins dans les parages. Un plan intelligent était donc indispensable. L'échelle de corde avait sans doute été apportée à l'avance et dissimulée dans quelque recoin sombre de la terrasse. L'assassin semble avoir voulu créer délibérément une atmosphère de terreur et d'angoisse. De plus, la mort de Neria a été soudaine et brutale. Il devait remonter des galeries souterraines et se trouver sur les marches quand on l'a inondé d'huile et transformé en torche vivante. Je soupçonne que c'est également ce qui est arrivé à notre savant itinérant et à sa courtisane. Ces morts mystérieuses et soudaines émeuvent profondément les prêtres, peu accoutumés à la violence.

— Que sont devenus le papyrus ? la massue des Hyksos ? l'échelle de corde ? demanda Prenhoe.

— Je suppose que le papyrus a été détruit. Quant à la massue et à l'échelle, elles ont été jetées dans le massif de roses et récupérées plus tard. Comme tu l'as dit, Asoural, l'assassin a pris des risques, mais il a réussi son coup. Le seul moment où il a été réellement exposé au danger, c'est quand il a grimpé l'échelle de corde de la chambre de Prêm jusqu'au sommet de la

tour, mais il faisait nuit et il ne lui a pas fallu longtemps. Le jeu en valait la chandelle. Tout s'explique ainsi.

— Mais quel pouvait en être le motif ? demanda Asoural.

— Ces meurtres sont liés au conseil réuni à propos de l'accession au trône de la divine Hatchepsout, répondit sommairement Amerotkê.

Mais, tout en parlant, des doutes l'assaillirent. Quel était le véritable but poursuivi par l'assassin ? Neria et Prêm étaient-ils réellement dévoués à Hatchepsout et à ses partisans ?

— Ô Maât ! s'exclama-t-il à haute voix. Aide-moi à voir clair !

— Que vous arrive-t-il ? demanda Shoufoy d'un ton brusque. Quand je pense que vous refusez d'écouter mes proverbes et que vous m'accusez de concocter des mystères !

— Tu ne vois donc pas ? s'exclama Amerotkê en souriant. Dans tous les cas l'assassin est gagnant. Deux fidèles serviteurs du temple sont assassinés au moment où les prêtres débattent de l'arrivée d'Hatchepsout à la tête du pays. Certains penseront qu'ils ont été tués parce qu'ils avaient trouvé un indice prouvant qu'une femme ne peut occuper le trône d'Égypte. Quant à notre scribe nomade Pépi, son scepticisme sur ce point était bien connu.

— De sorte qu'on pourrait soupçonner Pharaon d'avoir approuvé ces trois meurtres pour étouffer le débat, observa Asoural.

— Oui, c'est possible, reconnut Amerotkê. Mais d'un autre côté, si la divine Hatchepsout apprend que ces hommes ont été assassinés parce qu'ils avaient trouvé des preuves convaincantes en sa faveur et que, en outre, ces preuves ont été volées, sa fureur ne connaîtra pas de bornes. Quel document portait Neria quand il a été tué ? Quel manuscrit Pépi a-t-il dérobé à la bibliothèque, puis vendu à l'extérieur ? Que contenait le rouleau de papyrus secret du divin père Prêm ? Je connais la divine Hatchepsout. Elle fera un scandale à propos de ces meurtres et augmentera encore ainsi l'animosité des prêtres contre elle. L'assassin a donc empoisonné le climat des débats et créé une atmosphère de terreur. Il est difficile de l'accuser d'en vouloir seulement à la divine Hatchepsout.

— Mais alors, intervint Shoufoiy, quelle pourrait être la conclusion des débats ?

— Si je me trouvais dans la salle des Deux Vérités et que je doive prendre une décision, répondit Amerotkê, je dirais que cette assemblée ne mènera à rien. Aucun des deux camps ne l'emportera. Les doutes et les incertitudes fleuriront et, quoi qu'il arrive, la divine Hatchepsout, Senenmout et moi-même ferons l'objet de vives critiques quant à ces meurtres inexplicables.

— Avez-vous une solution ? s'enquit Shoufoiy, alarmé par les déclarations de son maître.

— J'en vois deux, mon cher Shoufoiy. D'abord, nous devons trouver des preuves démontrant qu'une femme peut devenir pharaon. Après quoi, il nous faudra démasquer l'assassin.

CHAPITRE IX

Les hautes portes en cèdre du Liban avaient été fermées. La lueur des torches et des bougies se reflétait dans ses panneaux de bronze, polis comme des miroirs. Amerotkê observa leur éclat qui lui faisait penser à la lumière du soleil dansant sur l'eau. Il se cala confortablement sur les coussins et repoussa la petite table qui se trouvait devant lui, chargée d'assiettes en or et de coupes en argent. La salle de banquet du temple d'Horus était superbe avec ses piliers rouge et or et ses murs couverts de peintures qui représentaient des scènes de la vie des dieux dans toute leur gloire. Le motif du Faucon d'or était omniprésent. Des inscriptions étaient gravées sur les colonnes. Amerotkê sourit en en déchiffrant quelques-unes :

Bière et vin mettent l'âme en pièces.

*Un homme qui s'adonne à la boisson est un chameau sans
aiguillon.*

Un groupe de nains, dont l'un ressemblait à Shoufoy, fit son apparition ; ils menaient à l'aide de laisses en argent de superbes chiens – bassets, lévriers, chacals – et portaient des vestes rouges parsemées de fils d'or et d'émeraudes.

Hani et son épouse occupaient le haut de la salle. Des esclaves de toutes nationalités vêtus de pagens blancs servaient des plats de chou rouge accompagné de graines de sésame, d'anis et de cumin. Il ne s'agissait là que d'un hors-d'œuvre destiné à assécher la gorge pour faciliter l'absorption de bière glacée. Amerotkê avait sagement décidé de l'ignorer.

Un profond silence se fit quand Hani se mit debout en chancelant, un gobelet en or à la main. Il le leva et toutes les têtes se tournèrent vers l'extrémité de la salle où se dressait la

gigantesque statue de pierre d'Horus dont la tête de faucon était revêtue d'une feuille d'or. Hani entonna une prière :

*Tourne ton visage vers nous, ô Faucon d'or,
Toi dont les ailes déployées couvrent les deux mondes.
Ô oiseau de lumière qui commandes sous lui
À l'obscurité.*

Un murmure d'approbation salua ces paroles, puis les plats principaux furent servis : oies et cailles rôties, cuisseaux de jeunes veaux décorés de papillotes de jambon. Tout au fond de la salle les musiciennes du temple entonnèrent une mélodie à la double flûte, à la lyre et à la harpe. Elles étaient accompagnées d'un chœur qui chantait a cappella en frappant des mains en cadence pour rythmer la musique. Des pages circulaient entre les tables et plaçaient sur chacune d'elles une petite momie en bois dans un cercueil miniature et murmuraient à chaque fois : « Regardez bien puis buvez et mangez joyeusement. Car, après la mort, vous finirez ainsi. »

Shoufoy empocha immédiatement la sienne puis reprit aussitôt sa conversation avec Prenhoe. Amerotkê se pencha pour écouter. Shoufoy était bien décidé à se faire connaître dans les bazars et sur les marchés de Thèbes pour écouler ses remèdes et autres potions magiques. Il utilisait toutes les ressources de son éloquence pour inciter Prenhoe à l'aider.

— Je te le dis, murmurait-il, si tu prends l'urine d'une femme et que tu y ajoutes un peu de blé, tu peux déterminer si elle aura un garçon. Si tu y mets de l'orge, tu sauras si c'est une fille.

Amerotkê se mordit les lèvres et tenta de dissimuler son rire.

— Qu'y a-t-il, maître ? Vous trouvez cela drôle ?

— Eh bien, répondit Amerotkê, si une femme est enceinte elle aura soit une fille, soit un garçon.

— Oui, mais avec ces échantillons, vous pouvez le savoir à l'avance.

— Comment cela ? demanda Amerotkê, sa curiosité éveillée.

— Par la décoloration qui se produit, assura Shoufoy.

Désignant d'un geste l'assemblée autour de lui, il ajouta :

— Je pourrais faire tellement d'affaires ici, maître ! Regardez tous ces prêtres et leurs épouses sous leurs perruques imbibées du parfum qu'on leur a remis à l'arrivée. Au fait, j'ai vu que vous aviez refusé le vôtre. Pour l'instant ils se sentent bien et détendus. Mais tout à l'heure, leur digestion sera difficile. Ils auront besoin d'une patte de lévrier, de noyaux de dattes mélangés à du lait d'ânesse et servis dans de l'huile d'olive. Ou encore d'herbes réduites en poudre...

Amerotkê éclata de rire et se détourna pour prendre sa coupe de vin quand un cri retentit, en provenance de l'autre côté de la salle. Le grand prêtre Hathor s'était dressé brusquement, une main autour de la gorge et l'autre sur son ventre. La jeune et jolie concubine assise à son côté levait vers lui des yeux horrifiés. Titubant, Hathor fit un pas en avant, les mains tendues. Il renversa la table, envoyant valser par terre coupes et assiettes. Son visage prit une teinte rouge sombre, ses yeux s'écarquillèrent et une mousse blanchâtre apparut au coin de sa bouche.

Épouvanté, Amerotkê vit que le grand prêtre s'avavançait en chancelant dans sa direction. Avait-il une crise d'apoplexie ? La musique s'était arrêtée et des serviteurs accouraient. Hathor fit un geste de la main, tomba à genoux, ouvrit et ferma la bouche à plusieurs reprises, puis s'écroula sur le sol, les bras tendus, les jambes agitées de spasmes. Entre-temps, Amerotkê avait recouvré ses esprits et s'était levé. Il retourna le corps sans se préoccuper de la flaque d'urine qui souillait le pagne de l'homme. Puis, saisissant le menton d'Hathor, il plongea deux doigts dans sa bouche, pensant que quelque chose pouvait lui obstruer la gorge. Mais il ne sentit rien. Il se rendait compte que le prêtre était en train de mourir. Sa peau était moite et glacée, son pouls faiblissait. Il sentit la mâchoire se crispier, les dents se serrer et retira en hâte ses doigts qui furent néanmoins entaillés.

Tout le monde s'était rassemblé autour de lui. On avait envoyé chercher un médecin mais tout secours était devenu inutile. Le corps fut parcouru d'un dernier spasme, les jambes fouettèrent l'air, puis la tête retomba sur le côté.

— Il est mort, murmura Amerotkê.

— Évacuez la salle ! Évacuez la salle ! cria Hani.

Des gardes du temple équipés de lances et de boucliers de cuir firent leur apparition. Serviteurs, danseuses, concubines et musiciens furent évacués. On souleva le corps d'Hathor et on le plaça sur une couche de fortune formée de coussins empilés. Le médecin du temple arriva. Il s'accroupit à côté de lui, palpa le ventre, posa son oreille sur la poitrine et souleva les paupières. Comme Amerotkê, il se préoccupa de la température du corps.

— Qu'a-t-il bu et mangé ?

Le grand prêtre Amon se précipita, ramassa un plateau et y empila les assiettes et les coupes qui s'étaient trouvées sur la table d'Hathor. Le médecin les examina attentivement en hochant la tête.

— Qu'y a-t-il ? demanda Hani.

— Saint père, répondit le médecin, je ne peux en être tout à fait certain, mais il semble bien que la mort du grand prêtre Hathor soit due...

— Au poison ? coupa Osiris. Il a été empoisonné ? C'est bien ça ?

Le médecin fit signe que oui.

— Avec quoi ? demanda Amerotkê.

— Je ne le sais pas encore, seigneur, mais dans les bazars et sur les marchés de Thèbes il est facile de se procurer des poudres qui tuent un homme en un rien de temps.

Les prêtres présents dans la salle jetèrent à Hani des regards accusateurs.

— Nous pensions être en sécurité ici, déclara Amon. Mais à présent il semble que personne ne soit à l'abri dans le temple d'Horus.

Les autres grands prêtres serrés autour de lui opinèrent de la tête.

— Il nous faut partir, décida Isis. Mettre fin à cette assemblée. Ces paroles furent saluées par un concert d'approbations.

— C'est impossible, intervint Amerotkê en voyant qu'Hani était trop troublé pour répondre.

Vechlis ne lui était d'aucun secours, elle non plus. La bouche ouverte, elle contemplait le corps, une main levée devant elle comme si elle ne pouvait réaliser qu'il était vraiment mort.

— Et pourquoi donc ? demanda Osiris. Le médecin du temple lui-même déclare qu'Hathor a été empoisonné. Faut-il attendre que nous soyons tous morts ? Est-ce pour cela qu'on nous a fait venir ici ? Sa Majesté désire peut-être mettre à notre place des hommes plus à sa convenance ?

— Si tu répètes de telles paroles hors de cette salle, tu seras accusé de trahison, déclara sévèrement Amerotkê.

Osiris pâlit et bredouilla quelques mots incompréhensibles.

Amerotkê saisit Hani par la main.

— Saint père, nous n'avons que le diagnostic de ce médecin qui affirme qu'Hathor a été empoisonné. Il peut se tromper, dit-il avec plus d'assurance qu'il n'en éprouvait réellement. Mais s'il y a eu meurtre, une sérieuse enquête s'impose.

Se tournant vers Osiris il ajouta :

— Qu'est-ce qui te fait supposer que votre hôte ou notre pharaon puissent être impliqués dans la mort de cet homme ? Il faut se montrer prudent dans ce que l'on dit.

Un coup d'œil lui avait révélé que Shoufoy et Prenhoe observaient discrètement la scène dans l'ombre d'un pilier.

— Le seigneur Amerotkê a raison, déclara Hani en reprenant ses esprits. Je vais faire examiner le corps par d'autres médecins.

Tournant les talons, il quitta la salle de banquet et les autres le suivirent. Il les entraîna vers une petite salle d'attente pour les visiteurs de marque autour de laquelle courait un rebord de pierre qui faisait office de banc. Les grands prêtres, ainsi que Vechlis et Amerotkê, s'assirent en silence tandis qu'Hani fermait la porte et s'adossait à elle, la tête rejetée en arrière. Amerotkê voyait qu'il tremblait. Quelle que soit la vérité qui surgirait, il était évident qu'Hani aurait une part de responsabilité dans ces terribles meurtres. C'est lui qui recevait les grands prêtres, il était donc responsable des vies et de la sécurité dans ce temple.

— Je suis désolé, bégaya Hani.

Il arracha de son cou son splendide pendentif et le laissa tomber à terre, puis il retira ses bracelets de cérémonie et les tendit à sa femme. Ensuite, il s'accroupit sur le sol, toujours

adossé à la porte, et se mit à balancer sa tête d'arrière en avant comme s'il était en transe.

— Ce n'est pas le moment de prononcer des accusations, déclara Vechlis.

Elle s'assit à côté de son époux et glissa un coussin dans son dos pour qu'il soit plus confortablement installé.

— Que suggères-tu, seigneur Amerotkê ? demanda Isis.

— Nous sommes réunis ici sur l'ordre du divin Pharaon et nous savons tous pour quelle raison. Si nous partons, rien ne sera résolu pour autant. Le divin Pharaon exigera simplement que nous poursuivions nos débats dans un autre lieu.

« Oui, songea Amerotkê, et cela pourrait être dommageable. »

Ces paroles furent accueillies par des protestations et des exclamations. Amon se leva et, se dirigeant vers la porte, se mit à frapper dessus de ses poings.

— Je suis venu ici pour parler, s'exclama-t-il, non pour mourir !

Avec l'aide de son épouse, Hani se mit debout et se frotta la figure.

— Personne ne mourra, dit-il lentement. Le seigneur Amerotkê dit vrai. Nous avons d'importantes choses à discuter.

On frappa à la porte. Amerotkê alla ouvrir. Asoural se tenait sur le seuil, la mine sombre. Il n'avait pas participé au banquet.

— J'ai appris ce qui était arrivé, seigneur, murmura-t-il. Un autre médecin a examiné le corps, de même que Shoufoy. Il a quelque connaissance en matière de poisons. Le saint frère Hathor a été assassiné.

— Tu ferais mieux d'entrer, lui dit Amerotkê en refermant la porte derrière lui. Nos pires craintes s'avèrent fondées, déclara-t-il aux autres. Le capitaine de la garde de mon temple vient de me confirmer qu'Hathor a été empoisonné.

— Comment ? demanda Amon.

— Je l'ignore, seigneur, répondit vivement Asoural. Les deux médecins, de même que le serviteur du seigneur Amerotkê, assurent qu'il s'agit d'un poison foudroyant.

— C'est donc qu'il a été administré pendant la fête, observa Hani.

— Oui, seigneur.

— Dans ce cas, ce fut nécessairement pendant le premier service, conclut Amerotkê. Mais celui-ci a été apporté dans des plats. Hathor a donc mangé la même chose que nous tous.

— Il en est de même pour la bière, ajouta Hani.

— Mais les coupes étaient déjà disposées sur les tables, souligna Isis.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Vechlis.

— Nous avons tous pénétré ensemble dans la salle, dit Amerotkê la mine pensive, et nous nous sommes assis à notre place. Sur la table ne se trouvaient que des assiettes et une coupe. Le premier plat a été servi en même temps que les boissons. Le poison devait donc se trouver déjà dans la coupe d'Hathor. Comme nous tous, il a sans doute bu rapidement sa bière pour accompagner le premier plat chaud.

— Cela paraît-il possible ? demanda Hani.

— Pourquoi pas ? répondit Amon. Combien d'entre nous ont examiné le fond de leur coupe avant d'être servis ? Il était facile d'y verser une pincée de poudre qui se dissoudrait dans le liquide. Et, en admettant qu'Hathor lui ait trouvé un goût étrange, il a sans doute pensé que c'était dû aux épices.

— Chercher à savoir qui a pu circuler dans la salle de banquet avant que nous prenions place n'a pas de sens, observa Amerotkê. Cela concerne trop de monde : serviteurs, musiciens et autres. D'autant qu'il suffisait d'un clin d'œil pour accomplir ce geste.

— Que comptes-tu faire ? demanda Osiris. Instaurer une commission d'enquête ?

— Il sera peut-être nécessaire d'en arriver là. Demain matin, seigneur Hani, je devrai vous quitter pour me rendre à la nécropole où j'ai à faire.

— Tu prépares ta tombe ? questionna Isis ironiquement.

— Ma vie est entre les mains de mon dieu, rétorqua sèchement Amerotkê, qui refusait de se laisser entraîner dans une querelle personnelle avec ces prêtres insolents. L'affaire est urgente, précisa-t-il.

— Tu auras donc besoin de la barque du temple ?

— En effet, répondit Amerotkê avec un hochement de tête. Mon scribe Prenhoe restera ici. Je partirai de bonne heure et serai de retour pour midi. Il n'y a pas grand-chose d'autre à dire ou à faire pour l'instant, dit-il en se levant, mais je vous recommande la prudence.

Il s'inclina devant Hani, ignora les autres et sortit.

Puis il rejoignit ses appartements et raconta à Shoufoiy ce qui s'était passé en s'excusant de devoir l'abandonner pour la nuit.

— Oh, rassurez-vous, on m'a donné une chambre. Comme il convient à un praticien de la médecine, précisa-t-il en remontant sa robe sur ses épaules.

Amerotkê se laissa tomber sur un siège en souriant à ce serviteur indomptable qu'il considérait comme son ami.

— Es-tu réellement un praticien, Shoufoiy ?

— Quand j'aurai terminé, maître, j'en saurai davantage que la plupart des charlatans et mercantis qui s'octroient le titre de médecin. Je compte me spécialiser, dit-il avec une moue qui laissait entendre qu'il y était fermement décidé. Je compte devenir gardien de l'anus, celui qui soigne toutes les affections intestinales.

— Voilà sans doute la remarque idéale pour terminer une journée comme celle-ci.

Il se débarrassa de ses bagues et bracelets, de son pectoral et de sa robe blanche puis, resserrant son pagne autour de ses hanches, il s'étendit sur son lit. Shoufoiy se pencha pour remonter le drap jusqu'à ses épaules.

— Fouille bien la chambre, murmura-t-il, déjà à moitié endormi.

— C'est déjà fait, maître. Aucun scorpion, aspic ou autre serpent venimeux n'osera pénétrer dans cette chambre. J'ai enduit les murs de graisse de mangouste.

Il dormit relativement tard jusqu'à ce que Shoufoiy l'éveille. Il se sentait encore la tête lourde. Agenouillé sur le balcon orienté au nord d'où lui parvenait le souffle frais d'Amon, front contre le sol, il pria pour lui et pour sa famille. Puis il alla nager dans le lac sacré et s'abandonna aux mains de Shoufoiy pour un massage à l'huile des bras et des jambes. Pendant qu'il se rasait, Shoufoiy lui tenait le miroir sans cesser de parler de ses remèdes et

potions, sujet inépuisable. En s'habillant, il accepta de mettre sa ceinture de guerre et Shoufoy insista pour s'armer de son arc et d'un carquois garni de flèches, sans oublier une corne d'appel. Tous deux prirent leur premier repas en compagnie des autres hôtes sur le gazon encore humide de rosée matinale. Du temple leur parvenait l'écho des hymnes chantés par les prêtres qui célébraient le premier service de la journée.

Le soleil levant déjà chaud dispersait les premières brumes matinales tandis qu'ils prenaient la direction des quais. Amerotkê serra la main de Prenhoe en lui recommandant la prudence, puis il longea la rive jusqu'aux marches qui descendaient au fleuve où la barque l'attendait.

C'était une embarcation longue et élégante faite de roseaux durcis solidement liés. Elle n'avait qu'un seul mât dont la voile était déjà en place et sa haute proue était taillée en forme de tête de faucon. Le passeur en chef était assis à l'arrière, la main sur la barre. Au milieu du bateau se tenaient de chaque côté deux rameurs. Au-dessus des cloisons de bois qui masquaient la descente dans la cale, on avait dressé une tente pour protéger les passagers du soleil. Amerotkê, Asoural et Shoufoy prirent place sur les coussins et les couvertures qu'on y avait placés. Le timonier cria un ordre et la barque s'écarta du quai pour gagner le courant du Nil et entreprendre la traversée jusqu'à la nécropole.

Entre-temps les rives s'étaient animées et l'équipage fit halte un instant pour regarder une procession de prêtres et de prêtresses qui sortaient d'un petit temple. Ils allaient accomplir quelque joyeux rituel dans une cacophonie de castagnettes, de flûtes, de cornes de bœuf, de cymbales et de tambourins. Hommes et femmes se balançaient au son de tous ces instruments en dansant autour de statues qu'ils portaient. Le rythme s'accélérait et les mouvements des adorateurs prirent une allure frénétique. Des nains Danga coiffés d'immenses couronnes en paille sur le même modèle que celle de Pharaon faisaient des sauts périlleux et déchiraient leurs vêtements.

— Nous devrions nous joindre à eux ! lança un des rameurs.

Les autres marins saluèrent cette proposition de réflexions obscènes que Shoufoy écarta avec mépris d'un geste de la main.

Plus conciliant, Asoural déclara qu'ils étaient ivres et feraient bien de veiller à ne pas tomber dans le Nil, infesté de crocodiles.

Amerotkê leva les yeux en direction des terrasses des temples et des belles demeures de Thèbes, et se demanda ce que Norfret et ses deux fils étaient en train de faire à cet instant. Sur l'ordre du timonier, le bateau vira et les rames se mirent en mouvement. La voile aux armes d'Horus se gonfla et les hommes tirèrent sur les cordages pour capter la brise du matin. De la cale parvint un bruit sourd, suivi d'un fracas. Inquiet, Amerotkê se tourna vers l'un des rameurs.

— Ce sont seulement les jarres d'eau, dit l'homme avec un sourire qui découvrit de mauvaises dents. J'espère que ces idiots les ont scellées convenablement, car nos vêtements et notre nourriture se trouvent également là-dessous.

Amerotkê se détendit. La barque prit de la vitesse et comme la brise se renforçait, les rameurs purent se reposer un instant.

Un moment plus tard elle faiblit, et l'un des rameurs se mit à chanter : « Mon amie a des seins doux et juteux, plus fertiles que tous les arbres fruitiers. »

Le refrain fut repris en chœur par ses compagnons de nouveau à l'action. Au rythme des rames et de la chanson, le bateau se soulevait hors de l'eau et y plongeait alternativement.

Jetant un coup d'œil derrière lui, Amerotkê aperçut la tête et le cou énorme d'un crocodile. Les yeux effleurant à peine la surface de l'eau, il nageait droit sur eux. Ce n'était pas un spectacle inhabituel. Il était encore tôt et les crocodiles aimaient se chauffer au soleil avant de s'adonner à la chasse.

Asoural avait suivi le regard de son maître. Il saisit le bras d'Amerotkê.

— Regardez, maître, juste derrière nous !

D'autres crocodiles avaient fait leur apparition.

Cinq, six, sept. D'autres encore surgissaient à bâbord. Le timonier les avait vus lui aussi et il les observait, debout, avec une expression soucieuse.

— Que se passe-t-il ? cria-t-il.

En réponse, l'embarcation frémit comme si elle avait heurté un rocher. Des coups sourds retentirent à tribord, bientôt suivis d'autres coups et de craquements.

— Ils nous attaquent ! hurla l'un des rameurs en sautant sur ses pieds pour regarder par-dessus bord.

Shoufoy introduisit vivement une flèche dans son arc. Le bateau oscillait maintenant et aucun doute n'était plus permis. Les crocodiles attaquaient, frappant la coque immergée de leurs gueules.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama le rameur en se retournant.

Horrifié, Amerotkê vit un énorme crocodile surgir de l'eau en balançant la tête, gueule béante. Ses dents acérées se refermèrent sur le cou du rameur. Amerotkê se précipita pour le retenir mais l'homme avait déjà basculé par-dessus bord. Shoufoy lâcha sa flèche, mais en vain. L'homme refit surface, hurlant. D'autres crocodiles convergèrent vers lui, battant l'eau de leur queue. L'un d'eux referma ses gigantesques mâchoires sur sa taille. L'eau tourbillonna et se teinta de rouge. Le timonier se mit à hurler des ordres pour ramener la discipline.

— Qu'est-ce qui a bien pu les attirer ? bégaya Asoural.

Amerotkê repoussa les coussins, souleva la trappe et descendit les quelques marches qui conduisaient à la cale. Deux ou trois jarres s'étaient renversées et avaient répandu leur contenu dans lequel il pataugeait à présent. Mais l'odeur qui régnait lui rappelait celle des abattoirs du temple. Il y eut un nouveau coup contre la paroi et Amerotkê vit l'eau suinter par la fente qui était apparue. Il se baissa, recueillit dans ses mains un peu du liquide, le renifla et remonta précipitamment sur le pont.

— C'est du sang ! cria-t-il. Les jarres sont pleines de sang !

Asoural, Shoufoy et les autres le contemplèrent bouche bée, réalisant le terrible danger qui les menaçait. Une barque en roseaux ne devait jamais transporter de viande ni de sang, surtout dans cette partie du fleuve que l'on savait infestée de crocodiles.

— C'est ce qu'ils ont senti ! s'écria Asoural en se cramponnant pour garder l'équilibre pendant que le bateau tanguait furieusement.

Tous se tenaient aussi loin que possible des bords. Amerotkê repoussa les rameurs vers leurs bancs et s'installa à la place de l'homme qui venait de disparaître.

— Allez-y ! cria-t-il. Souquez ! Souquez ! Sinon, nous allons couler.

Les rameurs obéirent et le timonier s'empara du gouvernail. Amerotkê se pencha sur sa rame. Asoural surveillait d'un côté de l'embarcation et Shoufoy de l'autre. Malgré la sueur qui lui coulait dans le dos et les douleurs de ses bras et de ses mains, Amerotkê finit par imposer aux autres une cadence, se concentrant totalement sur son mouvement. Mais ils avançaient encore trop lentement. Les fissures de la coque s'agrandissaient et l'eau s'infiltrait. Ils s'étaient déjà enfoncés. Shoufoy ne cessait d'envoyer des flèches dans l'espoir de toucher un des crocodiles sur lequel les autres n'auraient pas hésité à se jeter. Mais les pointes n'avaient aucun impact sur la peau en écailles de ces monstres.

La brise se leva mais ils n'avaient pas le temps de déployer la voile. Les coups de boutoir continuaient de frapper la coque et, de temps à autre, un crocodile jaillissait hors de l'eau en faisant claquer ses mâchoires. La panique s'empara d'un des rameurs qui voulut s'écarter, mais Asoural le maintint à sa place de la pointe de son épée. À la poupe, la vigie faisait retentir la cloche, appel convenu pour signaler un bateau en détresse. De l'eau rougeâtre commençait à remonter de la cale en formant de grosses bulles.

Les yeux clos, Amerotkê adressa une prière à Maât. Si la barque sombrait, ils ne pourraient rien faire. Les crocodiles grouilleraient tout autour d'eux. De tels accidents se produisaient parfois sur le Nil. Les victimes étaient le plus souvent des jeunes hommes ivres ou insoucients, non avertis de la présence de ces redoutables prédateurs dans les eaux. Les crocodiles avaient pris goût à la chair humaine en dévorant les corps des noyés ou en attaquant les imprudents qui s'aventuraient sur les bancs de boue.

Soudain, comme en réponse à sa prière, Amerotkê distingua le son d'une autre cloche. À sa gauche, il vit surgir de la brume une immense barque rouge et vert dont la haute poupe sculptée

en forme de lotus avançait vivement dans leur direction. Un des rameurs se leva brusquement de sa place et se pencha pour lui faire signe en agitant les bras et en criant. Aussi rapide qu'un chat sautant sur un oiseau, un crocodile saisit un des bras de l'homme et l'attira dans l'eau.

— Ne bougez pas ! cria Amerotkê. Rentrez vos rames !

Les hommes obéirent. La barque était maintenant proche et Amerotkê vit que ses rames étaient tenues par des femmes à demi nues. Il s'agissait sans doute d'un mariage ou de quelque fête. Le timonier réussit à amener leur propre bateau sur le flanc de l'autre et les deux embarcations avancèrent côte à côte sans se heurter comme l'avait craint un instant Amerotkê.

Il y eut des cris de part et d'autre. Des échelles de corde furent lancées. Amerotkê aida Shoufoy à grimper sur l'une d'elles, puis Asoural. Les autres hommes d'équipage suivirent et, enfin, Amerotkê. Il distingua vaguement des visages, des mains qui se tendaient, qui le tiraient sur le pont où il resta, étendu sur le côté.

Des mains douces effleurèrent son visage. Il eut conscience d'être soulevé et transporté vers la grande tente dressée sous la voile, à côté du mât. Il sentit de riches parfums et il entrevit des vêtements de couleurs gaies, rouges, jaunes, bleus, verts. On l'installa sur des coussins et une coupe de vin bien frais fut placée dans sa main. La première gorgée lui donna la nausée mais la seconde le réconforta et il regarda ses sauveteurs. La barque était presque aussi longue qu'une embarcation de guerre, décorée d'une multitude de bouquets de fleurs, de banderoles aux teintes vives. On apercevait sur le pont des tables chargées de mets et de coupes. Un jeune homme qui portait une guirlande de fleurs autour du cou s'accroupit à côté de lui.

— Vous n'étiez pas invités à notre mariage, dit-il en souriant. Mais vous êtes les bienvenus.

Amerotkê le saisit par les épaules.

— Je vous promets d'engager un chœur de prêtres pour chanter vos louanges devant les dieux ! dit-il d'une voix haletante.

D'un coup d'œil autour de lui il aperçut Shoufoiy et Asoural qui n'étaient guère en meilleur état que lui. Un des marins gisait sur le pont, évanoui. Les autres sanglotaient ou riaient nerveusement, partagés entre la douleur et le soulagement. Amerotkê réussit à se lever et, d'un pas chancelant, se dirigea la coupe à la main vers la haute poupe. Baissant les yeux, il vit que la barque du temple était à présent presque engloutie par les eaux. Tout autour grouillaient les crocodiles, déchirant la coque, avides d'atteindre les jarres emplies de sang dont l'odeur les avait attirés.

CHAPITRE X

Sato, le serviteur du temple, regagna sa chambre qui se trouvait au-dessus des réserves du temple d'Horus. Pleine d'odeurs variées parfois douteuses, elle était d'apparence modeste avec une petite fenêtre et un mobilier élémentaire. Découragé, Sato refoula les larmes qui lui montaient aux yeux en pensant à son sort. Il se frotta le visage de ses mains pour en écarter la sueur. La nuit précédente il était allé retrouver la fille qui s'était montrée si entreprenante quelques jours avant et il lui avait donné la pièce d'argent qu'Amerotkê lui avait remise. Mais elle l'avait repoussé violemment.

— Va-t'en ! Va-t'en ! lui avait-elle crié en s'enfuyant dans un tintement de bracelets.

Sato ne comprenait pas ce qui s'était passé. Il aurait voulu lui parler, s'expliquer avec elle.

Il s'était ensuite mis à la recherche d'Amerotkê mais, là encore, ce fut un échec. Les gardes du temple lui affirmèrent que le magistrat avait traversé le fleuve pour se rendre à la nécropole.

Ensuite on l'avait chargé d'un certain nombre de tâches. Mais il avait protesté. En tant qu'ancien serviteur de Prêm, il se considérait en deuil et exigeait qu'on respecte celui-ci. Le temple bruissait de bavardages à propos de la mort du prêtre Hathor. Afin de se faire valoir, Sato avait raconté tout ce qu'il savait de la mort de son maître bien que cela n'intéressât déjà plus guère les autres.

Il regarda la statuette d'Isis sur une étagère de bois dans un coin de la pièce. C'était sa déesse préférée, mais sa vue réveilla en lui le souvenir de cette danseuse qui venait de le rejeter. En fin de compte, la seule personne à l'avoir traité convenablement était le juge principal Amerotkê. Sato se dit que pour lui être agréable il devrait fouiller dans sa mémoire pour tenter de se

souvenir précisément de ce qu'il avait vu le soir de la mort de son maître. Le juge le récompenserait certainement. Il lui trouverait peut-être même un meilleur emploi que celui qui l'attendait dans ce temple où régnait la mort violente.

Un peu ragaillardi par ces pensées, Sato releva la tête et remarqua pour la première fois une coupe de vin posée sur la table. C'était un joli flacon en poterie vernie avec des motifs de cigognes et d'autres oiseaux. Il était soigneusement bouché d'un morceau de papyrus bien ficelé. Ce devait être un cadeau de ce généreux Amerotkê.

Sato défit la ficelle, remplit une coupe de vin et la vida d'un trait. La douleur fulgurante le frappa à la seconde coupe, torturant ses entrailles comme un couteau. Titubant, il se redressa et tenta de se faire vomir mais n'y parvint pas. Ce n'était donc pas un cadeau du juge ! En se retournant, il renversa le flacon et le vin s'écoula, rouge comme du sang. À ce moment précis, il se souvint de ce qu'il avait vu. Trempant ses mains dans le vin, il se dirigea en chancelant vers le mur blanc et se força à y imprimer son empreinte jusqu'à ce que la douleur devienne trop forte. Il s'écroula alors sur le sol et sombra dans l'inconscience.

Amerotkê, Shoufoy et Asoural étaient assis sous un palmier à côté d'une taverne sur le quai de la nécropole. Amerotkê avait insisté pour acheter des morceaux de gazelle grillés sur du charbon de bois et fortement épicés, un panier de pain frais et une cruche de bière légère. Au début, ils étaient restés silencieux. Asoural ne cessait de se relever pour s'étirer. Shoufoy déclara que le chef des gardes était si pâle qu'il devait être malade.

Amerotkê s'efforçait de se détendre en respirant profondément et en relâchant tous ses muscles. Il chassait avec obstination toute pensée de son esprit pour mieux s'abandonner aux odeurs âcres et piquantes des locaux où les corps étaient embaumés et momifiés. Les habitants ne connaissaient qu'une seule occupation : préparer les morts pour leur voyage vers l'Ouest. Un peu plus loin sur le quai se dressait la grande statue d'Osiris, dieu du monde souterrain, le premier de ces grands

voyageurs. Les rives étaient encombrées de cercueils que l'on débarquait, certains apportés par la famille du défunt. Les plus riches, souvent plaqués d'or, étaient naturellement les plus ostentatoires. Leur transport était assuré par un char spécial recouvert de métal argenté auquel on attelait quatre bœufs blancs aux cornes décorées. Il était entouré de prêtres et de chanteurs qui jetaient devant eux du lait et de l'eau parfumée pour faire retomber la poussière.

— Êtes-vous devenu muet, maître ?

Amerotkê se tourna vers Shoufoï qui ne décolérait pas depuis leur sauvetage inespéré. Il n'avait pas cessé de marmonner des malédictions.

— Réjouis-toi au moins d'être encore en vie, lui dit Asoural qui affichait un certain calme.

Le nain frappa du poing la table devant lui, rouge de colère.

— J'ai perdu mon sac à cause de ces chacals ! Toute la sagesse de l'Égypte y était renfermée ! Des médicaments sans prix pour lesquels n'importe quel prêtre sacrifierait une dent de devant. Si je les attrape, maître...

Amerotkê éclata de rire si bruyamment qu'un groupe de pleureurs professionnels qui passait devant lui fit halte un instant pour lui jeter un regard de mépris.

— Où se trouve l'équipage du bateau ? demanda Asoural. J'aimerais l'interroger.

— C'est déjà fait, lui dit Amerotkê. Je les ai payés et leur ai conseillé de s'adresser au temple de Maât pour obtenir des indemnités.

— Une bande de couards ! grogna Asoural.

— Seulement des hommes très effrayés, corrigea Amerotkê. Comme je l'étais moi-même.

— C'était un crime, n'est-ce pas ? demanda Asoural.

— En effet. Deux hommes sont morts, mais le plan était de nous faire tous périr. La nouvelle sera connue dans toute la ville de Thèbes ce soir.

— Pourquoi n'ont-ils donc pas vérifié la cale ? s'exclama Shoufoï.

— Ils l'ont fait, répondit Amerotkê. Ils ont soulevé la trappe et ont vu les jarres d'eau. Elles sont remplies à une source du

temple. Le capitaine et le timonier ont été prévenus hier au soir de notre départ et ils ont dû préparer la barque pour notre passage sur l'autre rive du Nil. Ils ont donc été occupés à rassembler l'équipage.

— Ce qui a permis à l'assassin d'opérer, dit Asoural.

— Pendant la nuit quelqu'un s'est rendu sur le bateau qui n'est pas gardé. Pourquoi le serait-il, d'ailleurs ? Tout s'est déroulé avec la plus grande facilité. Deux ou trois jarres ont été vidées et l'eau a été remplacée par du sang de bœuf provenant des abattoirs. Les bouchons ont été remis en place sans être solidement fixés, puis on a retiré les cales qui maintiennent les jarres. Le bateau a beaucoup tangué quand il a quitté le quai. Nous avons entendu les jarres s'entrechoquer et se renverser. Le sang s'est alors répandu dans la cale.

— Très astucieux, reconnut Shoufoiy. Si nous ne nous étions pas trouvés sur l'eau, l'odeur aurait pu nous alerter.

— Les crocodiles sont comme ces mouches, dit Amerotkê en chassant celles qui tournoyaient autour de sa coupe de bière. Quand l'un d'eux s'excite, il attire tous les autres. Ces marins n'étaient pas des couards, Shoufoiy. Ils ont réussi à maintenir la barque à flot plus longtemps qu'on pouvait l'espérer. S'il n'y avait pas eu cette fête de mariage...

Il n'était pas nécessaire de finir la phrase. Asoural pâlit encore un peu plus et Shoufoiy lui-même garda le silence devant l'horreur du sort qui les aurait attendus. Une mort affreuse, sacrilège, des corps déchiquetés sous l'eau par les crocodiles, interdisant tout rite funéraire, tout embaumement, tout accès à l'horizon lointain.

— Je vous l'assure, déclara Amerotkê avec conviction, je jure sur Maât que j'attraperai cet assassin. Je veux le voir mourir.

Il termina sa bière et se leva. Ses vêtements étaient tachés, une de ses sandales avait un lacet en moins et il avait perdu sa ceinture de guerre, son épée et sa dague dans sa lutte pour quitter la barque.

— Nous avons tous l'air d'avoir connu une traversée difficile, reconnut-il sèchement.

— Vous avez aussi perdu tout votre argent, dit Shoufoiy avec un éclair de malice dans les yeux.

Amerotkê se pencha, souleva le nain et le secoua, souriant au bruit métallique que faisaient les plis de son ample robe.

— Je vous en prie, maître, reposez-moi par terre ! cria Shoufoy.

— Est-ce que tu me prêteras un peu d'argent si je te le demande ?

— Avec intérêt, répliqua Shoufoy.

Tous trois se mirent en route à travers les rues de la cité des Morts. Elles étaient larges et animées, parcourues par de nombreux cortèges funéraires ou par les personnes qui venaient rendre visite à la maison de l'Éternité où reposaient leurs proches. Certains y venaient aussi pour faire des achats, choisir un cercueil ou quelque objet funéraire, consulter des maçons, des sculpteurs afin de faire creuser et décorer leur future tombe. Des apprentis allaient et venaient, un plateau suspendu à leur cou, en présentant des échantillons d'objets fabriqués par leur maître et ameutant les clients par leurs cris.

Amerotkê et ses compagnons passèrent devant d'innombrables statues d'Osiris, du dieu nain Bès et d'autres dieux susceptibles d'aider les morts. Ils longèrent des ateliers d'embaumeurs, signalés au nez et aux yeux par des fumées âcres.

L'intérieur ressemblait à une échoppe de boucher, avec des corps étendus sur des dalles ou, déjà noirs ou bleu foncé, suspendus à des crochets au-dessus de chaudrons où bouillaient des sels de natron. Poursuivant leur chemin, ils grimpèrent en direction des falaises jaunâtres pour atteindre le quartier pauvre, ses masures et ses boutiques d'alimentation. L'air était chargé de fumées et de suie. Les maisons s'élevaient en terrasses de chaque côté tandis que, le long des rues, s'accumulaient des immondices autour desquelles bourdonnaient les mouches. Des chiens et des chats se disputaient des détritiques, des mendiants réclamaient l'aumône sur un ton plaintif, des colporteurs cherchaient quelque bonne affaire. Asoural s'arrêta à un coin, regarda autour de lui et les entraîna dans un passage étroit et sinueux. Ils firent halte devant une maison et un homme vêtu comme un habitant des sables, crasseux, enveloppé de bandages de la tête aux pieds,

apparut sur le seuil. Ses yeux luisaient, mais Amerotkê distingua sur son front les marques grêlées et les hideuses morsures de la lèpre. Asoural lui recommanda de garder ses distances.

— Nous sommes venus voir Lekhet, lui dit-il.

L'homme gravit quelques marches de bois en les invitant d'un geste à le suivre. Le toit en terrasse de la maison venait d'être balayé et était d'une propreté remarquable. Des coupes de fleurs étaient disposées le long des murs. Un homme vêtu comme leur guide était assis dans un angle, buvant délicatement dans un bol.

— Es-tu Lekhet ? demanda Asoural.

— Je suis Lekhet. Approchez-vous !

Il leur fit signe de s'asseoir à l'autre extrémité de la table. Lui aussi était couvert de bandages mais son regard était aiguisé, sa voix basse et précise.

— Je crois que tu désires me parler, seigneur Amerotkê. Je connais déjà Asoural, je suppose donc que celui qui t'accompagne est Shoufoy, ton serviteur.

— Et l'un des meilleurs médecins de Thèbes, ne put s'empêcher d'ajouter le petit homme.

— Tu connais donc un remède contre la lèpre, Shoufoy ?

Derrière les bandages, ses yeux brillaient d'amusement et sa voix dissimulait un rire. Amerotkê lui fit un signe amical de connivence. La lèpre était une terrible maladie, mais, devant cette mort qui ronge lentement les êtres encore en vie, Lekhet affichait un calme et une dignité que seule la sagesse du grand âge permet d'acquérir.

— As-tu des nouvelles des Amemets ? demanda Amerotkê.

— Pourquoi cette question, seigneur juge ? Ils sont morts et tu le sais.

La voix était toujours plaisante.

— Des rumeurs sont parvenues jusqu'à nous.

— Oh, Thèbes compte toujours des assassins ! Avec le temps, une nouvelle guilde se formera sans aucun doute, mais bien du sang coulera avant que cela se fasse, dit Lekhet en levant une main couverte de bandages, car Amerotkê faisait mine de l'interrompre. Je connais tes problèmes, juge. Les rumeurs sont

comme la brise et circulent où bon leur semble. Je peux t'assurer que Nehemou n'était pas un Amemet. Il n'a jamais prononcé de vœu à Mafdet, leur redoutable déesse chatte. C'était un hâbleur, un ivrogne et sa mort s'est fait même trop attendre.

— Comment savez-vous toutes ces choses ? demanda Shoufoy.

— Petit homme, dans ma jeunesse j'étais moi-même un Amemet. J'ai même été leur chef pendant quelque temps. Puis les dieux ont frappé. J'ai ôté des vies, ils ont pris la mienne. Alors je suis parti dans les Terres rouges. Je suis revenu pour expier. Je travaille pour les morts. J'embaume le corps des pauvres et ne demande pas d'argent, seulement du vin et de la nourriture pour moi et mes serviteurs. Je connais les Amemets. Nehemou n'était pas un des leurs.

— J'ai pourtant reçu un gâteau aux graines de caroube, déclara Amerotkê.

— Vraiment ?

— N'est-ce pas un symbole des Amemets ?

— Dis-moi comment il t'est parvenu.

— Dans une boîte en bois de santal, enveloppé d'un papyrus. Lekhet se mit à rire.

— Si les Amemets accomplissaient encore leur sanglant travail, ils ne gâcheraient pas d'argent dans une boîte aussi précieuse. Quand ils envoyaient quelque chose, un gâteau, une malédiction, c'était toujours personnellement, de la main à la main. Celui qui t'a fait remettre ce gâteau aux graines de caroube n'est pas plus membre des Amemets qu'Asoural, le chef des gardes de ton temple. La guilde des assassins a disparu et leurs attaques ont cessé. Cherche parmi tes ennemis, juge principal. C'est là que tu trouveras ton expéditeur et peut-être même ton meurtrier. Je suis déjà au courant de ton aventure sur le Nil.

Amerotkê le remercia et se prépara à partir.

— Autre chose encore.

Amerotkê s'arrêta.

— L'Entrée du monde souterrain, le labyrinthe des Hyksos dans les Terres rouges ? Le fils d'Omendap est bien accusé d'avoir tué ses deux compagnons ?

Amerotkê fit signe que oui.

— Quand j'étais encore un Amemet — les dieux savent combien ce sang versé pèse toujours sur mon âme —, nous avons attrapé là-bas un marchand. Il avait loué nos services mais refusait de payer. Alors nous l'avons poussé dans le labyrinthe.

— Et alors ? demanda Shoufoy.

— Il n'est jamais ressorti.

— Que s'est-il passé ?

— Je n'en sais rien, seigneur Amerotkê. Nous l'avons attendu trois jours. S'il était ressorti, nous aurions considéré la dette comme réglée. Nous avons envoyé l'un des nôtres qui a parcouru toutes les voies du labyrinthe sans le trouver. Je peux jurer qu'aucun animal sauvage n'y avait pénétré et qu'aucun n'en est sorti.

Amerotkê et ses compagnons regagnèrent le temple d'Horus. À peine débarqués, ils virent le grand prêtre Hani et dame Vechlis se précipiter à leur rencontre pour les accueillir dans la salle de bienvenue. Tous deux avaient l'air bouleversés, hagards, de même que Prenhoe qui, debout sur le seuil, ne cessait de se balancer d'un pied sur l'autre, impatient d'entendre le récit de leur aventure. Vechlis saisit la main d'Amerotkê et scruta son visage.

— Nous avons appris les nouvelles par un des marins. Remercions les dieux de vous avoir épargnés !

— Oui, remercions-les !

Les grands prêtres Amon, Isis, Osiris et Anubis firent leur apparition sur le seuil. Ils repoussèrent Prenhoe et entrèrent vivement, les yeux brillants à la perspective d'une nouvelle discussion.

— Tu te souviens de ce que tu nous as dit hier au soir, lança Amon avec, comme toujours, une note de malveillance dans la voix. Tu sais bien, seigneur Amerotkê, qu'une barque de ce genre ne transporte jamais de sang. Ce sang a été placé délibérément dans la cale dans l'intention de vous infliger une mort sacrilège.

— Crois-tu toujours que nous devons prolonger notre séjour ici ? demanda Osiris.

— Je n'ai pu empêcher ce qui est arrivé, déclara Hani avec un regard en direction de ses collègues. N'importe qui pouvait avoir accès au bateau et y verser du sang dans les jarres.

Amerotkê recula d'un pas pour contempler les grands prêtres, leurs crânes rasés, leurs visages étroits. À l'exception d'Hani, ils se ressemblaient comme des frères, unis par leur malveillance et leur mépris. L'idée le traversa qu'ils pouvaient être impliqués dans ces meurtres, qu'ils se couvraient mutuellement, créant le maximum de troubles et semant la crainte qui se répandait ensuite dans toute la ville de Thèbes par le canal des multiples commérages. Il lisait sur leurs visages qu'ils seraient satisfaits de voir leur assemblée suspendue à cause d'une telle atmosphère. Ils pourraient ainsi regagner leurs temples et y comploter à loisir, laissant le blâme retomber sur Hani.

— Une enquête sérieuse a-t-elle été menée ? demanda-t-il à Hani.

Le grand prêtre fit un signe de dénégation.

— Le hangar à bateaux est ouvert à tous. La nuit venue, c'est un endroit solitaire, désolé. Une fois leur barque préparée pour le lendemain, les marins s'en vont à leurs propres affaires.

Vechlis saisit à nouveau la main d'Amerotkê et la serra.

— Nous sommes vraiment désolés, murmura-t-elle, les yeux remplis de larmes. La divine Hatchepsout doit-elle être informée de tout cela ?

— Elle l'est probablement déjà, répondit Amerotkê d'un ton moqueur.

— La mort hante vraiment ce temple, dit Isis en hochant la tête. Sais-tu qu'un des serviteurs est mort également, seigneur Amerotkê ?

— D'apoplexie, précisa vivement Hani. C'était un buveur bien connu.

— De qui s'agit-il ? demanda Amerotkê, bien qu'il connût déjà la réponse.

— De Sato, dit Vechlis. On l'a trouvé dans sa chambre un peu avant midi. Son corps a été remis aux embaumeurs. Quant à sa

chambre, mon époux pense que tu voudras l'inspecter. Veux-tu d'abord te baigner et te purifier ?

Amerotkê accepta. Il se sentait las et oppressé par ces prêtres qui formaient un groupe compact autour de lui et il désirait s'en écarter. Mais il tenait aussi à visiter la chambre de Sato, car il ne se faisait aucune illusion sur la mort du grassouillet serviteur. Ce n'était pas plus un accident que ce qui était survenu sur le Nil. Il s'inclina, remercia les prêtres de leur sollicitude et quitta la salle de bienvenue en direction des jardins.

— J'ai fait un rêve la nuit dernière, maître, dit Prenhoe tout agité.

Le juge fit halte si brusquement que le scribe lui rentra dedans.

— Si tu ne me laisses pas tranquille, gronda Amerotkê les dents serrées, ce sera le dernier rêve que tu feras ! Quelles autres nouvelles ?

— Des messages de la cour, répondit Prenhoe. Le procureur royal insiste pour déposer son dossier d'accusation contre le jeune Rahmose. Il s'excuse mais dit qu'il est, lui aussi, soumis à des pressions.

— J'en suis bien certain, confirma Amerotkê. Quoi d'autre ?

— Omendap.

Amerotkê ferma un instant les yeux. Omendap, commandant en chef des armées de Pharaon, faisait de son côté pression sur lui pour que les charges qui pesaient sur son fils soient levées.

— Qu'a dit le messenger du général ?

— Que les jours passent et qu'il a hâte de pouvoir proclamer à toute la ville de Thèbes que son fils est innocent.

— Il lui faudra pourtant attendre, grogna Amerotkê. Shoufoy, trouve un serviteur pour nous accompagner. Je cours voir la chambre de Sato.

Mais quand il y pénétra, ce fut pour constater qu'elle était pratiquement vide. Les autres serviteurs avaient dû s'approprier les maigres biens du défunt. Cependant, et sans doute sur l'ordre d'Hani, le flacon et la coupe étaient toujours sur la table et une petite flaque sur le sol subsistait là où le vin s'était répandu. Des mouches tournoyaient autour.

— Qui a prétendu qu'il s'agissait d'une attaque ? demanda Amerotkê en s'approchant de la fenêtre pour regarder au-dehors.

— Les médecins du temple. Ils sont venus et ont examiné soigneusement le corps. Il était de notoriété publique que Sato était trop gros et buvait plus que de raison. Mais je me suis employé à vous servir, seigneur.

Amerotkê se retourna et s'assit sur l'appui de la fenêtre.

— Comment ça, Prenhoe ?

— J'ai appris que Sato était sorti ce matin. Il cherchait cette fille, la courtisane qui lui avait accordé ses faveurs.

— Oui, oui. Il en a parlé. Quelqu'un sait-il qui elle est ?

Prenhoe indiqua que non.

— Quand il est revenu...

Le scribe s'interrompit en entendant un ronflement. Asoural montait la garde à l'extérieur, mais Shoufoy s'était glissé dans un coin et aussitôt endormi.

— Le petit homme est fatigué, remarqua doucement Amerotkê. Et il ne se console pas d'avoir perdu ses potions et ses remèdes. Il s'est battu comme un véritable guerrier ce matin. Je suis moi-même si las que je ne l'ai pas encore remercié convenablement, pas plus qu'Asoural. Mais continue, Prenhoe.

— Sato est retourné au temple. Il avait l'air d'avoir bu et vous cherchait, m'ont dit les autres serviteurs. Il avait quelque chose à vous dire. Vous savez comment sont ces gens-là quand ils pensent avoir une nouvelle importante à communiquer.

Prenhoe suivit le regard d'Amerotkê qui s'était fixé sur le mur. Celui-ci s'avança pour examiner attentivement les empreintes.

— Elles sont toutes fraîches, murmura Amerotkê. Il y en a cinq, six, sept. Regarde, Prenhoe. On dirait que Sato a trempé ses mains dans le vin et les a plaquées sur le mur.

— Les médecins ont pensé qu'il a fait cela dans les spasmes de l'agonie.

— Où était le corps quand on l'a trouvé ?

Prenhoe indiqua un endroit au pied de la cloison.

— Là, à demi accroupi, les mains toutes collantes de vin.

Amerotkê savait que les morts par apoplexie sont soudaines. Il regarda de nouveau la table, la coupe tombée à terre et le flacon de vin. « Sato devait être assis là, se dit-il. Il s'est levé et s'est dirigé vers le mur. » Il examina à nouveau les empreintes.

— A-t-on analysé le vin ?

— Je suis arrivé au moment où les médecins examinaient le corps, dit Prenhoe. Ils ont reniflé le vin et l'ont même goûté. Il ne contient pas de poison.

Amerotkê se dirigea vers la table et examina le flacon. C'était un vin épais et riche. Il remarqua que les mouches qui bourdonnaient autour de la flaque ne semblaient pas incommodées. Il savait que les serviteurs mettaient parfois du vin empoisonné dans des coupes pour se débarrasser des mouches et autres insectes. Il s'assit devant la table et poursuivit son examen.

— Quelque chose ne va pas, maître ?

Shoufoy émit un ronflement sonore et bredouilla quelques mots entre ses dents.

— En effet, Prenhoe. Regarde ! dit-il en lui faisant signe de s'asseoir en face. Que remarques-tu ?

Prenhoe prit le flacon, examinant le papyrus qui le recouvrait ainsi que la ficelle.

— Sato avait-il les moyens de s'acheter un vin de cette qualité ?

— C'est cela, murmura Amerotkê. Mais le flacon est ordinaire. Regarde cette tache, dit-il après avoir trempé son doigt dans le vin.

Prenhoe s'approcha.

— Il y en a deux ! s'exclama-t-il. L'une est plus pâle que l'autre ! Peut-être Sato a-t-il d'abord renversé du vin.

— Je ne le crois pas. Je pense que c'est l'œuvre du meurtrier. Sais-tu comment je vois les choses, Prenhoe ? Sato est allé partout ce matin en demandant à me voir. Le meurtrier l'a appris. Peut-être avait-il déjà décidé de tuer Sato pour éviter qu'il n'aille révéler certaines choses. Il a donc déposé dans sa chambre un flacon de vin empoisonné. Quand Sato est revenu, déçu et fatigué, il n'en a pas cru ses yeux en découvrant ce cadeau. Quelle chance pour un buveur comme lui ! Peut-être

même a-t-il cru que c'était de ma part ? Mais un homme comme lui ne se pose pas tant de questions. Préoccupé, il remplit sa coupe et boit. Puis une autre et le poison agit en se répandant dans son corps. Il renverse le flacon, laisse tomber la coupe et réalise deux choses : qu'il est en train de mourir et qu'on l'a probablement empoisonné à cause de ce qu'il voulait me dire. Il se dirige vers le mur et réussit à y imprimer la marque de sa paume et de ses doigts. Je me demande ce qu'il essayait de me communiquer. Pauvre Sato ! Le poison a paralysé son cœur et la mort ressemble à une attaque d'apoplexie. Je pense que le seigneur Hani ne souhaitait pas pousser l'examen trop loin. Nos grands prêtres ont leur compte de meurtres.

— Croyez-vous qu'il dissimule quelque chose ? demanda Prenhoe.

— C'est possible, répondit Amerotkê en retournant à la fenêtre. Mais les explications les plus simples sont toujours les plus proches de la réalité. Hani ne désire pas qu'on ait des soupçons. Je suis certain que les médecins ont fait correctement leur travail, mais il existe des poisons qui ne laissent pas de traces. Qui s'en soucierait, d'abord ? ajouta-t-il en haussant les épaules. Sato le grassouillet, un simple serviteur ? Ils pourraient aussi bien dire qu'il est mort de chagrin, mais cela susciterait naturellement quelques commérages.

— Pourtant ce vin n'est pas empoisonné.

— Il ne l'est pas, en effet. Il est probable que l'assassin guettait le retour de Sato. Cette partie du temple est très isolée et déserte. Il est monté dans la chambre attendre sa victime en portant avec lui un sac contenant un autre flacon et un chiffon. Il a nettoyé le vin renversé et la coupe.

— Et procédé à l'échange des flacons, conclut Prenhoe.

— En effet, mon astucieux jeune scribe. Nous avons ainsi un corps et un vin parfaitement innocent. Le corps est rapidement évacué sans que personne songe à crier au meurtre.

— Quand tout cela finira-t-il ? soupira tristement Prenhoe.

— Très bientôt, répondit Amerotkê. C'est Neria qui nous apportera la réponse. Il a été le premier à mourir. Quand nous aurons découvert pourquoi on l'a tué, alors nous saurons qui a accompli ce crime.

CHAPITRE XI

Amerotkê prit Shoufoy dans ses bras, quitta la chambre de Sato et, à travers les jardins, se dirigea vers l'endroit où on l'avait logé. Toujours profondément endormi, le petit homme continuait de ronfler. Amerotkê l'installa confortablement et tira sur lui le voile de gaze pour le protéger des mouches et des moustiques.

— Asoural, dit-il. Reste ici et veille sur Shoufoy. Quant à toi, Prenhoe, quel était donc ce rêve que tu as fait la nuit dernière ?

— Je... je nageais dans le Nil en compagnie de deux filles nues. Je me suis arrêté car mes pieds touchaient le fond. L'une des filles se tenait devant moi, l'autre derrière et elles me poussaient en appuyant leurs seins contre moi.

— J'aimerais bien faire des rêves de ce genre, soupira Asoural.

— Ça suffit ! déclara Amerotkê. Une partie de ce songe va se réaliser. Va chercher un seau d'eau et retrouve-moi au pied de la statue d'Horus, celle qui est entourée de cèdres du Liban, tu vois laquelle.

— Un seau d'eau, maître ?

— Fais ce que je te dis.

Prenhoe s'éloigna en hâte. Amerotkê recommanda à Asoural de rester vigilant et partit à son tour. La journée suivait son cours. Les jardins étaient paisibles, inondés de soleil et l'air chargé du parfum des roses ouvertes, des hyacinthes et des lys. Des processions de prêtres se dirigeaient vers le sanctuaire pour le service de l'après-midi, au cours duquel ils ouvraient la porte du naos pour habiller et nourrir leur dieu.

De l'enceinte du temple parvenait le son d'un orchestre de cymbales, de sistres et de chœurs.

Ô toi, Horus, Faucon d'or,

*Sois loué,
Que tes ailes s'étendent d'une extrémité du ciel
À l'autre, Seigneur de la vie.*

Amerotkê poursuivait son chemin. Malgré cette atmosphère calme et paisible il devait rester en alerte car la personne qui avait tenté de le tuer sur le Nil s'était aussi débarrassée de Sato. Il ne connaissait de l'âme humaine que ce qu'il avait appris en rendant la justice de Pharaon. La plupart des crimes qu'il avait eu à traiter étaient le résultat de passions, de désirs déplacés et étaient accomplis par des hommes ou des femmes qui avaient perdu tout contrôle d'eux-mêmes. Il lui était arrivé parfois aussi de croiser des âmes plongées dans une nuit éternelle, totalement mauvaises, assoiffées de mort. Il se demandait alors toujours si ces êtres devaient être considérés comme normaux ou s'ils étaient possédés par Seth, le dieu aux cheveux roux. Les meurtres dans le temple d'Horus appartenaient à cette dernière espèce. Leur auteur était un être imprégné de malice, déterminé à atteindre son but quel que soit le prix à faire payer aux autres.

Amerotkê parvint à un bouquet de cèdres du Liban et fit halte à leur ombre, toujours plongé dans ses pensées. Quelle pouvait être la raison de ces crimes ? Ils avaient débuté avec la réunion des grands prêtres devant débattre de l'accession d'Hatchepsout au trône d'Égypte. Dans une brève vision, Amerotkê repensa à Amon, accouplé à une fille du temple contre le mur. Était-ce ainsi qu'il considérait les femmes ? Comme des esclaves, de simples objets de plaisir ? Des possessions du temple ? Était-ce la seule raison pour laquelle les grands prêtres se révoltaient contre la présence d'une femme sur le trône de Pharaon, coiffée de la double couronne ? Tout particulièrement d'une femme assez jeune pour être leur fille, voire leur petite-fille ? Ce n'était pas la première fois qu'Amerotkê se trouvait confronté à de tels préjugés. La caste des prêtres était essentiellement masculine. Certaines femmes, telle Vechlis, pouvaient certes atteindre un rang élevé mais restaient toujours subordonnées. Ce sentiment de supériorité virile était-il à la base de ces meurtres ?

Amerotkê s'accroupit pour observer un papillon qui volait de fleur en fleur et battait des ailes dans la brise de l'après-midi.

Hatchepsout était une jeune femme qui ne faisait aucun effort pour dissimuler son mépris des conventions et des rites. Pour sa part, Amerotkê vouait un culte à la déesse de la Vérité. Cette attitude ne lui causait aucun problème, même s'il éprouvait de sérieux doutes à l'égard de la religion telle qu'on la pratiquait dans les temples. Certains prêtres adoraient des babouins, des chats, voire des crocodiles ! Hatchepsout pensait-elle comme lui ? Lors de certaines cérémonies officielles, il lui était arrivé d'apercevoir un sourire moqueur sur son visage. Les grands prêtres avaient-ils remarqué son attitude détachée lorsqu'elle accomplissait certains rites ? Jusqu'alors elle avait vécu à l'ombre de son père, Touthmôsis I^{er}, puis de son demi-frère et époux Touthmôsis II. Les prêtres et les nobles de Thèbes s'étaient accoutumés à la considérer comme une femme de noble naissance, certes, mais de peu d'importance, à peine plus qu'une servante. Puis Hatchepsout avait surgi de l'ombre telle une panthère. Elle avait marché vers le nord à la tête de ses troupes et avait infligé une cuisante défaite aux ennemis de l'Égypte. De retour à Thèbes, elle avait expurgé le cercle royal et, avec l'appui de Senenmout, un simple roturier, nommé des hommes à elle à la tête de la maison de la Guerre et de la maison de l'Argent. Ces actes avaient provoqué la fureur d'hommes tels qu'Amon. Une femme, rien d'autre qu'une femme, n'avait pas le droit de disposer d'un tel pouvoir, de porter les symboles de la royauté et de les toiser de haut quand ils étaient contraints de s'incliner devant elle face contre terre. Tous ces assassinats pouvaient-ils être l'œuvre d'Amon et de sa coterie ?

— Seigneur ?

Amerotkê sursauta et, levant les yeux, aperçut devant lui Prenhoe, un seau à la main.

— Bien, dit le juge en se mettant debout. Suis-moi.

Il entraîna Prenhoe vers la sombre entrée qui conduisait au caveau souterrain. Arrivé devant la porte, il ordonna à Prenhoe de s'écarter et, à genoux, se mit à examiner de près le sol de calcaire blanc. Il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchait, une tache sombre dans un coin, et la toucha du bout des doigts.

— Ce n'était pas de l'eau, murmura-t-il. Probablement de l'huile, rien que de l'huile.

— Serait-ce là que l'assassin de Neria aurait déversé l'huile ? demanda Prenhoe.

— En effet, c'est là qu'il a déposé le seau.

Puis, saisissant sur le mur une torche allumée, il la mit dans la main de Prenhoe, ouvrit la porte et ordonna :

— Descends les marches.

Prenhoe eut un frisson de crainte. Le caveau était froid et sinistre. Même de l'endroit où il se tenait, il distinguait les traces du feu sur les marches et les griffures sur les murs.

— Je veux que tu descendes jusqu'en bas, puis que tu gravisses de nouveau les marches en essayant de te comporter aussi normalement que possible.

Prenhoe obéit. Il entendit la porte se refermer derrière lui et se mit à descendre les marches avec lenteur. Il s'efforçait de ne pas regarder les ombres que la lueur de la torche faisait danser sur les murs. Arrivé en bas, il respira profondément et remonta, devinant confusément ce qui allait se passer.

De l'autre côté de la porte, Amerotkê souriait. Sous la voûte, les pas de Prenhoe résonnaient. Il attendit un instant, évaluant la distance du scribe, puis il ouvrit brusquement la porte, saisit le seau et, malgré le mouvement d'esquive de Prenhoe, réussit à le lui vider sur la tête. Il lança ensuite le seau de cuir vide, comme il l'aurait fait d'une lampe à huile ou d'une torche. Prenhoe émergea des bas-fonds trempé jusqu'aux os.

— Désolé de t'avoir infligé ce traitement, dit Amerotkê en lui saisissant la main, mais à présent je sais comment a péri Neria. Ce n'était ni de l'eau ni un seau de cuir qu'il a reçu sur la tête, mais de l'huile et une torche allumée. On utilise le même procédé pendant les sièges. L'huile s'enflamme facilement. Une simple flamme et un être humain est transformé en torche vivante.

Tout en essuyant le visage de Prenhoe du coin de sa robe, Amerotkê poursuivit :

— L'assassin a vu Neria descendre dans le caveau et a décidé de le tuer. Il l'a attendu ici, un endroit du temple particulièrement désert. Souviens-toi que les autres étaient en train de festoyer après la visite de Pharaon.

— Mais pour quelle raison agir ainsi ? demanda Prenhoe. Pourquoi n'avoir pas simplement envoyé à Neria un flacon de vin empoisonné ? Ou lui avoir donné un coup de couteau dans l'obscurité ? Ou encore lancé une flèche en se dissimulant derrière ces piliers ?

— L'assassin en voulait à Neria et a sans doute cherché ainsi à le priver des traitements funéraires usuels. Je suis d'accord avec toi que le pauvre bibliothécaire aurait pu perdre la vie de bien d'autres manières. Pourquoi celle-ci ?

— Pépi, l'érudit, est-il mort de la même façon ?

— Là, c'est différent. Je pense que le meurtrier voulait détruire non seulement notre savant itinérant, mais aussi tout ce qui se trouvait dans sa chambre. Vois-tu, Prenhoe, notre homme ne se contente pas de tuer. Il veut aussi faire disparaître tout ce que ses victimes ont en leur possession : écrits, notes, tout ce qu'elles auraient pu copier à la bibliothèque.

— Également ce que Pépi aurait volé ?

— S'il a volé quelque chose, il l'avait déjà vendu, dit Amerotkê, ce qui expliquerait que notre homme a disposé soudain de ressources inhabituelles. Enfin, tout cela n'est peut-être pas exact, ajouta-t-il après un instant de réflexion. Je me demande si...

— Quoi donc, maître ?

— Rien, Prenhoe.

Le prenant par les épaules, il répéta :

— Désolé, vraiment, de t'avoir impliqué ainsi.

Ils regagnèrent leurs appartements. Entre-temps Shoufoy s'était réveillé et faisait une conférence à Asoural sur certains maux qui pouvaient se communiquer par simple contact de la main et même par le souffle. Le chef des gardes du temple, vivement intéressé, était sur le point de demander à Shoufoy l'une de ses potions magiques quand Amerotkê et Prenhoe firent leur apparition. Shoufoy parut très contrarié et marmonna quelque chose comme quoi « on ne lui faisait pas confiance pour aider ».

— Tu t'étais endormi, remarqua Amerotkê, et tu ronflais comme un goret. Ou plutôt comme un guerrier fatigué après

avoir livré bataille, rectifia-t-il en s'accroupissant à côté du petit homme.

Levant les yeux vers Asoural, il ajouta :

— Je sais qu'au cours de tes enquêtes sur les marchés, tu as repéré un fourreau de sabre hittite qui te fait envie. Dès que tout ceci sera terminé, il t'appartiendra. Et quant à toi, ô veilleur du souffle et gardien de l'anus, tu auras un véritable coffre de médecin en pur bois de chêne muni d'une serrure spéciale et un nouveau sac de cuir à accrocher à ton épaule. Tu pourras ainsi vendre tes potions et tes philtres d'un bout de Thèbes à l'autre. Maintenant, je vais aller étudier à la bibliothèque.

Mais il leur ordonna de rester sur place et retira sa robe tachée et déchirée. Puis, vêtu seulement d'un pagne, il descendit dans le jardin pour aller nager dans l'un des bassins sacrés remplis d'eau du Nil. L'eau était chaude et parfumée par les lys et les fleurs de lotus qui flottaient à la surface. Dans le petit sanctuaire voisin, il se purifia la bouche et les mains avec du sel de natron, s'aspergea d'eau sainte puisée dans le bénitier et prononça une rapide prière. Il retourna ensuite dans sa chambre. Shoufoy lui avait préparé une robe de lin propre, une ceinture de brocart, des sandales et insista pour qu'Amerotkê prenne une dague tout en le regardant huiler son visage et cerner ses yeux de khôl.

— Soyez prudent, maître, murmura-t-il.

— Je serai prudent comme un chat dans une allée isolée, répondit celui-ci. Et la même recommandation est valable pour toi. Ne bois et ne mange rien de ce qu'on pourrait t'apporter. Va toi-même chercher ta nourriture aux cuisines.

Amerotkê sortit et se dirigea vers la bibliothèque. Le jeune archiviste Khaliv s'apprêtait à fermer la salle mais accepta volontiers de rester encore un peu. Il suivit le juge principal qui examinait attentivement les étagères et les petites niches qui abritaient des manuscrits et des papyrus.

— Que cherchez-vous, seigneur ?

Amerotkê tapota l'épaule de Khaliv.

— Je suis désolé de prendre ton temps et celui des gardes.

— Oh, nous n'avons pas manqué de calme ! répondit le bibliothécaire. Ces affreux meurtres ont jeté une chape de plomb sur le temple. Les gens sont effrayés. Nos visiteurs ont tendance à se cloîtrer.

— Oui, c'est bien ce que je pense, observa sèchement Amerotkê. Qui a les clés de cette salle ?

— Seulement le grand prêtre Hani et moi-même. Ah, c'est vrai, rectifia-t-il en posant une main sur son front. Une clé supplémentaire a été mise à la disposition de nos visiteurs. Je crois que c'est Amon qui la détient.

— Par conséquent, quelqu'un peut se glisser dans cette salle en l'absence des gardes.

— Non. Un garde veille même la nuit. Les coffres et les armoires sont verrouillés.

Amerotkê s'assit et fit signe au bibliothécaire de prendre place en face de lui.

— Je te fais confiance, Khaliv, et je voudrais te poser quelques questions. Neria est le premier à avoir été tué. As-tu idée de ce qu'il était en train de lire ou d'étudier ?

Le bibliothécaire fit signe que non.

— Neria était un vrai savant. Il se conduisait ici comme un papillon, allant d'un manuscrit à l'autre. Il pouvait accéder à tout ce qu'il désirait. Après tout, c'était lui le maître des archives et le gardien des rouleaux de parchemin.

— S'entretenait-il avec le père Prêm ?

— Naturellement, mais pas sur des sujets d'importance, bien que le père Prêm ait été son confident.

Amerotkê dissimula sa déception.

— Et avec Pépi ?

— Neria l'évitait. Il ne l'aimait pas du tout. Il le trouvait vulgaire et grossier, comme nous tous d'ailleurs.

Amerotkê jeta un coup d'œil en direction de la porte. Sengi, le chef des scribes, s'était glissé dans la salle. « Ah oui, se dit Amerotkê, il ne faut pas que je l'oublie, celui-là qui se promène partout comme une ombre dans le temple. »

— Puis-je vous aider ? demanda Sengi en s'asseyant à côté d'eux sans y être invité.

— Oui, vous pouvez tous les deux m'aider, répondit Amerotkê. Supposons que vous ayez volé un manuscrit de ce temple. Où iriez-vous le vendre ?

Sengi jeta un coup d'œil à Khaliv.

— Certainement pas ici.

— Tu veux dire, pas dans le temple ?

— Non, pas à Thèbes.

— En effet, c'est bien ce que je pense moi aussi, reconnut Amerotkê. Les recherches de Pépi ici n'ont pas dû peser beaucoup sur lui, n'est-ce pas ?

Sengi parut perplexe.

— Je ne suis pas sûr de comprendre, seigneur ?

— Pépi était insolent. Il considérait qu'il vous faisait une faveur s'il levait seulement la main pour vous saluer. J'ignore d'ailleurs jusqu'à quel point on pouvait le considérer comme un érudit. Toujours courant après les filles et buvant plus que de raison. A-t-il jamais dit qu'il avait découvert quelque chose ?

— Non, répondit Sengi. Mais il devait me présenter un rapport à la fin de son séjour.

— Ah, je vois, remarqua Amerotkê avec un sourire. Je saisis ton point de vue. Pépi n'avait pas besoin de pousser bien loin ses recherches, n'est-ce pas ? Il était hostile à la présence d'une femme sur le trône de Pharaon. Il lui suffisait de dire : « J'ai étudié ceci, et encore cela, mais je n'ai rien découvert qui justifie l'accession d'Hatchepsout au pouvoir. »

Sengi arborait une mine déconfite.

— Tu joues un jeu dangereux, lui dit Amerotkê d'une voix dure. La divine Hatchepsout ne se laissera pas berner par ceux qui cherchent à faire dévier sa volonté et celle des dieux.

— Nous sommes des savants, répliqua Sengi. Cette assemblée a été réunie à la demande de la divine Hatchepsout. Nous ne pouvons pas cueillir les arguments dans l'air du temps.

— Mais que se passera-t-il si ces arguments reposent sur une base bien réelle ? demanda Amerotkê. Qu'arrivera-t-il si Neria et le divin père Prêm ont découvert quelque chose qui pourrait surprendre et faire réfléchir le peuple ?

— Quel genre d'arguments ? interrogea Sengi. Je suis historien, seigneur Amerotkê, et je peux t'assurer qu'aucune

femme jamais ne s'est assise sur le trône d'Égypte. Il est vrai, ajouta-t-il hâtivement, que des femmes ont été régentes, ou reines mères, mais...

— C'est là le fond de ta pensée, comme celle des autres prêtres, n'est-ce pas ? La divine Hatchepsout doit se contenter d'un rôle de gardienne, en quelque sorte. Et pour combien de temps ? Es-tu marié, Sengi ?

Le chef des scribes fit signe que non. Un mouvement de colère s'empara d'Amerotkê.

L'auteur de ces crimes, de l'impitoyable attaque contre sa propre personne et ses compagnons, était un individu du genre de Sengi.

— Que faudrait-il faire d'Hatchepsout, selon toi ? La confiner dans la maison de l'Isolement en compagnie des autres femmes du harem ? Une fleur de lotus et un pain de parfum sur sa perruque, une coupe dans une main et un sistre dans l'autre ?

Sengi se tassa sur lui-même.

— Je n'ai fait... qu'obéir aux autres, bégaya-t-il.

— Quel est le degré de tes liens d'amitié avec les autres prêtres, Isis, Osiris, Amon, Anubis et Hathor qui vient de mourir ?

Le jeune bibliothécaire écoutait cet échange, la bouche ouverte. Sengi rougit fortement.

— Je me demande si tu figures sur leur liste de paye, poursuivit Amerotkê. T'ont-ils soudoyé en tant que scribe principal de la maison de la Vie du temple d'Horus afin que tu confirmes, avec la collaboration de Pépi, qu'ils n'ont rien découvert ?

— Je n'ai pas à écouter ces propos ! s'écria Sengi en se relevant précipitamment. Seigneur Amerotkê, nous ne sommes pas ici dans la salle des Deux Vérités !

— En effet, mais tu pourrais y être appelé. Comme le dit mon serviteur Shoufoy : « Chaque jour apporte une vie nouvelle et la chance est une roue capricieuse. »

D'un geste, il fit signe à Sengi de se rasseoir :

— Tu es stupide. Tu ne vois donc pas comment le procureur royal, les yeux et les oreilles de Pharaon, pourrait présenter ces choses ? La divine Hatchepsout désire que son accession au

trône soit unanimement admise. Mais il y a des dissensions parmi les grands prêtres de Thèbes. Elle a donc décidé de les réunir dans le temple d'Horus. Personnellement, je pense que c'est une erreur de sa part. Les prêtres doivent répondre à la question qu'elle leur a posée et ils ont l'intention d'affirmer qu'il n'existe pas de précédent. Certes, le grand prêtre Hani et dame Vechlis ont exprimé leur sympathie pour Hatchepsout, mais tous les autres y sont opposés, n'est-ce pas ? Je les soupçonne d'avoir été des partisans convaincus de Rahimere, l'ancien grand vizir et ennemi d'Hatchepsout, toi y compris.

Sengi commençait à s'agiter.

— Je commence à me dire que cette réunion n'est qu'une perte de temps. Il devrait y avoir débat, mais tous sont venus avec une opinion déjà faite.

— Cela ne fait pas pour autant de moi un meurtrier ! s'exclama Sengi en se mettant à nouveau debout. Je suis prêtre et chercheur. J'ai toujours servi la Divine Maison comme il convenait !

Sur ce et sans attendre de réponse, il quitta la salle.

— Désirez-vous que j'aille le chercher, seigneur ?

— Il ne m'a pas dit pourquoi il était venu, murmura Amerotkê.

— Il a probablement été surpris de vous trouver ici, répondit Khaliv. Il vient souvent faire un tour. Ce que vous avez dit est-il vrai, seigneur ? Que les prêtres, à l'exception d'Hani, ont déjà pris leur décision ?

— Bien entendu.

— Mais alors, pourquoi ces meurtres ?

— Parce que Neria a sans doute découvert quelque chose d'exceptionnel. Je crois qu'il l'a trouvé ici.

— Il n'en a jamais parlé à personne.

— Je sais, je sais, dit Amerotkê en tapotant la table du bout des doigts. C'est pourquoi je cherche partout. Ce qui m'amène à une question à laquelle Sengi n'a jamais répondu et qui, d'ailleurs, n'a pas été explorée jusqu'à sa réponse logique. Pépi est considéré comme un voleur. Il est censé avoir dérobé ici un manuscrit d'une valeur inestimable, s'être montré assez rusé pour tromper les gardes et le faire sortir du temple, mais

également assez stupide pour le proposer et le vendre à un marchand quelconque de Thèbes.

Khaliv prit une expression perplexe.

— Ce qui nous conduit à la seule conclusion plausible, poursuivit Amerotkê. Pépi n'a pas subtilisé de manuscrit. On lui a donné de l'argent pour faire croire que c'était le cas. Par conséquent, le papyrus manquant que Pépi étudiait doit se trouver encore ici.

Khaliv parut rassuré.

— J'en suis certain, seigneur. Nous prenons de telles précautions contre le vol que celui-ci est pratiquement impossible !

— Cependant un document a été déplacé, observa Amerotkê. Et quel est le meilleur endroit pour dissimuler un manuscrit, mon cher Khaliv, si ce n'est parmi d'autres documents ?

Tout en prononçant ces mots, il se leva et se mit à examiner les étagères.

— Quand cette affaire sera terminée, la divine Hatchepsout fera plier ses opposants et posera le pied sur leur nuque. Mais elle saura aussi récompenser largement ceux qui l'auront aidée.

Les yeux de Khaliv se mirent à briller.

— Je vais chercher le manuscrit de Pépi, seigneur, et je le trouverai.

— C'est bien, dit Amerotkê en revenant s'asseoir. Comme je te l'ai dit, j'ai confiance en toi.

— Vous ne pensez pas que je pourrais être l'assassin ?

— Tu es bien trop jeune et innocent, répondit le juge en souriant. Celui qui a comploté cette affaire est un être rusé qui possède une longue expérience. Si seulement j'en savais davantage sur Neria ! Aimait-il les femmes ?

— Oh, certes, mais il se montrait très discret.

— C'est-à-dire ?

— Comme vous le savez, le temple est comme un village, seigneur. Il s'y trame des histoires d'amour. La nuit, les corridors sont pleins d'ombres mouvantes et de trottements.

— As-tu jamais vu Neria en compagnie d'une femme ?

— Non, seigneur, mais comme les autres hommes il les regardait.

— Durant les jours qui ont précédé sa mort, a-t-il fait quelque chose d'inhabituel ?

Khaliv réfléchit et fit un signe négatif.

— Tu en es certain ?

— Seigneur, si je le savais, je vous le dirais.

Les yeux clos, Amerotkê songeait à ce caveau silencieux et à ses murs ornés de fresques.

— Sais-tu s'il existe un document qui donne des détails sur les peintures du caveau ?

— Nous détenons une chronique, répondit Khaliv. Quand les Hyksos ont envahi l'Égypte, quelques-uns de ces manuscrits ont été dissimulés. La bibliothèque elle-même a été brûlée. Mais quand le père de la divine Hatchepsout a eu chassé les Hyksos, la vie a repris au temple et un vieux prêtre a raconté ces épisodes.

Khaliv se leva et alla explorer les étagères. Il revint bientôt avec un rouleau de papyrus jauni qui avait subi un traitement spécial en raison de son ancienneté et semblait verni. Il le posa sur la table et Amerotkê défit la cordelette rouge qui le tenait fermé. La chronique avait été écrite dans une grande variété de styles. On y trouvait des dessins plutôt primitifs, des hiéroglyphes et des passages rédigés dans l'écriture hiératique des prêtres. Des prières et des invocations au pharaon y étaient intégrées. Une courte biographie de l'auteur précédait le récit des terribles événements de cette période, la cruauté des Hyksos, leurs sacrifices humains, le pillage des villes. Les autels avaient été renversés, les temples brûlés, les prêtres tués ou exilés. L'auteur rappelait avec fierté que les prêtres d'Horus étaient restés fidèles à leurs dieux et à l'Égypte et qu'ils s'étaient cachés dans les catacombes.

Plongé dans sa lecture, Amerotkê sursauta quand Khaliv lui frappa doucement sur l'épaule.

— Tu veux que je m'en aille ? demanda-t-il en regardant autour de lui.

Khaliv avait déjà entrepris la recherche du manuscrit manquant.

— Non, non, seigneur. Et je n'ai encore rien trouvé, mais je me suis souvenu de quelque chose à propos de Neria.

Amerotkê repoussa le papyrus tandis que Khaliv s'asseyait en face de lui.

— Vous devez savoir, seigneur, que certains prêtres ont des tatouages sur le corps. La tête d'Horus, un scarabée, un symbole quelconque destiné à écarter le mal.

— Neria en avait lui aussi ?

— Non, ou plutôt si, bredouilla Khaliv. Cela s'est passé deux ou trois jours avant sa mort. Il est venu ici, à la bibliothèque, et j'ai constaté qu'il traînait un peu la jambe. Je lui ai demandé s'il se portait bien. « Naturellement, mon garçon », m'a-t-il répondu. C'est ainsi qu'il m'appelait. « Êtes-vous tombé ? » ai-je insisté. Il m'a alors appris qu'il sortait tout juste de la boutique d'un tatoueur. Je l'ai taquiné en lui demandant : « Est-ce le nom d'une femme ? » « Non, non, a-t-il répondu, seulement l'image de Selket. »

— La déesse scorpion, murmura Amerotkê, une manifestation de la chaleur brûlante du soleil. Neria lui vouait-il une dévotion particulière ?

— Je l'ignore, seigneur, répondit Khaliv avec une grimace.

— Tu as dit qu'il boitait légèrement. C'est donc qu'il s'était fait tatouer à la cuisse.

— Probablement, seigneur. Quand ce n'est pas la cuisse, c'est généralement l'estomac, la poitrine ou l'épaule.

Amerotkê le remercia et Khaliv retourna à ses recherches. Pourquoi un prêtre avait-il fait cela ? se demanda Amerotkê. Qui plus est un scribe, un bibliothécaire ? Y avait-il un lien quelconque entre Selket et les anciens pharaons d'Égypte ? Neria avait été tué dans la crypte, à côté du tombeau de Ménès. Les fresques murales concernaient les anciens souverains de la dynastie du Scorpion. Perplexe, il reprit sa lecture.

La lumière déclinait. Cette chronique était fascinante. Amerotkê connaissait déjà la plupart des épisodes, mais l'auteur avait été témoin de ces événements sanglants et il les décrivait avec passion et sincérité. Amerotkê poursuivait sa lecture avec un vif intérêt, vaguement conscient des allées et venues de Khaliv autour de lui et admirant l'ardeur qu'il mettait à cette tâche ingrate. Les gardes frappèrent à la porte mais Khaliv leur dit d'attendre.

Amerotkê était maintenant plongé dans un passage sur les déprédations des Hyksos dans les Terres rouges aux environs de Thèbes. Le chroniqueur parlait en détail du cruel labyrinthe qu'ils y avaient édifié, baptisé maintenant « Entrée du monde souterrain ». Amerotkê s'arrêta sur une phrase.

— Comme c'est étrange ! s'exclama-t-il à haute voix.

— Quoi donc, seigneur ? s'enquit Khaliv.

— Tu cherches une chose et voilà que tu tombes sur une autre !

Amerotkê continua de lire avec intérêt, oubliant complètement Neria. Puis, les yeux fermés, il adressa une courte prière de remerciements à Maât.

— Khaliv, vite ! Envoie un garde à mon appartement. Qu'il ramène ici immédiatement Asoural, Prenhoe et Shoufoy.

Amerotkê enroula de nouveau le papyrus et le remit à Khaliv en lui frappant sur l'épaule.

— Je vais être obligé de m'absenter du temple demain. Continue tes recherches, mais en secret.

Il leva un doigt en guise d'avertissement.

— Si l'assassin apprenait ce que tu fais, tu risques de mourir à ton tour.

CHAPITRE XII

Les autres chars de guerre fonçaient avec un bruit de tonnerre à travers le quadrillage jaune et vert des champs fertiles et des canaux d'irrigation qui s'étendent à l'est du Nil. Au-dessus d'eux, le soleil, dans sa course descendante, teintait le ciel bleu d'une brume rose. Les chars virèrent légèrement pour suivre la piste poussiéreuse qui quittait les montagnes surplombant la Vallée des Rois en direction des redoutables Terres rouges, à l'est de Thèbes. Le sol rocheux facilitait la vitesse et résonnait comme un tambour sous les sabots. La lumière déclinante faisait étinceler le bronze et l'électrum bleu des montants des chars de vannerie. Les grandes roues tournaient à toute vitesse, les cochers maniaient les rênes avec dextérité. Leurs chevaux étaient noirs comme la nuit. Ils étaient les plus rapides des écuries impériales.

Chaque char portait son cocher et son garde. Le char de tête, sur lequel se tenait Amerotkê, arborait l'étendard d'argent du régiment Horus. Ses flancs s'ornaient d'un blason représentant une cigogne sauvage, emblème de la brigade commandée par les Maryannous, les « braves du roi ». Tous avaient pris part aux combats et reçu personnellement en récompense des mains du pharaon la croix d'or du mérite.

Amerotkê écarta un peu les pieds et s'agrippa à la rambarde. L'air brûlant du désert balayait sa figure. Il jeta un coup d'œil de biais à son cocher légèrement accroupi, les rênes à la main. Le visage de l'homme était tendu mais exprimait une joie intense, joie de s'être échappé des rues étroites et encombrées. Les chevaux, bien nourris et reposés, tendaient les rênes et faisaient danser les plumes de guerre rouges qui se dressaient entre leurs oreilles. Amerotkê regardait l'armement dont chaque char était doté : deux longs arcs à bec, un carquois rempli de flèches, trois javelots dans un fourreau et, à ses pieds, un bouclier pour les

combats rapprochés. Non qu'ils s'attendissent à rencontrer un ennemi, mais le jeune officier responsable de l'expédition s'était montré prudent. En recevant l'ordre de conduire Amerotkê à l'oasis d'Amarna et de camper à proximité de l'Entrée du monde souterrain, il avait fait la grimace.

— Tu ne crains pas les légendes ? lui avait dit Amerotkê sur le ton de la plaisanterie.

— Non, seigneur. Mais je n'irais pas là-bas si ce n'était par ordre. On nous a rapporté des bruits comme quoi certains nomades du désert se seraient regroupés pour attaquer les caravanes et même un ou deux postes avancés. C'est peut-être affaire de circonstance passagère, avait-il ajouté en haussant les épaules.

Les préparatifs d'Amerotkê lui avaient pris une grande partie de la journée. Il avait adressé des messages urgents à Valou et à Omendap pour leur dire que la mystérieuse disparition des deux jeunes officiers exigeait une inspection approfondie du labyrinthe lui-même. Naturellement, Omendap avait aussitôt réagi en mettant à sa disposition un escadron entier de chars. Mais le juge principal avait exigé davantage. Il voulait aussi des chiens de chasse des meutes royales habitués à pister le gibier, ainsi que des traqueurs sachant les diriger. Un message en retour d'Omendap avait indiqué qu'il faudrait un peu de temps pour organiser cela. Amerotkê avait donc décidé d'accompagner d'abord sur place une première équipe que les autres rejoindraient le lendemain matin.

« Je me trompe peut-être, s'était-il dit. Mais quand je me retrouverai au tribunal, je pourrai au moins dire que j'ai visité en personne le lieu du crime. »

Les quatre chars restaient groupés, distants les uns des autres d'un seul jet de lance. Les chevaux galopaient à bride abattue, apparemment sans fatigue. Amerotkê regarda au loin où des falaises couleur de cendre émergeaient du sable aussi roux que la peau d'un lion. Le soleil couchant teintait leurs crêtes d'un étrange ton gris-mauve. Un groupe de gazelles sauvages traversa la piste. La brise du soir apportait les cris des chacals et le lugubre ricanement des hyènes. Les créatures du désert se préparaient à la chasse nocturne.

Les cochers firent une courte pause pour partager un peu d'eau avec les chevaux avant de reprendre leur course. Amerotkê était fasciné par le désert. Les Terres rouges consistaient en de vastes étendues rocheuses et en crêtes sablonneuses entrecoupées de ravins tortueux et de gorges étroites. Il n'y poussait que des ajoncs rugueux et des broussailles. Ils rencontraient parfois de petites oasis qui se faisaient de plus en plus rares car ils atteignaient maintenant la bordure du vrai désert qui s'étend jusqu'au couloir maritime, plus loin à l'est. L'air fraîchissait et le ciel virait au bleu sombre quand ils arrivèrent à Amarna où ils avaient prévu de passer la nuit. Un des chars partit en éclaireur pour s'assurer que tout allait bien. L'oasis était déserte, mais on pouvait distinguer des traces d'un récent passage des nomades du désert. Le reste de la troupe y pénétra.

Amerotkê descendit de son char. Il aida le cocher à dételer les chevaux et à les faire aller et venir pour les rafraîchir avant de les autoriser à boire. Les chars furent disposés de manière à former un mur de protection face au désert. Puis ils sortirent les provisions, maigres rations de guerre composées de cailles séchées à la chair fortement salée et épicée, de pain sans levain et de quelques grappes de raisin déjà défraîchies. Ils ramassèrent des bouses séchées pour allumer un petit feu. Amerotkê remercia les hommes pour leur rapidité et, refusant l'offre du capitaine qui voulait l'accompagner, s'éloigna de l'oasis en direction des sinistres blocs de granit qui formaient le terrible labyrinthe que l'on appelait l'« Entrée du monde souterrain ».

Amerotkê repensa aux chroniques qu'il avait étudiées quand il était encore à la maison de la Vie. Le labyrinthe devait s'étendre sur plus d'un kilomètre dans chaque direction. On aurait dit un jeu de construction géant éparpillé par des enfants. Un vent froid s'était levé avec la disparition du soleil et il releva son manteau pour se couvrir le nez et la bouche en avançant péniblement. L'entrée du labyrinthe était terrifiante, énorme gueule bâillant sur une grotte sombre. Amerotkê ne put retenir un frisson d'effroi. C'était un endroit diabolique. Plus loin,

derrière lui, il pouvait encore entendre le hennissement des chevaux, les cris et les rires des soldats.

Arrivé à l'entrée, Amerotkê sortit de sa ceinture de guerre un peloton de ficelle rouge. Il le fit tomber et garda une extrémité en main pour le dérouler au fur et à mesure qu'il s'avavançait à l'intérieur. La macabre obscurité l'enveloppa. Il s'arrêta et leva les yeux vers le ciel. De chaque côté se dressaient les sinistres blocs de granit et il sentait sous ses pieds le sol sableux parsemé de gravier. La nuit, le labyrinthe était rempli de pièges. Au moment où il croyait heurter une paroi rocheuse, il s'apercevait qu'elle tournait pour déboucher parfois sur un autre passage, parfois sur une fourche qui offrait deux directions différentes. Au-dessus de lui, à une hauteur d'environ deux fois la taille d'un homme, des dalles cyclopéennes réunissaient les parois opposées.

Amerotkê tâta la roche. Elle était lisse et n'offrait pas de prise. Quiconque était perdu n'avait aucune chance de pouvoir grimper pour s'en sortir ou pour appeler à l'aide. Parfois le passage devenait si étroit qu'il devait se mettre de profil pour progresser. En d'autres endroits, il lui fallait ouvrir largement les bras de chaque côté pour atteindre les parois.

Son angoisse s'accrut. Qu'étaient ces ombres, ces formes ? Les fantômes de ceux qui avaient péri en ce lieu ? Il entendait des bruits, on aurait dit des voix qui murmuraient, qui gémissaient, mais ce n'était que le vent qui soufflait par les fissures du rocher. À un moment donné il trébucha sur des restes humains, quelques ossements, un crâne brisé, qui formaient un petit tas pathétique. Il s'arrêta pour tendre l'oreille. Les bruits de la nuit parvenaient encore faiblement jusqu'à lui. Il calcula qu'il devait se trouver dans le labyrinthe depuis peu de temps, mais assez pour se sentir déjà troublé, les nerfs à vif. C'était un endroit vraiment redoutable. Quelle terreur avaient dû ressentir les prisonniers entassés ici qui avaient dû trouver eux-mêmes l'issue pour pouvoir sortir ? Ou les voyageurs poursuivis par des animaux sauvages affamés qui, dans leur fuite, venaient s'égarer entre ces sinistres blocs de granit noir ?

Amerotkê s'arrêta pour examiner de nouveau le sol. Il était en général couvert de sable, mais parfois le granit faisait surface, ou encore, à certains endroits, on pouvait découvrir les fondations de l'ancien château qui s'était élevé ici autrefois. Des crevasses béantes s'ouvraient ici et là, si profondes qu'on aurait pu les croire engendrées par un tremblement de terre. L'atmosphère lui semblait étouffante, comme si le labyrinthe s'était refermé sur lui. Il fit demi-tour et, suivant le fil rouge, revint sur ses pas en direction de l'entrée. Le chemin lui sembla excessivement long. Était-il suivi ? Quelque démon était-il tapi dans l'ombre prêt à se jeter sur lui ? Quand il parvint à l'entrée, il haletait et sa peau était couverte de sueur. L'officier qui l'attendait, une torche allumée à la main, parut soulagé. Il s'avança vivement, saisit Amerotkê par le bras et l'attira à lui comme pour l'arracher au labyrinthe.

— Seigneur, vous n'auriez pas dû faire cela. Je vous serais reconnaissant de ne pas nous quitter. S'il vous arrivait quelque chose, le général Omendap voudra ma tête.

— Je sais, je sais, s'excusa Amerotkê en jetant derrière lui un regard au sombre passage. Croyez-moi, si j'avais quelque influence à la cour, je prierais la divine Hatchepsout de faire détruire cet endroit. Il porte bien son nom : l'Entrée de l'Enfer !

Ils prirent la direction de l'oasis.

— Votre inquiétude est louable, capitaine.

L'obscurité était tombée soudainement comme un grand oiseau étendant ses ailes. Amerotkê était toujours surpris de la rapidité avec laquelle la nuit venait dans le désert.

L'officier pressa le pas.

— Seigneur, je crains des ennuis.

— Quel genre d'ennuis ?

Les soldats s'étaient groupés autour du feu mais une sentinelle veillait à côté d'un des chars dételés, scrutant la nuit.

— Je n'ai aucune certitude, répondit l'officier. Mais quand nous avons installé le camp, un de mes hommes a aperçu cinq ou six nomades des sables se profiler sur une crête.

— Ils ne nous attaqueront pas, observa Amerotkê. Nous sommes bien armés et ces nomades se déplacent par petits groupes.

— Comme je vous l’ai dit, seigneur, les tribus se regroupent. Les nomades nous ont vus arriver. Nous ne sommes que huit et ils sont tentés par nos chevaux, sans parler des armes et des objets, précieux pour eux, que nous transportons. Hélas, dit-il en haussant les épaules, nous ne pouvons pas faire grand-chose d’autre à part attendre.

Ils s’assirent à l’air frais de la nuit, et écoutèrent les cris des animaux en train de chasser. Le désert était devenu un endroit menaçant. Les soldats parlaient à voix basse du Shah, cet animal maudit que Seth envoyait sur terre et dont le regard changeait les hommes en pierres. Ou de Saga, une créature innommable sortie des profondeurs, dotée d’une tête de faucon et d’une longue queue terminée en forme de lotus empoisonné.

Amerotkê assura son tour de garde mais il s’était endormi sous un palmier quand l’attaque se déclencha. Des silhouettes sombres avaient surgi des sables et les criblaient de flèches. Elles eurent heureusement peu d’effet. Chaque homme était armé d’un arc et d’un carquois bien garni. Ils les tirèrent à leur tour, également sans grand effet. Amerotkê saisit son manteau, l’imbiba d’un peu d’huile, y mit le feu et le lança à l’extérieur du camp sur le sable. Cette faible lueur permit aux archers de mieux ajuster leur tir. Des cris s’élevèrent dans la nuit.

Les nomades des sables les encerclaient mais leur attaque n’était pas concertée. Retranchés dans l’oasis, Amerotkê et les soldats s’abritèrent derrière leurs boucliers. Des sabres se heurtèrent à des dagues, des massues frappèrent des boucliers. Deux des nomades s’écroulèrent et un des soldats égyptiens recula en titubant, blessé au bras.

Mais les assaillants s’enfuirent dans la nuit, abandonnant le combat. Amerotkê et l’officier demeurèrent un instant aux aguets près des chars, attentifs aux bruits de la nuit. Les nomades ne revinrent pas. Les soldats traînèrent au-dehors du camp les corps des deux assaillants qui avaient été tués et les abandonnèrent dans le sable. Ils examinèrent les alentours sans découvrir de blessés. Les nomades les avaient emmenés.

— Ils ne reviendront pas, déclara l’officier. Ils ne pensaient pas trouver une résistance aussi rude et ils ont perdu tout espoir d’un pillage facile.

D'accord avec lui, Amerotkê regagna sa couche improvisée. Il resta un instant immobile, les yeux fixés vers le ciel en pensant à Norfret, à ses fils, espérant que Shoufoy et Prenhoe veillaient sur le temple d'Horus. Il avait l'impression d'avoir rêvé cette course en char dans le désert, ces moments angoissants passés dans l'Entrée du monde souterrain, l'attaque des nomades, ces ombres noires vêtues de haillons de la tête aux pieds, comme Lekhet. Les corps de deux des leurs étaient en train de raidir sous l'œil froid de la lune. Il se souvint de ce que Lekhet lui avait dit à propos du labyrinthe. Les deux officiers disparus étaient toujours à l'intérieur. Avant de s'endormir, Amerotkê pria Maât de l'aider à les découvrir.

Le camp s'éveilla juste avant l'aube. Amerotkê se sentait glacé et raide. Le ciel était strié de bandes de lumière baignant le désert d'une nuée de couleurs. En dehors de quelques coupures et contusions, de flèches plantées dans des troncs d'arbres et de pitoyables tas de haillons abandonnés dans le sable, il ne restait pratiquement aucun signe de l'attaque de la nuit. Les soldats étaient de bonne humeur, préoccupés seulement de rompre bientôt leur jeûne forcé.

Ils venaient de terminer leurs maigres provisions quand la sentinelle signala des chars à l'horizon. La chaleur commençait déjà à déformer le paysage. La main en visière pour abriter ses yeux, Amerotkê distingua un éclat d'or et d'argent, des taches tremblantes de couleurs. Bientôt l'escadron fut en vue, avançant lentement car il était suivi de fantassins marchant au pas.

On voyait nettement leurs bonnets rayés de rouge. La brise du matin apporta jusqu'à lui les aboiements des chiens de chasse. Avec l'arrivée des chars, de l'infanterie et des veneurs qu'Amerotkê avait spécialement demandés, l'oasis fut bientôt le théâtre d'une activité intense.

Valou descendit de son char, son visage gras plissé dans un sourire. Il s'avança d'un pas hésitant et saisit la main d'Amerotkê.

— Eh bien, seigneur juge, voilà qui nous change de la salle des Deux Vérités !

Il désigna Rahmose derrière lui. Le jeune homme n'était pas enchaîné mais gardé de près par deux officiers.

— Son père et celui des deux jeunes disparus voulaient également venir, ajouta le procureur royal en épongeant son crâne chauve couvert de sueur. Mais je les ai priés de rester à Thèbes.

Il claqua des doigts pour appeler un serviteur chargé d'une outre d'eau. Valou aspergea sa bouche et son visage en soupirant.

— Je ne peux pas supporter la chaleur. Et je déteste le désert.

Il écarta Amerotkê et s'avança à la lisière de l'oasis, les yeux fixés sur le labyrinthe.

— Je suis venu ici enfant mais plus jamais depuis. Cet endroit est terrifiant. J'ai eu l'impression d'avoir été touché par les ailes de la Mort. Crois-tu que les deux jeunes hommes sont encore dedans ?

— J'en suis convaincu.

Valou hocha la tête et, quittant l'ombre bienfaisante des arbres, cria à un jeune page d'apporter son parasol. Puis il prit Amerotkê par le coude.

— Allons-y, seigneur. Allons revoir mes cauchemars !

Ils s'avancèrent tous deux sur le sable. Valou avait ordonné aux autres de rester en arrière.

— Tu ne pouvais attendre que j'aie regagné Thèbes ? demanda Amerotkê.

Valou prit le parasol de son autre main pour qu'Amerotkê profite également de l'ombre.

— J'ai entendu parler de ce qui se passe au temple d'Horus.

— Évidemment. Tu représentes les yeux et les oreilles de Pharaon.

— Et notre divin Pharaon n'est pas content. Tous ces meurtres... Tu sais ce qu'on raconte ?

De ses yeux perçants il dévisageait Amerotkê.

— Oh, on dirait que non ! Hatchepsout et Senenmout vont se rendre au temple d'Horus. Ils veulent assister à la réunion.

— C'est une erreur, observa Amerotkê en détournant les yeux.

— Je crois que c'est également ce que pense le seigneur Senenmout, mais Son Impériale Majesté fait preuve

d'impatience quand il s'agit des prêtres, particulièrement si le bruit court qu'ils sont à l'origine de ces meurtres. Ce n'est pas exactement ce qu'on appelle les Terres rouges ?

— Non, en effet, répondit Amerotkê.

Il était surpris de cette nouvelle. Il soupçonnait qu'Hatchepsout ne viendrait pas seulement au temple pour intimider les membres de l'assemblée et obliger ses ennemis à se dévoiler, mais aussi pour lui demander, à lui, des explications.

— Ah bon !

Valou leva les yeux vers les vautours qui décrivaient des cercles au-dessus d'eux.

— Regarde-les, ces « poulets de Pharaon », comme disent les soldats. Il paraît que vous avez été attaqués la nuit dernière ?

Du bout de sa sandale il donna un coup de pied dans un petit tas de sable.

— Tout cela est une perte de temps, seigneur, conclut-il. Rahmose sera condamné.

Ils se trouvaient maintenant devant l'entrée du labyrinthe. Malgré la chaleur du soleil matinal dans son dos, Amerotkê éprouvait un profond malaise. Mais Valou fit quelques pas à l'intérieur avant de se retourner.

— As-tu remarqué les gravures ici ?

Amerotkê lui emboîta le pas. Valou se tenait devant deux énormes scorpions gravés dans le granit. L'artiste avait couvert de peinture l'espace entre les traits. Les deux animaux venimeux se faisaient face et se toisaient comme prêts à se battre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Amerotkê.

— Ils vont s'accoupler, répondit Valou. As-tu jamais observé deux scorpions dans ces moments-là ? Ils sont rivés l'un à l'autre et oscillent comme s'ils dansaient. Si le mâle est assez stupide pour rester dans les parages quand il a finalement imprégné la femelle de sa semence, elle le tue et le dévore.

Le procureur royal laissa échapper un petit rire :

— Un peu comme notre pharaon, conclut-il. Bien entendu, la similitude se limite au pouvoir détenu par le sexe féminin, sans autre sous-entendu malséant.

— Bien entendu, dit Amerotkê en souriant à son tour.

Il examina les gravures de plus près. Elles lui rappelaient les scorpions dessinés sur la voûte du temple d'Horus.

— Quel est le mâle ? demanda-t-il.

Valou s'éloigna de quelques pas.

— Je l'ignore. Seul l'œil d'un expert pourrait distinguer une différence. Mais poursuivons, seigneur juge. Nous sommes dans l'Entrée du monde souterrain où d'abominables crimes ont eu lieu.

Il effleura la main d'Amerotkê de l'éventail qu'il venait de tirer de sa robe.

— Pourquoi sommes-nous ici ?

— Je me suis entretenu avec un certain Lekhet, répondit Amerotkê. Il affirme qu'un homme s'est rendu ici autrefois et est entré dans le labyrinthe. Lekhet et d'autres gardaient toutes les entrées après avoir vérifié qu'aucune bête sauvage ne s'y trouvait. Or cet individu n'est jamais ressorti et aucune trace de lui n'a été repérée quand des hommes ont examiné attentivement le labyrinthe en parcourant le dédale des blocs.

— C'est un conte, ricana Valou.

— Je ne le pense pas. Lekhet n'est pas un menteur et, par ailleurs, j'ai lu une histoire semblable dans une chronique qui se trouve dans la bibliothèque du temple d'Horus. Il y est dit que ce labyrinthe, ce lieu de mort, dévore finalement ceux qui s'y hasardent, les engloutit.

— C'est un endroit certes sombre et maudit, rétorqua Valou, mais il ne s'agit, en fin de compte, que de rochers et de sable. Très pratique pour y assassiner les gens, seigneur Amerotkê.

— Tu as amené de bons chiens de chasse ?

— Les meilleurs qu'on puisse trouver dans les chenils royaux.

— C'est bon, dit Amerotkê avec satisfaction. Mettons-nous au travail.

Il rebroussa chemin en direction de l'oasis et fit signe à l'officier. Celui-ci s'avança avec les veneurs accompagnés de leurs grands chiens à poils longs.

— Vous allez vous diviser, leur dit-il et, voyant l'inquiétude se peindre sur leur visage, il précisa : N'ayez crainte, vous n'entrerez pas dans le labyrinthe mais circulerez sur les blocs.

Seuls les chiens y pénétreront. Vous les dirigerez au moyen de laisses suffisamment longues et les laisserez chercher. Cela prendra un certain temps.

— Que devons-nous chercher ? demanda l'un des hommes.

— Vous le saurez quand vous l'aurez trouvé, répondit Amerotkê en clignant des yeux et en regardant le ciel. Vous êtes environ une trentaine. Répartissez-vous de sorte que tous les blocs de granit soient explorés, vous au-dessus, les chiens en bas. Ne descendez sous aucun prétexte. Il va faire de plus en plus chaud, aussi protégez vos yeux avec du khôl et couvrez votre tête. Vous ne reviendrez ici qu'après avoir terminé. Buvez autant d'eau que vous voudrez avant de partir et n'oubliez pas de vous soulager !

Des rires fusèrent.

— La même chose pour les chiens. Veillez à ce qu'ils ne se laissent pas distraire par des ossements ou autres restes humains qu'ils pourront trouver.

Il jeta un coup d'œil à leurs pieds chaussés de bonnes chaussures de marche.

— Vous allez transpirer, mais vos bottes vous protégeront bien. Si vous trouvez quelque chose, ne vous déplacez surtout pas et contentez-vous d'appeler sans bouger.

Les hommes se mirent à parler entre eux, intrigués par les instructions d'Amerotkê.

— Les chiens ne trouveront aucune piste à flairer, fit observer Valou. Celle des hommes disparus est effacée depuis longtemps.

— Nous verrons bien, répondit Amerotkê en mettant une main en visière pour se protéger de la réverbération du soleil. Et nous en saurons davantage vers le milieu du jour, au mieux.

Des officiers accompagnèrent certains veneurs vers les autres entrées. Un petit cheval de bât chargé d'échelles fut amené et des tronçons d'échelles reliés les uns aux autres. Amerotkê grimpa au sommet d'un bloc de granit et fit signe au chef des veneurs de le rejoindre. L'homme obéit, une longue laisse à la main selon les instructions reçues, et il se mit en marche. Il avançait lentement, dirigeant le chien qui trottait au-dessous dans l'étroit passage entre les blocs et qui s'arrêtait fréquemment pour jeter des regards affligés à son maître. Celui-

ci lui murmurait des encouragements, faisait claquer sa langue, ralentissant encore le pas. Amerotkê regarda tout autour de lui, impressionné par cette atmosphère étrange, irréelle. Il ne voyait qu'un océan de blocs tourmentés. Plus loin, d'autres veneurs se mettaient en position. Derrière eux, un soldat muni d'une écritoire marquait chacun des blocs visités et en prenait note. La chaleur était déjà intense et Amerotkê éprouva un léger vertige mais s'abstint de bouger. Des silhouettes surgissaient maintenant de tous côtés. Quelques-uns des chiens gémissaient, effrayés par le labyrinthe. Ils protestaient vigoureusement et deux d'entre eux tirèrent si fortement sur leurs laisses qu'ils firent tomber leurs maîtres à l'intérieur. Un autre s'échappa et regagna l'oasis en courant. Peu à peu les choses se mirent en place. Les chiens commencèrent leur travail et l'air se remplit d'abolements ou de grognements. Amerotkê descendit et gagna un coin d'ombre, priant silencieusement pour que cette chasse soit fructueuse.

De fréquents appels des veneurs l'obligeaient à longer les blocs pour voir ce qu'ils avaient découvert. Val ou refusa de l'accompagner. Les trouvailles des chiens consistaient en lambeaux de vêtements ou en ossements jaunis d'anciennes victimes. Sur les rochers, la chaleur devenait presque intolérable. Amerotkê envoya des soldats munis d'outres pleines porter de l'eau aux veneurs. Il se disposait à regagner l'oasis quand un des chiens se mit à hurler comme s'il venait d'être sauvagement attaqué et blessé. Tout autour retentirent les cris des veneurs. Amerotkê remonta en hâte sur son rocher pour constater que tous les hommes avaient fait halte. L'un d'eux, par contre, faisait des signes frénétiques. Accompagné de quelques éclaireurs, Amerotkê se dirigea vers lui, presque au centre du labyrinthe. L'homme, les mains en sang, retenait à grand-peine la laisse en appelant à l'aide. En bas, le chien se débattait, englouti par le sable. Seule sa tête émergeait encore. Un des soldats s'apprêtait à sauter mais Amerotkê le retint par le bras.

— Ne fais pas l'imbécile, cria-t-il. Tu vois bien que ce puits t'engloutirait, toi aussi.

Ils s'efforcèrent de tirer le chien mais durent constater que le puits était certainement trop profond. Ils lancèrent d'autres

cordes et réussirent enfin à extraire le pauvre animal et à le hisser au sommet des blocs. Le chien était fou de peur, son pelage écorché et blessé là où les cordes l'avaient serré. Amerotkê l'entraîna avec son maître vers l'oasis et cria aux autres veneurs de se retirer. On apporta des lances pour tenter d'estimer la profondeur du puits. De l'extérieur, rien n'indiquait sa présence. Le sol de l'étroit passage présentait le même aspect que partout ailleurs. Mais, en dessous, au lieu du roc solide, on trouvait du sable.

— On ne l'aurait plus jamais revu, murmura un soldat.

— Je pense, renchérit Amerotkê. Dans le désert, il existe des pièges de ce genre. Ce sont généralement des crevasses qui se sont remplies de sable. Mais, à l'emplacement de l'Entrée du monde souterrain, se trouvait autrefois un poste frontière. Il s'agit sans doute ici d'une casemate, d'un cachot comblé par du sable, naturellement ou, c'est plus probable, intentionnellement, par les Hyksos afin d'en faire un piège mortel. Rien d'étonnant à ce que personne n'ait pu en sortir vivant. On pouvait peut-être s'en échapper, mais à la condition de ne pas céder à la panique ou à l'épuisement. Avez-vous remarqué que tous les passages mènent dans cette direction ? Les chances de survivre étaient bien minces.

Valou venait dans leur direction, avançant avec précaution, son parasol dans une main, l'autre tendue pour garder l'équilibre. Il faisait penser à une vieille femme un peu branlante comme on en voit au marché autour des étals.

— On m'a raconté ce qui vient d'arriver.

Le procureur royal contempla avec colère les visages hilares des soldats et fourra son parasol dans les mains de l'un d'eux. Puis il s'accroupit et contempla le sol du labyrinthe.

— Un piège du monde souterrain, murmura-t-il.

Il fallait des yeux bien perçants et un regard expérimenté pour distinguer une différence quelconque dans le sol. Et il pouvait alors être trop tard – il leva les yeux vers Amerotkê :

— Penses-tu que nos disparus sont là, au fond ?

— Le puits est certainement assez large et assez profond pour engloutir deux hommes et leurs armes.

Valou soupira, maudissant la chaleur. Il se remit debout.

— C'est suffisant pour disculper Rahmose, dit-il en faisant signe à Amerotkê de le suivre. Il faut sonder ce puits.

— Autant vouloir vider la mer ! répondit Amerotkê en haussant les épaules. Bah, au fond, c'est peut-être possible. Tout dépend de sa profondeur. Nous allons enfoncer des lances. Si elles ressortent propres, c'est qu'il est trop profond. Si elles sont maculées, alors...

Valou fit signe qu'il avait compris.

Les veneurs étaient repartis. Des soldats munis de longues lances commencèrent à les enfoncer dans le sable en divers endroits.

Peu de temps après, des cris retentirent. On avait trouvé quelque chose. Un ingénieur qui avait accompagné l'escadron avait pris les choses en main et fait installer une poulie de fortune. Il affirma que le puits était sans doute une ancienne cave à vin et qu'il devait s'y trouver quelque chose. On se mit alors à pelleter le sable et, dans l'après-midi, le premier corps fut découvert, le nez et la bouche emplis de sable. Rahmose demanda à le voir et tomba à genoux, cachant son visage dans ses mains en se tournant vers le nord. Valou vint lui tapoter l'épaule.

— On va retrouver l'autre corps. Toutes les charges contre toi sont donc levées et ton innocence sera proclamée. Il n'y a pas eu crime.

Amerotkê avait baissé les yeux vers ce corps tordu.

— Je ne suis pas d'accord. Il s'agit bien d'un crime, en fin de compte. L'Entrée du monde souterrain doit en être accusée, comme de la mort de bien d'autres êtres. Valou, à toi de régler maintenant cette affaire. Comme tu le sais, d'autres soucis m'attendent à Thèbes.

CHAPITRE XIII

Shoufoy et Prenhoe se sentaient parfaitement bien. La grande taverne proche des quais, qui faisait aussi office de bordel, était pleine de clients. On y trouvait, mêlés, des gens de classe inférieure, des parias, des colporteurs, des diseurs de bonne aventure, des prestidigitateurs et des cancaniers. Tous avaient assez de bon sens pour ne pas chercher à se vendre leurs marchandises. Assis dans un coin, les deux compères observaient la scène. Des filles de toutes nationalités proposaient leurs charmes : Nubiennes, Libyennes, Cananéennes, Koushites et même certaines au teint pâle qui venaient des îles situées au-delà du grand Delta. Il y en avait pour tous les goûts, comme l'affirmait une inscription sur le mur.

— Tous les coquins qui vivent le long du Nil se sont arrêtés ici un jour ou l'autre, remarqua Shoufoy, non sans une pointe de regret et, désignant un marin phénicien : Un homme comme lui a visité des lieux que tu ne peux imaginer qu'en rêve. Il prétend avoir traversé le grand océan et découvert des terres où les forêts sont aussi touffues que les piquants sur le dos d'un porc-épic et où les montagnes sont coiffées de neige. Il peut raconter pendant des semaines des histoires à vous donner des cauchemars.

— Est-ce qu'elles sont vraies ? demanda Prenhoe, inquiet.

— Qu'importe ! répliqua Shoufoy en frottant l'emplacement où s'était autrefois trouvé son nez. Ce qui compte, Prenhoe, ce n'est pas l'histoire en elle-même mais la manière de la raconter.

Si Prenhoe aimait bien être là, il se montrait circonspect. Dans la salle, les lampes à huile dégageaient autant d'effluves rances que de lumière. Des ombres se devinaient au-delà des portiques dans des recoins sombres. Quelque part dans la cour extérieure, des hommes se battaient au couteau. Un porteur de

morts venu de la nécropole circulait entre les tables et proposait aux clients de les emmener dans une caverne où il leur montrerait la momie d'un homme enterré vivant.

— Avec des cheveux couleur de blé mûr, disait-il, et une peau aussi pâle que le sable.

Shoufoy fit un geste de menace et l'homme s'écarta.

— Qu'attendons-nous ? demanda Prenhoe.

— Mon maître m'a confié une mission, déclara Shoufoy, et je l'accomplis.

Une ombre surgit de la nuit et vint s'asseoir sur la chaise en face d'eux. Un homme efflanqué, aux traits accusés, le nez pointu comme un bec et des yeux bridés. Il avait des cheveux longs et semblait ne s'être pas rasé depuis des jours. Sa tunique jaune était sale. Prenhoe remarqua qu'il n'avait plus qu'un bras, l'autre étant remplacé par un moignon cautérisé au goudron. Il ouvrit la main qui lui restait et remua les doigts.

— J'ai trouvé ce que tu désirais.

— Qui es-tu ? demanda Prenhoe.

— Ce n'est pas ton affaire, coupa l'homme en détournant les yeux. Qui est donc ton ami si curieux, Shoufoy ?

— Un homme bien, répondit Shoufoy. Et un excellent scribe.

— Les ânes pètent, les scribes écrivent, remarqua l'homme en pointant le nez dans la direction de Prenhoe. Je n'ai pas de nom. On m'appelle le Vagabond du fleuve.

Shoufoy lui tendit une petite pièce d'argent.

— Si tu mens...

— Je ne mens pas, rétorqua vivement le Vagabond. Mais les nouvelles ne sont pas bonnes. L'homme que tu appelles Antef était enrôlé dans l'armée. Il aurait été blessé lors de la grande bataille qui s'est déroulée près du Delta.

— Je la connais, dit Shoufoy. Mon maître y était.

— On l'a revu ensuite à Memphis. Il prétendait avoir perdu la mémoire.

Le nain approuva d'un signe de tête.

— Eh bien, ce n'est pas ce que j'ai entendu dire. On raconte qu'il a déserté et qu'il s'est remarié.

— Qui aurait-il épousé ? demanda Prenhoe.

— Quelle question, scribe ! Une femelle, bien sûr, lança le Vagabond, et il se mit à rire en découvrant des dents qui ressemblaient à des crocs. Il est tombé amoureux de la fille d'un marchand qui avait un étal dans l'avant-cour du temple à Memphis.

— Et alors, qu'est-il arrivé ?

— Je ne sais pas trop. Une querelle de famille sans doute, mais il a été jeté dehors par le père.

— Pour quelle raison ?

— Vol.

— Des pièces, de l'argent ?

— Non, répondit le Vagabond. Des petites cassettes en bois de santal.

Shoufoy se pencha pour lui parler à l'oreille.

— Et maintenant ? murmura-t-il. Peux-tu me faire cette faveur ?

L'homme fit une grimace puis hocha la tête.

— Cela coûtera de l'argent.

— Je t'ai donné assez, déclara Shoufoy. Mais si tu fais ce que je te demande, mon ami de la garde du temple ignorera certains faits.

Le Vagabond grimaça un sourire, repoussa sa chaise et s'éloigna rapidement.

— Que va-t-il se passer ? demanda Prenhoe. La nuit dernière, j'ai rêvé que je chevauchais un hippopotame. Devant moi il y avait une fille. Je sentais ses douces fesses contre mon pénis. D'après toi, Shoufoy, est-ce un bon présage ?

— Certainement, dit Shoufoy. Mais auparavant il faut que tu te procures deux choses : un hippopotame pour te porter et une fille qui accepte de grimper devant toi.

— Ces messieurs sont-ils satisfaits ?

Shoufoy leva les yeux.

Deux prostituées, des jumelles, se tenaient devant eux, main dans la main. Elles portaient des perruques imbibées d'huile, des fards couvraient en abondance leur visage et leurs lèvres, des clochettes pendaient au bout de leurs seins et un tissu argenté dissimulait leur pubis.

Elles parlaient ensemble d'une seule voix.

— Les lits sont moelleux, ici. Pour un prix convenable vous pouvez nous avoir l'une ou l'autre ou toutes les deux.

Prenhoe toussota d'excitation mais Shoufoiy, dont le visage était resté jusqu'alors dans l'ombre, se pencha en avant. Les filles poussèrent un cri et s'esquivèrent.

— C'est aussi bien, déclara Shoufoiy. De toute façon, tu n'aurais pas aimé plonger tes mains dans la peinture, n'est-ce pas ?

— Que veux-tu dire ?

— Viens, je vais te montrer. J'imagine que nous devons encore attendre ici un certain temps.

Il entraîna Prenhoe à travers la salle vers un portique. Les jumelles et un marin étaient en train de monter l'escalier. Prenhoe contempla avec étonnement le mur couvert d'empreintes de mains dans les tons les plus variés, bleu, pourpre, rouge, vert.

Shoufoiy pointa du doigt vers le bas du mur. On y distinguait de petites empreintes jaunes.

— Ce sont les tiennes ? demanda Prenhoe.

Shoufoiy opina de la tête.

— Il y a maintenant pas mal d'années, dit-il. C'était une grande et forte Nubienne. Par Hathor, nous avons tellement malmené le lit qu'il s'est brisé. Si tu achètes une de ces filles, ou tout au moins ses services, tu choisis ta couleur et tu appliques ton empreinte sur le mur.

— Mais pour quelle raison ? demanda Prenhoe.

— Le propriétaire de cet endroit est un Koushite. Il paraît que, dans son pays, quand tu vas avec une prostituée du temple, c'est une façon de faire une offrande aux dieux. Tu jures de payer, puis tu plonges la main dans de la peinture rouge et tu l'appliques sur le mur. Le temple doit être couvert d'empreintes, dit Shoufoiy en riant. Quoi qu'il en soit, le propriétaire du bordel a introduit la coutume ici.

Un choc se fit entendre en haut des escaliers et un vieil homme les dévala en courant, tout en marmonnant des injures. Arrivé en bas il se retourna, releva sa robe et exhiba son derrière décharné aux yeux de l'imposant garde qui l'observait d'en haut.

— Et voilà l'autre raison, poursuivit Shoufoy en riant. Seules sont autorisées en haut les personnes aux mains enduites de peinture. C'est une façon commode de distinguer ceux qui ont payé des resquilleurs.

Ils regagnèrent leur table et la trouvèrent occupée par deux passeurs. Mais Shoufoy eut tôt fait de les faire disparaître en invoquant le nom d'Amerotkê. Les deux amis commandèrent de nouvelles coupes de bière. Prenhoe se sentait un peu mal à l'aise. Ces empreintes sur le mur lui rappelaient celles qu'il avait vues sur le mur de la chambre de Sato. Pourquoi le serviteur du prêtre avait-il trempé ses mains dans le vin empoisonné avant de mourir, pour les appliquer sur le mur ? Qu'avait-il tenté de faire comprendre par ce moyen ? Quel était le sens de son message ? Soudain, Prenhoe se leva.

— C'est ici qu'il avait appris cette façon de faire ! s'exclama-t-il.

— Qu'est-ce qui se passe, Prenhoe ? Tu perds la tête ?

— Non, non.

Prenhoe se rassit.

— Encore un de tes rêves ?

Prenhoe lui parla des empreintes dans la chambre de Sato.

— Tu prétends donc qu'il y aurait un rapport entre celles de la chambre de Sato et celles du bordel ?

— Bien sûr ! C'est ce qu'a voulu dire Sato ! C'est peut-être une fille d'ici qui a apporté le vin empoisonné, affirma Prenhoe en se grattant la tête. Je m'en souviens, mon maître a dit que le jour de la mort du père Prêm, Sato était en retard car il avait passé du temps avec une prostituée. Et le matin où il a été tué à son tour, il était allé en ville pour tenter de revoir cette même prostituée. Mais il était rentré sans y être parvenu.

Shoufoy réfléchit un instant.

— Attends-moi ici, lança-t-il en s'éloignant.

Prenhoe s'adossa à son siège et regarda autour de lui.

Un peu plus loin, une prostituée pariait avec un charmeur de serpent qu'elle n'avait absolument pas peur de ses animaux favoris. L'homme ouvrit un panier et laissa sortir le serpent sur la table. La fille étendit le bras sur lequel l'animal rampa lentement, comme s'il s'agissait d'une branche d'arbre. Puis,

d'un brusque mouvement, il se noua autour du cou de la fille qui se mit à hurler, frappant le sol des talons. Le charmeur de serpent riait mais les cris attiraient l'attention des rustres qui veillaient sur les lieux. Il siffla alors doucement et, aussitôt, le serpent se dénoua et abandonna la fille. L'homme avait cependant gagné son pari et la fille, à présent soumise, dut le reconnaître. Elle l'entraîna en haut des escaliers pour payer sa dette.

Shoufoy était de retour.

— J'ai questionné le maître du bordel. Il n'a pas connu Sato et ne se souvient pas avoir vu récemment ici quelqu'un qui lui ressemble.

Prenhoe soupira, déçu.

À cet instant, le Vagabond du fleuve réapparut. Il saisit l'épaule de Shoufoy et murmura à son oreille :

— Il est dehors dans la cour. Je lui ai dit que tu avais de bonnes nouvelles à propos de son affaire au tribunal.

— Est-ce que tu as un couteau ? demanda Shoufoy.

L'homme écarta son châle crasseux.

— C'est bon. Suis-moi.

Antef attendait debout dans l'ombre, à l'entrée d'un passage longeant le bordel. Shoufoy lui saisit le bras et l'entraîna un peu plus loin.

— Je suis content que tu sois venu.

Antef regarda successivement le nain, Prenhoe et le Vagabond.

— Qu'est-ce que ça signifie ? dit-il en levant le gourdin qu'il avait en main. On m'a dit que tu avais de bonnes nouvelles.

— C'est le cas, mon garçon, c'est le cas. Nous allons te laisser le temps de quitter Thèbes avant le retour de mon maître. Sinon, tu risques de passer pas mal de temps dans les carrières ou en prison dans l'une des oasis des Terres rouges.

Le visage d'Antef prit une expression menaçante.

— Dalifa est ma femme ! cria-t-il. Je vais retourner au tribunal et dire que j'ai été menacé !

— Si tu n'abaisses pas ce gourdin, l'avertit Shoufoy, tu seras réellement menacé. À présent, écoute-moi, Antef. Tu n'as jamais été blessé à la tête. Tu as déserté et pris du bon temps en

voyageant de ville en ville tout le long du Nil. Est-ce que tu jouais déjà les héros ? les braves soldats ?

— Tu n’as aucune preuve de cela !

— Moi, non, mais un certain marchand de Memphis en a.

Les yeux d’Antef se firent attentifs. Il se balançait sur ses pieds en jetant des regards autour de lui.

— À Memphis, tu t’es marié, poursuivit Shoufoy. Ce qui signifie que tu as bel et bien divorcé de Dalifa. Mais tu as volé des coffrets en bois de santal au père de ta seconde épouse, qui t’a flanqué dehors. Quand tu t’es retrouvé à Thèbes, tu as découvert avec plaisir que ton ancienne femme avait fait un petit héritage. Tu as donc décidé de jouer au héros blessé rentrant chez lui. Tu étais tellement sûr de toi que tu as réclamé le jugement de la salle des Deux Vérités. Mais le seigneur Amerotkê, mon maître, est malin, il pourrait même en remontrer à une mangouste. Il a découvert quel méchant scélérat tu es en réalité.

— Je ne sais pas ce que tu...

— Mais si, tu le sais. Tu as été furieux que le seigneur Amerotkê ne tranche pas immédiatement en ta faveur au tribunal. Quand tu te trouvais là-bas, tu as entendu les déclarations de ce bâtard de Nehemou avant son agression. Alors tu as prétendu être un Amemet et tu as envoyé à mon maître un gâteau aux graines de caroube dans une des boîtes que tu avais volées.

Voyant qu’il commençait à s’agiter, Shoufoy tapota la bourse qu’Antef portait à sa ceinture.

— Je vais te la prendre.

— Certainement pas ! s’écria Antef en mettant la main sur sa dague.

Prenhoe eut soudain la bouche sèche. La situation devenait dangereuse.

— Tu me donneras ta bourse, insista Shoufoy. Puis tu iras au temple attester par écrit que tu es divorcé et que tu abandonnes toute revendication sur ton ancienne femme et sur ses biens. À l’aube, tu auras quitté Thèbes.

Antef recula d’un pas.

— Tu t’imagines que je vais faire ça, misérable nabot ? Va raconter ça à d’autres !

En contemplant son visage déformé par la rage, Prenhoe songea : « Comme l’âme de cet homme est mauvaise ! »

— Tu le feras, dit Shoufoy. À moins que tu ne préfères les mines ou un camp de prisonniers.

Antef réagit rapidement. Tirant sa dague, il plongea sur le petit homme mais Shoufoy avait eu le temps de s’écarter et de saisir son couteau qui s’enfonça droit dans l’estomac d’Antef. Celui-ci tomba à terre et des gouttes de sang apparurent sur ses lèvres. Il agita les jambes, toussa, cracha et s’immobilisa après quelques derniers soubresauts.

— Tu l’as tué ! s’exclama le Vagabond.

Prenhoe recula en serrant les lèvres.

Mais Shoufoy, les yeux étincelants, n’était nullement décontenancé. Il se tourna vers les deux autres.

— C’était un scélérat et il l’a toujours été. Il a menacé mon maître, juge principal de la salle des Deux Vérités. Il a eu sa chance et aurait pu sauver sa vie mais il en a décidé autrement. Il a choisi la mort de sa propre décision. Vous êtes tous deux mes témoins. J’ai agi en état de légitime défense, n’est-ce pas ?

Prenhoe opina d’un signe de tête mais précisa néanmoins :

— Tu l’y as incité délibérément, non ?

— C’est possible, répondit Shoufoy avec un sourire. Antef était un homme mauvais et violent. Il n’aurait jamais laissé notre maître en repos. Un lâche, un déserteur, un voleur, une brute, voilà ce qu’il était.

Il prit la bourse du mort et la lança au Vagabond.

— Emporte ce corps à la nécropole et veille à ce que son âme entreprenne le voyage vers les horizons lointains.

Jambes croisées, Amerotkê était assis sur son lit dans la chambre qu’il occupait dans le temple d’Horus. Arrivé tard la veille, il s’était contenté de se laver, de manger et de dormir. Il sourit à ses compagnons.

— Il me semble être de retour dans la salle des Deux Vérités. Je lis sur vos visages que vous avez des choses à me dire.

— Que s'est-il passé dans les Terres rouges ? demanda Shoufoy.

Amerotkê décrivit ce qu'ils avaient trouvé dans l'Entrée du monde souterrain.

— Rahmose est donc déchargé de toute accusation ? demanda à son tour Prenhoe.

— Oui et non, mon cher Prenhoe. Banopel et Usurel ont pénétré dans le labyrinthe et ont été engloutis par le sable. De cela Rahmose est innocent et le tribunal n'a donc plus de raison d'intervenir. Néanmoins il a agi stupidement. S'il s'était soucié de ses amis au lieu de leur prendre leurs chevaux en guise de plaisanterie, peut-être ceux-ci auraient-ils eu une chance de survivre. Cette pensée pèsera sur Rahmose toute sa vie. Mais qu'est-il arrivé ici ?

Prenhoe rapporta que les prêtres continuaient à discuter.

— Ils ne parviennent pas à conclure, dit-il. Je suppose qu'ils se sépareront sans réussir à se mettre d'accord.

Shoufoy fit le récit des événements survenus au bordel la veille. Amerotkê l'écouta attentivement.

— C'est une fin qui lui convient, déclara-t-il en jetant un coup d'œil au nain qui, les yeux brillants, attendait son commentaire. Tu n'es pas un imbécile, Shoufoy. Tu savais qu'Antef était un homme rancunier et dangereux. Si le tribunal avait eu à juger de son cas, ce n'est ni l'exil ni la prison qui l'attendaient, mais la mort. La divine Hatchepsout et le seigneur Senenmout se montrent très sévères envers ceux qui menacent les serviteurs du royaume. Merci à toi également, Prenhoe, pour ta suggestion. Mais tu dis que Sato ne s'est jamais approché de ce bordel ?

Prenhoe fit signe que non.

— C'est un mystère, maître. Pourquoi un homme en train de mourir aurait-il laissé ses empreintes sur le mur ? Pourquoi aurait-il trempé ses mains dans le vin empoisonné ?

— J'ai exploré la chambre de Sato, intervint Asoural d'un air décontenancé.

Il semblait mal à l'aise et n'aimait pas ce temple, avec ses jardins publics, aux recoins ombragés, garni d'anciens passages et de portiques.

— Et alors ? insista Amerotkê.

— Rien. Je me suis également rendu au garage à bateaux. Si j'avais trouvé le scélérat qui a placé le sang dans le nôtre, je l'aurais traité comme Shoufoy a traité Antef.

— Et tu n'as rien trouvé ?

— Rien, seigneur. Le bateau est amarré là du coucher du soleil à l'aube. Il n'y a pas de gardes. Aucune raison d'en mettre, d'ailleurs. Ils ont déjà remplacé la barque engloutie dans le Nil. Je suis monté à bord pour examiner la cale. Il ne fallait pas longtemps pour vider une jarre et la remplir de sang. J'ai également inspecté les chambres de Prêm et de Neria.

— J'imagine que tout était déjà nettoyé.

— La plupart de leurs biens les accompagneront dans la tombe. Le grand prêtre Hani assure qu'il n'y a rien trouvé de curieux.

— Et qu'en est-il de notre savant itinérant Pépi ?

— D'après les domestiques, il avait emporté toutes ses affaires. Toutefois, j'ai trouvé derrière la tête de son lit quelque chose que je dois vous montrer.

— Qu'est-ce que c'est ?

Asoural se mit à rire.

— Quelque chose que je ne peux apporter. Il faut que vous veniez le voir pour le croire.

Amerotkê essuya avec un linge la sueur qui coulait dans son cou.

— Il est évident que l'assassin a lui-même soigneusement passé en revue les possessions de toutes ses victimes, en particulier de celles qui avaient une charge au temple d'Horus. Après la mort de Neria, il ne lui a pas fallu longtemps pour inspecter les affaires de celui-ci. Quant à celles de Prêm, nous savons ce qu'il en est advenu. Ce que Pépi pouvait avoir emporté a brûlé avec lui dans ce terrible incendie. Et dans le cas du pauvre Sato, l'assassin a eu le temps de substituer du vin sain au breuvage empoisonné et d'inspecter aussi la chambre.

Il déplaça ses jambes et s'assit sur le bord du lit.

— Aimeriez-vous un peu de bière, maître ?

— Non, Prenhoe. C'est la vérité que je voudrais. Voyons, nous savons que Neria, le bibliothécaire, était un homme secret.

— Certes, admit Asoural. Il gardait bien des choses pour lui, mais pas autant que le père Prêm.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, Prêm était âgé et vénérable. Et Neria plutôt rusé, disent certains.

— Nous savons que Neria soutenait les visées de la divine Hatchepsout. Il a dû découvrir à la bibliothèque ou dans le caveau quelque chose qui appuyait ses prétentions, mais nous ignorons quoi. Nous pouvons supposer qu'il en a parlé à Prêm, son guide, scellant ainsi leur destin commun.

Amerotkê sourit en prêtant l'oreille aux chants mélodieux qui parvenaient jusqu'à eux d'une partie éloignée du temple.

*Ô Horus ! comme tes serres sont belles !
Ton regard est aussi aigu que celui d'un aigle,
L'Égypte tout entière se blottit sous ton aile.*

— Pour une raison quelconque, Neria a été tué d'une manière cruelle, non par une lame silencieuse ou par une coupe de vin empoisonné mais transformé en torche vivante.

— Ainsi que Pépi, observa Prenhoe.

— Pour Pépi, c'est différent, remarqua Amerotkê. C'était un athée, un cynique, un beau parleur et un querelleur. On lui avait confié une mission de recherche mais, coquin et charlatan comme il l'était, je pense qu'il n'a pas fait grand-chose et qu'il a passé plus de temps à fouiner qu'à étudier des manuscrits à la bibliothèque. Il était logé confortablement ici, mais il a jugé bon de s'installer au-dehors dans des conditions onéreuses. Il serait donc raisonnable de supposer qu'il a volé un manuscrit pour le vendre, mais Pépi était bien trop intelligent pour agir ainsi. Il n'a volé aucun manuscrit et celui qui a disparu est probablement dissimulé quelque part à l'extérieur de la bibliothèque.

— Mais alors, que soupçonnez-vous ? demanda Shoufoy.

— J'en viens à me demander si on n'a pas donné de l'argent à Pépi pour qu'il disparaisse. Il n'aurait jamais abandonné de lui-même un confortable port d'attache comme le temple d'Horus. Il a fallu pour cela qu'on remplisse sa bourse. Je pense que c'est

l'assassin qui l'a fait, et qu'il a ensuite volé et dissimulé lui-même le manuscrit afin que Pépi soit soupçonné de vol. Peu après, il s'est rendu à Thèbes et l'a réduit définitivement au silence en mettant le feu à sa chambre.

— Il se pourrait donc que la mort de Pépi n'ait rien à voir avec les autres, dit Prenhoe.

— C'est possible, admit Amerotkê. Sauf que Pépi et Neria sont tous deux morts de la même horrible façon.

— Et le divin père Prêm ?

— C'est autre chose, dit Amerotkê en prenant un gobelet et en buvant quelques gorgées. Le meurtre du divin père Prêm a été combiné astucieusement mais a failli rater. Sato a été entraîné au-dehors par une prostituée. Tout le monde savait qu'il était constamment à la recherche d'une fille mais avait rarement les moyens de s'en payer une. Ce jour-là, il a été volontairement retardé. L'assassin voulait se ménager le temps de parler avec le père Prêm pour découvrir ce qu'il savait exactement et fouiller la chambre. Mais Sato est revenu un peu trop tôt. Toutefois le meurtrier s'était préparé à une telle éventualité et, en fin de compte, a réussi son coup. Prêm a été également réduit au silence.

— Mais alors, que signifie la mort du grand prêtre Hathor ?

— Je n'en sais rien. Peut-être a-t-on voulu augmenter le chaos. À moins qu'Hathor, lui aussi, ait vu ou appris quelque chose. Il ne faut toutefois pas oublier que personne ne savait à l'avance à quelle table les visiteurs seraient assis. Le meurtre d'Hathor peut n'avoir été qu'une simple impulsion.

— Pas sans raison, tout de même ? insista Prenhoe.

— L'assassin est totalement opposé à l'accession au trône de la divine Hatchepsout. Ces meurtres, le chaos qui en découle et une réunion qui se termine par une réponse ambiguë ne confortent pas la réputation de notre divin Pharaon parmi les prêtres, soupira Amerotkê. Quant à Sato, gras, débauché, buveur de bière, il n'a pas été trop difficile de le berner au moment de la mort du père Prêm. Mais il a dû se souvenir par la suite de quelque chose et a été condamné lui aussi à rejoindre le royaume des morts. Asoural, montre-moi ce que tu as découvert dans la chambre de Pépi.

Amerotkê se leva pour enfiler ses sandales.

— Croyez-vous parvenir à la vérité ? demanda Shoufoy tandis qu'ils traversaient les jardins.

— Je commence à me le demander. Notre bibliothécaire va peut-être découvrir quelque chose, à moins que l'assassin ne commette une faute.

Dans la chambre de Pépi, simple et austère, les volets étaient fermés. Un vase de fleurs fanées avait été oublié sur le rebord de la fenêtre. Amerotkê détailla l'ameublement : des murs tapissés de nattes de roseaux, une chaise, un fauteuil pliant et un lit aux pieds sculptés en forme de pattes de lion, avec un long montant incurvé. Draps et matelas avaient été enlevés, révélant un sommier de sangles. La tête du lit formait un appuie-tête en bois sombre et s'ornait de deux repose-bras en or sculptés en forme de champignons. Asoural tira le lit et Amerotkê s'accroupit. À la hauteur de la tête de lit, on avait grossièrement gravé au couteau sur le mur un dessin obscène représentant deux individus accouplés. L'un était penché sur l'autre et le pénétrait par-derrière. Les deux individus étaient revêtus de ce qui ressemblait à une peau de léopard, l'emblème des grands prêtres. Au-dessus, on avait gravé un petit faucon.

— Crois-tu que ce soit l'œuvre de Pépi ? demanda Amerotkê.

— Les serviteurs pensent que oui. Il avait fait d'autres dessins mais on a repeint les murs par-dessus et ils ont disparu. Celui-ci a été oublié. J'ai demandé qu'on le laisse jusqu'à ce que vous l'ayez vu.

— On dirait deux hommes, observa Shoufoy. C'est assez fréquent dans les temples entre les prêtres.

— Certes, reconnut Amerotkê. Mais tout dépend de la personnalité des intéressés. Pépi aurait-il découvert quelque scandale de mœurs dans le temple d'Horus ? Sachant ce que nous savons de notre savant itinérant, il a pu s'amuser à faire un peu de chantage.

Il repoussa le lit. On frappa à la porte. Shoufoy l'ouvrit et Khaliv, le bibliothécaire, entra.

— J'ai travaillé pour vous, seigneur, et je crois avoir trouvé quelque chose. Je ne peux pas l'apporter jusqu'à vous, mais...

— Est-ce important ? demanda Amerotkê.

— Je n'en suis pas absolument certain, seigneur. Le mieux serait que vous jugiez par vous-même.

CHAPITRE XIV

Khaliv posa sur la table devant Amerotkê un morceau de papyrus manifestement très ancien. Les couleurs avaient pâli depuis longtemps ; les ors, les rouges et les noirs ne formaient plus qu'un ensemble grisâtre. Les hiéroglyphes figurant en bas étaient depuis longtemps démodés et déformés par le passage des siècles. Amerotkê parut déçu par le document. Ce n'était rien d'autre que l'image d'un pharaon portant sa couronne et les attributs de la royauté, ainsi qu'une pieuse acclamation à sa gloire.

— Est-ce cela le manuscrit que Pépi est censé avoir volé ?

— Oui, seigneur. Je l'ai examiné attentivement et ne lui trouve rien d'exceptionnel. Je ne sais même pas de quel pharaon il s'agit. Quelque ancien souverain, mais certainement pas un des rois de la dynastie du Scorpion.

— Alors pourquoi l'avoir caché et faire en sorte qu'on accuse Pépi de l'avoir volé ? demanda Amerotkê.

— Oh, il présente une certaine valeur pour les collectionneurs et les amateurs d'antiquités, répondit Khaliv. Il aurait pu en obtenir un bon prix. Mais la bibliothèque est remplie de papyrus de ce genre. Cependant, au cours de mes recherches, je suis tombé sur deux autres manuscrits qui avaient été déplacés.

— Ont-ils été consultés par Neria ? interrogea Amerotkê.

— Le fait qu'ils aient été sortis de leur boîte semble l'indiquer.

Le bibliothécaire alla jusqu'à la porte pour s'assurer qu'elle était bien fermée.

— Je ne pense pas que nous serons dérangés, murmura-t-il en revenant sur ses pas. Mais j'ai trouvé quelque chose qui devrait sans aucun doute satisfaire la divine Hatchepsout. Avant de vous le montrer, permettez-moi de vous faire un bref historique...

Khaliv prit le ton d'un maître s'adressant à ses élèves :

— Il y a mille cinq cents ans, comme vous le savez, seigneur, le roi Ménès de la dynastie du Scorpion régnait sur une Égypte unifiée. Son corps ne repose pas dans la nécropole de Sakkarâ...

— Mais ici dans le caveau du temple d'Horus.

— Exactement, seigneur. Ménès était un prince du sud, probablement originaire de la ville d'Abydos. Son ambition était d'unifier dans un même grand royaume le nord et le sud de l'Égypte. À cette époque, le nord était gouverné depuis le Delta et avait sa propre déesse, Neït, que l'on vénérât à Sais, à l'ouest du Delta.

— Neït est généralement représentée sous les traits d'une femme coiffée de la couronne rouge, la tiare associée à l'ancien royaume du nord.

— En effet, seigneur. Neït était une déesse primitive, bisexuée. Selon la légende, elle a créé le monde et donné le jour à un fils sans perdre sa virginité. À Sais, le temple de Neït était appelé « Château de l'abeille » car l'abeille est le symbole de la déesse. Ménès épousa une princesse qui était en fait pharaon, ou roi du nord.

Il vit le visage d'Amerotkê se figer de surprise et continua :

— En d'autres termes, seigneur, les premiers souverains du royaume du nord étaient des femmes qui portaient le nom de Neït. Ménès et son fils Horaha adoptèrent un titre qui signifie en égyptien archaïque « Celui qui appartient à l'abeille », c'est-à-dire à Neït.

— Résumons donc ta thèse, docte bibliothécaire, dit Amerotkê. Avant Ménès, l'Égypte était divisée en deux royaumes, celui du nord et celui du sud. Ménès régnait sur le sud et le nord était gouverné par des femmes désignées par le nom de Neït, celui de leur déesse vénérée dans le temple de Sais. Elles portaient en toute légitimité la tiare rouge.

— C'est bien cela, seigneur.

— Mais après que Ménès eut épousé une princesse du nord, il n'a régné légitimement sur les deux royaumes, et pu ajouter la tiare rouge à sa propre couronne, que dans la mesure où il a fait acte de soumission à son épouse et à la déesse qu'elle adorait.

— Mieux que cela, seigneur. La dynastie de Ménès a fait du scorpion son emblème pour figurer sur le sceau royal.

— Et le scorpion est un symbole hermaphrodite, mâle et femelle, intervint Amerotkê, repensant aux gravures qu'il avait vues sur les parois de l'Entrée du monde souterrain. Comment as-tu découvert cela ?

— Dans un ancien manuscrit. Une chronique. Mais il y a plus encore, juge.

Khaliv se leva et se dirigea vers un coffre surmonté d'un pignon qu'il déverrouilla. Il en sortit deux morceaux de papyrus raidis par l'âge et souleva la couverture qui les protégeait.

— Voici une image de Ménès, le premier roi de la dynastie du Scorpion. Étudiez-la attentivement.

Amerotkê se pencha et poussa un cri de surprise. En s'installant sur le trône, Hatchepsout s'était emparée délibérément des insignes de la royauté arborés par les pharaons de sexe masculin, y compris la fausse barbe.

Sur cette peinture où l'on voyait Ménès coiffé de la double couronne, c'était le contraire. L'artiste avait donné au pharaon une apparence féminine : silhouette fine avec des seins proéminents et une taille mince. Le visage rasé était celui d'une femme et le tissu drapé sur son sexe le même que celui dont se revêtaient les prêtresses. Les mains et les doigts aux ongles laqués faisaient preuve d'une grande finesse. Ménès était entouré d'abeilles, symbole de la divine Neît. Les jambes à demi découvertes étaient bien celles d'une femme et les sandales à semelle surélevée auraient pu appartenir à quelque noble dame.

— Toutes les apparences d'une femme, murmura Amerotkê. Ménès n'est devenu pharaon et n'a pu régner à la fois sur le nord et le sud qu'en adorant la déesse mère et en se transformant lui-même en son contraire.

Il saisit le bibliothécaire par le poignet.

— Oh, Khaliv ! La divine Hatchepsout te fera asseoir à ses pieds et remplira elle-même ta coupe de vin !

Khaliv écarta le dessin et en présenta un autre.

— Voici une inscription, une prière à la louange de Ménès, dit-il.

Amerotkê parcourut rapidement les lignes. Dans sa forme, le texte était conventionnel mais il différait fortement par son sens. Ménès n'y était plus qualifié de « père royal », mais de

« divine mère », de « fille bien-aimée de Neît dont le sein est la source de toute vie ». Amerotkê le reposa.

— Comment se fait-il que ces faits ne soient pas mieux connus ? Certes, ils sont vieux de mille cinq cents ans mais ne peuvent être négligés pour autant. Imagine ! Le premier pharaon d'Égypte, souverain légitime du nord et du sud réunis par son mariage avec la princesse de Neît, associé à elle dans le culte de cette déesse jusqu'à prendre lui-même un aspect féminin !

— L'histoire est en constant renouvellement, répondit Khaliv. Représentez-vous l'émotion que ces manuscrits provoqueront à Thèbes. Au cours des siècles la caste des prêtres s'est assuré une emprise totale et est devenue exclusivement masculine. Peu à peu les invocations se sont modifiées dans les prières. Il n'est resté aux femmes que la couronne du vautour, le caractère sacré et divin de la reine, épouse du pharaon.

— Et Neria aurait découvert tout cela ?

— Sans aucun doute. Il devait être tout excité. C'est la raison pour laquelle il s'est fait tatouer un scorpion sur la cuisse.

— Et qu'il en a parlé au divin père Prêm, ajouta Amerotkê. Le vieux savant a dû être fasciné. Les deux amis ont certainement pris des notes, peut-être copié le dessin, transcrit le texte de la prière que je viens de lire. Cela explique aussi pourquoi Neria a été tué de cette manière. Il fallait que son corps soit brûlé pour faire disparaître le signe du scorpion. Si nous retrouvons celui qui l'a tatoué, il nous révélera sans doute que le scorpion portait les attributs de Pharaon.

Le juge réfléchit un instant et ajouta :

— Après avoir tué Neria, l'assassin est allé dans sa chambre et en a retiré pour les brûler toutes ses notes personnelles et tous les manuscrits. Cela réglé, il s'est occupé du père Prêm. Il devait d'abord lui rendre visite pour découvrir ce qu'il savait exactement avant de commettre son horrible forfait. Quant aux autres meurtres... Je pense que Pépi a été tué parce qu'il faisait du chantage et Sato parce qu'il avait vu quelque chose. Hathor a sans doute été une offrande aux noirs desseins de l'assassin qui voulait plonger l'assemblée dans le chaos.

— L'assassin est ensuite venu dans cette bibliothèque, poursuivit Khaliv. Il avait appris l'existence de ces manuscrits et a dissimulé tous ceux qui venaient à l'appui des revendications d'Hatchepsout, faisant ainsi d'une pierre deux coups puisqu'il nous incitait aussi à accuser Pépi de vol.

— Pourrais-tu te souvenir de ceux qui ont consulté les manuscrits ?

Khaliv fit une grimace.

— Impossible de dresser une liste de tous ceux qui viennent ici et des documents qu'ils consultent. Il est aisé de déplacer un manuscrit d'une étagère à l'autre.

Très excité, Amerotkê se leva et se mit à aller et venir.

— Il nous reste deux questions importantes, déclara-t-il. À qui d'autre Neria aurait-il pu parler ? Et qu'y a-t-il de si important dans le caveau ? Nous ne pouvons pas répondre à la première, mais à la seconde, si. Veux-tu m'accompagner ?

Khaliv accepta et Amerotkê lui désigna les manuscrits.

— Enlève-les et cache-les bien. Ne parle à personne de ce que nous avons découvert et prends un air tout à fait naturel quand nous quitterons la bibliothèque. As-tu une dague ?

— J'ai mieux que cela, seigneur, un petit arc et un carquois rempli de flèches.

— Prends-les avec toi.

Quelques instants plus tard, Amerotkê et Khaliv, munis d'une torche, descendaient les escaliers du caveau. Les galeries vides et la crypte s'éveillèrent à la vie. Amerotkê fit le tour du tombeau.

— Tu avais raison de dire que l'histoire se renouvelle sans cesse, Khaliv. Ce sarcophage me semble relativement récent.

— Naturellement, seigneur, car il l'est. Je suppose que l'ancien était couvert de symboles et de peintures du pharaon sous un aspect féminin. Les prêtres d'Horus ont dû le détruire et en construire un autre bien avant l'invasion des Hyksos. Mais les murs, eux, nous révèlent la vérité.

— Comment cela ? demanda Amerotkê. Pour quelle raison n'affirmeraient-ils pas eux aussi ce que nous savons maintenant être un mensonge, à savoir que les souverains de l'Égypte sont exclusivement des hommes ?

Khaliv déposa son arc et ses flèches à terre et tapota le mur.

— Ces dessins ont été tracés à la hâte par des prêtres ou des artistes persuadés que les Hyksos allaient réduire toute l'Égypte en cendres.

— Une telle menace incite pourtant à exprimer la vérité plutôt que des mensonges, observa Amerotkê.

— L'artiste connaissait certainement les manuscrits que nous venons de voir, peut-être d'autres encore du même genre qui ont été détruits. J'ai étudié certaines de ces peintures et on devine encore des emplacements qui ont été délibérément effacés de manière à faire croire que seule l'usure du temps en est responsable. Regardez ici, on devine à côté du pharaon un personnage qui a disparu. Et là, voyez le pharaon lui-même. Pas trace de seins protubérants ni d'abeilles, symboles de Neît. Pourtant ces traits à peine visibles permettent néanmoins de les distinguer. Quiconque a vu le dessin que je vous ai montré tout à l'heure en retrouve immédiatement le tracé, bien qu'on lui ait substitué les lignes actuelles. Dans la version primitive, Ménès était bien doté d'attributs féminins.

— Lorsque tout cela sera connu, déclara Amerotkê en revenant sur ses pas, le conseil sera immédiatement dissous. Le triomphe d'Hatchepsout sera complet. En attendant, dit-il en frappant l'épaule du bibliothécaire, je vais assurer ta protection. Tu ne resteras pas ici. Non, non, insista-t-il en voyant que Khaliv s'apprêtait à protester ; tu dois partir pour des raisons de sécurité, au moins pour quelque temps. Asoural veillera sur toi pendant que tu noteras par écrit tout ce que tu as découvert. De mon côté, je vais envoyer une lettre au seigneur Senenmout...

— Où êtes-vous ?

Amerotkê sursauta tandis que Shoufoy et Prenhoe faisaient une apparition bruyante.

— Comment avez-vous deviné que nous étions ici ? demanda-t-il.

— Un garde vous a vus descendre, répondit Shoufoy en lançant un regard soupçonneux à Khaliv. Vous ne devriez pas vous promener dans des endroits aussi sombres sans protection.

— J'ai assez d'amis, répondit Amerotkê, et Khaliv est l'un d'eux. Shoufoy, rends-toi utile et éteins ces torches. Nous partons d'ici.

— Avez-vous découvert l'assassin ? demanda Shoufoy avec excitation.

— Non, nous ne l'avons pas découvert, répondit Amerotkê alors qu'ils s'engageaient dans les galeries. Mais nous savons maintenant pourquoi ces meurtres ont été commis. Prenhoe, je veux que tu emmènes Khaliv immédiatement auprès d'Asoural. Il sera conduit au palais royal et placé sous la protection personnelle du seigneur Senenmout. Fais-le tout de suite.

Parvenu en haut de l'escalier, il se retourna.

— Khaliv, ne dis absolument à personne où tu vas. Ne prends rien avec toi. Va-t'en, c'est tout.

Puis, saisissant Shoufoy par la main, il ajouta :

— Et toi, le plus savant des médecins, transmets un message au seigneur Hani. Dis-lui qu'il réunisse sans délai les prêtres. Je veux tous les voir impérativement dans la salle des banquets. Ensuite, reviens ici et rejoins-moi sous l'acacia à côté du bassin sacré. Cette affaire est maintenant terminée.

Il prit l'arc et les flèches de Khaliv et les lança à Shoufoy.

— Emporte ça.

— Allez-vous parler aux prêtres ? demanda le bibliothécaire.

— C'est ce que je vais faire. Ne serait-ce que pour éviter de nouveaux crimes.

Une bonne heure s'était écoulée quand Amerotkê, assis sur des coussins dans la salle des banquets, fut rejoint par les prêtres : Hani accompagné de Vechlis, Amon, Osiris, Isis et Anubis. Sengi, le chef des scribes, arriva en dernier. Bien entendu, tous s'excusèrent de leur retard, prétendant être fort occupés. Amon assura même qu'il était sur le point de s'en aller. Amerotkê allait prendre la parole pour révéler ce qu'il avait découvert quand un messenger royal se fit introduire et traversa hâtivement la salle pour murmurer quelques mots à l'oreille d'Hani. Le grand prêtre pâlit, indiqua d'un signe de tête qu'il avait compris et renvoya le messenger d'un mouvement de la main.

— Je viens de recevoir un message de la Divine Maison, annonça-t-il. Demain matin, avant la neuvième heure, la divine Hatchepsout escortée du seigneur Senenmout honorera ce temple de sa présence.

Il jeta un regard sévère à Amon avant de continuer :

— Par conséquent, personne ne doit s'en aller.

Un silence accueillit ces paroles. Les grands prêtres avaient manifestement tous l'air mal à l'aise.

— Pourquoi est-elle... Je veux dire, corrigea aussitôt Isis, pourquoi Sa Majesté Impériale daigne-t-elle nous montrer son visage ? Est-ce seulement pour avoir le plaisir de nous voir à ses pieds face contre terre ?

— Nous sommes des érudits, observa Amon. Nous sommes au service de l'Égypte et de ses souverains depuis de nombreuses années. Nous avons aussi la qualité de prêtres et ne nous laissons pas intimider.

— Il n'est pas question d'intimidation, intervint Amerotkê. J'ai quelque chose à vous dire qui mettra fin à vos débats et explique les crimes affreux ayant eu lieu ici.

Vechlis applaudit, les yeux brillants, le visage animé. Les autres échangèrent quelques murmures. Choisisant ses mots avec soin, Amerotkê décrivit ce que Khaliv avait découvert. Au début il fut interrompu par des ricanements, des exclamations soulignant qu'ils n'étaient pas venus pour entendre une conférence sur l'histoire ancienne de l'Égypte. Mais, au fur et à mesure qu'il poursuivait son récit, il vit l'attitude des prêtres se modifier, passant de l'incrédulité à la peur lorsqu'ils réalisèrent qu'ils s'étaient opposés à une croyance bien plus ancienne et plus vénérable qu'eux-mêmes.

Lorsque Amerotkê eut terminé, personne ne souleva la moindre critique. Tous restèrent assis avec une expression figée et, malgré un examen attentif de chacun d'eux, il ne put déceler sur aucun visage le moindre signe de culpabilité ou de peur, aucune faille dans le masque de l'assassin.

Amon leva une main, paume en avant en signe de paix. Pour la première fois depuis leur rencontre, il regarda Amerotkê avec un certain respect :

— Je sais que tu dis la vérité, seigneur Amerotkê, mais tu dois admettre que la chose est surprenante. Cela... commença-t-il en jetant un regard à ses compagnons autour de lui, cela change bien des choses.

— Pas vraiment, intervint Osiris. Cela ne fait que confirmer ce que nous étions un certain nombre à soupçonner.

Amerotkê baissa les yeux. Les prêtres avaient interprété les signes et, comme des bateaux naviguant au vent, ils réglaient le gouvernail en s'adaptant à ses changements de direction.

— Cette assemblée n'a plus de raison d'être, dit-il. La divine Hatchepsout, ou plutôt, en son nom, le seigneur Senenmout, vous a posé une question : existe-t-il une objection à ce qu'une femme, conçue divinement et ayant reçu le soutien des dieux, porte les deux couronnes, la crosse, le fléau et le sceptre et règne sur le peuple des Neuf Arcs ? Comment pourrait-on élever une objection, poursuivit-il, quand le premier pharaon d'une Égypte unifiée est représenté avec des attributs féminins et non sous l'aspect d'un homme ? En réalité, la base même de sa légitimité repose sur cette transformation.

— Il est bien regrettable que le grand prêtre Hathor ne puisse entendre cela, remarqua tristement Isis.

— Pourquoi donc ? demanda Amerotkê.

— Après avoir enquêté à la bibliothèque pour tenter de savoir quels manuscrits ce scélérat de Pépi pouvait avoir volés, nous sommes allés faire un tour en ville, moi-même et les seigneurs Hathor, Amon et Anubis.

— J'y étais également, intervint Sengi, soucieux de se faire valoir.

— Nous nous sommes assis sous un palmier, reprit Isis, et le seigneur Hathor qui est le grand prêtre de la déesse de l'Amour a fait une remarque tout à fait similaire à ce que tu viens de nous rapporter.

« C'est bon, se dit Amerotkê en dissimulant son mépris. Comme à leur habitude, cette bande de prêtres faux et malhonnêtes courbent l'échine maintenant qu'ils n'ont plus d'autre choix que d'accepter sans réserve l'accession d'Hatchepsout au trône avec l'approbation des dieux. »

— Seigneur Amerotkê, tu sembles encore quelque peu troublé, remarqua Hani.

Amerotkê poussa un soupir.

— La divine Hatchepsout sera ici demain, dit-il. Il serait bon que nous nous adressions à elle d'une seule voix et que nous lui présentions ensemble le fruit de nos recherches.

Les prêtres se détendirent et réajustèrent leurs robes, un sourire suffisant aux lèvres. « Pourquoi se faire d'eux des ennemis ? songeait Amerotkê. Qui sait dans quelle mesure j'aurai besoin d'eux pour le bien de l'Égypte et pour y faire régner la justice ? Mieux vaut présenter les découvertes de Khaliv comme une œuvre commune. »

— Il nous faut cependant rendre honneur à notre bibliothécaire, fit-il observer.

— Bien entendu, répondirent-ils à l'unisson.

— Ce n'est que justice, ajouta Hani. Khaliv est un jeune érudit tout à fait remarquable. Il faut le présenter à Sa Majesté Impériale.

— C'est déjà fait, dit froidement Amerotkê. Nous ne devons pas oublier, seigneurs, que notre tâche n'est pas achevée. Khaliv a été envoyé à la maison de Millions d'années pour sa propre sécurité. Il est à présent sous la protection du seigneur Senenmout.

— Les meurtres, supposa Hani.

— Oui, seigneur, les meurtres. Ces ignobles assassinats. Les attentats criminels contre ma vie et celle de mes compagnons. Nous devons encore nous occuper de tout cela.

— Es-tu proche de la vérité ? demanda Vechlis.

Amerotkê sourit et haussa les épaules.

— Dame Vechlis, je voudrais pouvoir répondre par l'affirmative. Mais j'ai découvert un certain nombre de choses.

Il fit un exposé concis de ses conclusions au sujet de la mort de Neria, puis de celles de Prêm, Hathor et Sato.

— C'est, c'est... bégaya Hani en essuyant la sueur qui perlait à son front... tout à fait différent de ce que nous pensions. Seigneur, je ne sais que dire. Neria était un homme secret, mais cette histoire de tatouage... Cependant ce que tu dis me paraît logique.

— Crois-tu que les dessins du caveau ont été délibérément vandalisés ? demanda Amon.

— Oh, non ! répondit Amerotkê. Ils se sont effacés pour une part avec le temps, mais les prêtres ont certainement contribué à accélérer son œuvre.

— Et la mort de Prêm, dit Isis. Pourquoi un tel subterfuge ?

— Et la mort de Sato serait accidentelle ? observa Vechlis en se tournant vers son époux. Les médecins n'ont-ils pas goûté le vin ?

— L'assassin a fait en sorte qu'on puisse croire à un accident, dit Amerotkê. Seigneurs, vous en savez à présent autant que moi.

Son regard se porta sur un oiseau au brillant plumage représenté en plein vol sur le mur du fond. Quelque chose d'important avait été dit. Il faudrait qu'il tâche de s'en souvenir pour la suite.

— Voulez-vous ajouter quelque chose à mes conclusions ? demanda-t-il.

— Hathor a peut-être été tué à cause de ce qu'il pensait ? suggéra Amon.

— Non, répondit Amerotkê. La mort d'Hathor avait pour but d'accroître la confusion.

Tapotant la table du bout des doigts, il regarda autour de lui. Il était persuadé que l'assassin se trouvait dans la salle. Mais comment le démasquer ? Tous étaient des hommes circonspects, coriaces et vigoureux, parfaitement capables de grimper à une échelle de corde, de tirer des flèches ou de déverser de l'huile sur le pauvre Neria. La question était de savoir lequel avait agi. À moins qu'ils n'aient été plusieurs ? S'étaient-ils entendus et se protégeaient-ils les uns les autres ?

— Y a-t-il quelque chose d'autre ? demanda Hani.

Après un signe de tête négatif, Amerotkê se leva et, l'esprit ailleurs, accepta distraitement leurs remerciements. Puis il sortit et traversa les jardins en direction de l'acacia sous lequel Shoufoy devait l'attendre.

— Connaissez-vous la nouvelle, seigneur ? La divine Hatchepsout va nous rendre visite, annonça-t-il en regardant attentivement le visage de son maître. Vous semblez

mélancolique. Je peux vous proposer une mixture : de l'os de mangouste pilé avec de la patte de cerf, de la cire très pure et une touche de coquelicot.

Amerotkê refusa d'un signe.

— J'essaie de découvrir un meurtrier, exceptionnellement intelligent.

— J'ai parlé à Khaliv, dit Shoufoy. Neria avait découvert quelque chose, n'est-ce pas ?

Devant l'assentiment de son maître il s'accroupit et tira de la petite sacoche qu'il portait toujours avec lui un morceau de cire durcie dont il se servait pour calculer combien il avait gagné. Il dessina un triangle.

— Neria est la base, expliqua-t-il, et le divin père Prêm une des arêtes.

— Et l'autre ?

— C'est l'assassin. Nous savons que Neria et Prêm étaient en relation. Tous deux connaissaient la troisième personne et lui ont parlé, ensemble ou séparément. Maintenant, s'il s'agissait d'un jeu, je parierais sur le seigneur Hani. Il connaît bien le temple d'Horus ainsi que Neria et Prêm qui travaillent avec lui et pour lui. Un seul point ne va pas.

— Lequel ?

— Le seigneur Hani a le vertige, une peur panique des endroits en hauteur.

Amerotkê parut perplexe.

— Vous voyez, dit Shoufoy en riant. Je suis petit mais capable de me glisser partout et j'ai entendu des serviteurs bavarder entre eux. Il paraît qu'Hani a le vertige rien qu'en montant des escaliers.

— Il est donc exclu qu'il ait pu grimper à une échelle de corde ?

— Comme vous le dites, seigneur.

Amerotkê ignora la pointe d'ironie qui perçait sous la réponse.

— Qu'as-tu découvert d'autre ?

— Quelque chose que vous ignorez, seigneur. Neria, Hani, Hathor, Amon, Isis et Osiris, tous ont fréquenté la maison de la Vie ensemble. Mais Neria était plus jeune que les autres.

— Quelle maison de la Vie ? demanda Amerotkê.

— Voyons, vous le juge le plus expérimenté : celle du temple d'Horus, ici bien entendu. Mais ils ne s'entendaient pas entre eux et c'est pourquoi, quand Neria a découvert quelque chose, il l'a gardé pour lui.

— Il en a parlé au père Prêm.

— Ah oui. Mais, dans la force de l'âge, Prêm a exercé les fonctions de scribe et de maître à la maison de la Vie. Tous ses élèves l'aimaient beaucoup mais Neria était son favori et c'est ainsi qu'il est devenu son confident, son guide.

Amerotkê s'adossa contre un arbre et leva les yeux. Un oiseau au plumage brillant était perché sur une haute branche et pépiait harmonieusement. Il avait d'abord supposé que Neria s'était confié à la fois à Prêm et à l'assassin. Mais il était possible aussi que Prêm ait été la seule source d'information de ce dernier.

— Ils étaient liés les uns aux autres, plus que vous ne le pensez, dit encore Shoufoy en prenant une mine entendue.

Amerotkê se mit à rire.

— Un scandale ?

— Oui, seigneur. La crainte d'un scandale. Jeunes... Vous connaissez mon point faible, maître, dit-il en se léchant les lèvres : une fille agile, une coupe de vin et un lit confortable. Mais selon la rumeur ces prêtres ont entretenu entre eux dans leur jeunesse des liens d'une autre nature.

— Tu prétendais qu'ils ne s'aimaient pas ?

— Justement. C'est la raison de leur mésentente. Dans ce cas, c'est bien pire qu'entre simples amoureux.

Amerotkê ferma les yeux. Shoufoy devait avoir raison. À l'époque où il avait fréquenté la maison de la Vie, l'homosexualité était répandue. Elle était tantôt désapprouvée, tantôt encouragée. Dans la plupart des cas, les hommes étaient bisexuels. À leurs yeux, la femme était essentiellement source de vie, d'où l'attitude des prêtres à l'égard des prétentions de la divine Hatchepsout. Amerotkê ouvrit les yeux et sourit. Il saisit la main du nain.

— Je te remercie de ce que tu viens de dire, Shoufoy. À présent, laisse-moi seul un instant mais ne t'éloigne pas trop.

Les jardins sont beaux, mais ils peuvent être dangereux, comme la traversée du Nil.

Shoufoy s'éloigna.

Amerotkê passa de nouveau les meurtres en revue, les uns après les autres. Il écarta donc Hani. Cependant, même s'il n'avait pu tuer le père Prêm, il restait néanmoins impliqué. Un homme acculé au désespoir peut faire n'importe quoi pour atteindre son but. Quant aux autres ? Tous pouvaient être l'assassin.

Mais le meurtre de Pépi ? Avait-il découvert un scandale ? Cela expliquerait alors le dessin obscène sur le mur de sa chambre au temple.

Amerotkê frappa le sol de ses mains. Il avait l'impression de tourner en rond comme un animal en cage. Quelles pouvaient être les autres pistes qui mèneraient à la vérité ? Devait-il chercher une autre clé pour déverrouiller la porte ? Il songea à ce qu'Osiris avait dit du pauvre Hathor dans la salle des banquets.

— Voulez-vous un peu de vin ou de bière, maître ? demanda Shoufoy, sortant de l'ombre.

— Non, non. Pas maintenant.

De tous les côtés du temple leur parvenaient les sons des pieuses invocations chantées, l'odeur de l'encens. Hani devait ouvrir la porte du naos pour offrir au dieu son premier repas. Amerotkê concentra sa réflexion sur les attaques dirigées contre sa personne. Verser le sang dans la cale du bateau avait été chose aisée pendant la nuit. Il suffisait de se glisser jusqu'au lieu d'amarrage. Et le meurtre de Sato ? Amerotkê freina son impatience. Demain matin, la divine Hatchepsout visiterait le temple. Oh, elle ne manquerait pas de se réjouir de ce qu'on lui apprendrait, mais elle exigerait aussi que les crimes soient punis. C'était également ce qu'il voulait. Il repensa à la forme sombre sur les marches du caveau et aux flèches cinglant l'air autour de lui. Qui était-ce ? Où se trouvaient les autres à ce moment-là ? Amon n'était pas loin, occupé avec cette fille. Amerotkê continuait à réfléchir quand, soudain, il se sentit glacé. Il se releva si brusquement qu'il se cogna la tête contre une branche basse et jura. Shoufoy apparut aussitôt.

— Que se passe-t-il, maître ?

Il regarda le juge avec inquiétude.

— Quelque chose de si infime, murmurait celui-ci. Le seul qui pouvait...

— Seigneur ?

Amerotkê se rassit.

— Viens ici, Shoufoy. Je veux que tu fasses quelque chose pour moi. Rends-toi au temple. Il va te falloir un certain temps, mais écoute-moi bien...

Le nain s'accroupit à côté de lui et Amerotkê lui expliqua ce qu'il avait à faire.

— Où cela nous mène-t-il, seigneur ?

— À la vérité, Shoufoy, celle que tu recherches autant que moi. L'assassin a fait une petite faute. Si petite qu'elle m'a échappé jusqu'ici. Mais à présent, je sais.

— Dites-moi ce qu'il en est.

— Non, Shoufoy. Je te connais trop bien. Tu voudrais diriger les choses à ta façon.

— Avez-vous des preuves ?

— Pas encore. C'est là le second problème. Fais d'abord ce que je te demande, Shoufoy. Ce meurtrier n'échappera pas à son sort. Je vais le démasquer, et ceci en présence de la divine Hatchepsout.

À cet instant, des pas se firent entendre et le général Omendap se dressa devant eux.

— Seigneur Amerotkê ?

— Oui.

— Je suis venu te remercier, dit le général dont le visage se plissa d'un large sourire. Et te parler d'un soldat mort appelé Antef.

CHAPITRE XV

Le dos luisant de sueur sous un soleil de feu, des soldats manœuvraient à la rame sur le Nil la barque royale *Gloire d'Amon-Rê*. La divine Hatchepsout, Faucon d'or, bien-aimée des dieux, souveraine du peuple des Neuf Arcs, daignait montrer au peuple son visage en remontant triomphalement le fleuve en direction de l'appontement du temple d'Horus. Des bataillons de fantassins d'élite l'accompagnaient sur la rive, suivis et encadrés par des escadrons de chars. Dans l'air retentissaient les musiques militaires et les cris de la foule. Les grandes plumes d'autruche sous lesquelles la divine reine était presque enfouie répandaient de riches parfums.

Assise sur un trône recouvert d'or, Hatchepsout arborait un visage empreint d'une impériale sérénité. Dès les premières heures du jour les gardiens des parfums et onguents avaient baigné et enduit d'huiles rares son corps légèrement cuivré. Ses beaux yeux étaient cernés d'un trait de khôl et ses paupières largement ombrées de vert. Elle portait une perruque huilée aux mèches tressées de fils d'or et d'argent, fixée sur sa tête par une résille d'argent, sur laquelle se dressait dans une attitude féroce l'uræus, le cobra prêt à frapper pour défendre l'Égypte. Elle avait revêtu une tunique plissée de lin blanc sous un manteau doré incrusté de pierres précieuses et retenu par des crochets et des chaînettes en or.

À côté d'elle était assis le seigneur Senenmout, grand vizir, la bouche du roi, son ami le plus proche et, bien entendu, son amant. Les mains d'Hatchepsout agrippaient les accoudoirs du trône. Elle se sentait profondément satisfaite après avoir écouté avec attention, la veille, ce que lui avait révélé le jeune bibliothécaire Khaliv. Ces prêtres allaient comprendre enfin qui elle était. Elle leur ferait courber la tête et mettre le nez dans la poussière devant elle. C'était déjà bien qu'elle se montre à eux

dans toute sa gloire et, si elle le jugeait bon, qu'elle leur jette un regard. Ses lèvres carminées s'ouvrirent dans un léger sourire. Amerotkê serait récompensé, naturellement, et elle infligerait un châtement exemplaire au scélérat qui avait osé s'attaquer à un serviteur des dieux.

— Contente de cet accueil triomphal, Majesté ? murmura Senenmout. Nous sommes entre les mains de ton père, le glorieux Amon-Rê.

Hatchepsout inspira profondément. Elle avait préparé ce déplacement dans les moindres détails. La barque, la plus belle de toute la flotte royale, avait une coque d'argent recouverte d'or, la poupe et la proue sculptées en forme de têtes de bélier étincelantes de bijoux. Entre les hauts mâts d'argent portant bien haut des banderoles rouges se dressait le tabernacle, la demeure personnelle du dieu, en argent massif. Une servante tendait un miroir à Hatchepsout afin qu'elle puisse s'admirer dans toute sa gloire. En réalité, elle avait envie de rire. Hatchepsout tenait énormément au protocole et à l'image de la cour, mais elle avait aussi parfois envie d'envoyer promener tout cet apparat et de danser comme la petite fille qu'elle avait été.

Devinant son excitation, Senenmout toussota discrètement. Hatchepsout étudia son image dans le miroir. Sous l'énorme coiffure d'or rehaussée de grandes plumes d'autruche, elle ressemblait à une statue. Ce soir, elle se débarrasserait de tout cela et danserait, nue, devant son amant, l'homme qui l'avait aidée à prendre le pouvoir.

Histoire de se distraire, elle tourna légèrement la tête. La foule massée sur la rive droite du fleuve s'en aperçut et l'acclama. Pharaon avait daigné jeter un coup d'œil sur elle !

Pour montrer que sa faveur n'excluait personne, Hatchepsout se tourna alors vers la gauche. Sur cette rive, la plus proche, la barque était escortée par une procession de prêtres qui chantaient des hymnes et de prêtresses qui dansaient et chantaient en agitant leurs sistres et leurs castagnettes. Elle distingua les obélisques coiffés d'or de la ville, les colonnades rosées des temples dont le soleil levant laissait encore les murs dans l'ombre. Derrière elle, le capitaine de la garde impériale lança un ordre. La barque changea de direction pour se diriger

vers l'appontement. D'autres ordres retentirent. Les rames se relevèrent ensemble et la barque glissa vers le quai.

Un palanquin royal l'attendait. D'un coup d'œil, Hatchepsout embrassa d'un regard glacial l'assemblée des prêtres sur la rive. Amerotkê se trouvait parmi eux et elle lui sourit. Elle s'installa dans le palanquin qui fut alors hissé et porté vers le temple par l'allée royale. Des nuages d'encens montèrent vers le ciel pour la saluer et elle avança sur un lit de pétales de fleurs imbibés de parfums. Des chœurs postés sur les marches entonnèrent des psaumes divins :

*Comme tu es belle, comme tu es belle,
Ô gloire d'Égypte !
Toi, manifestation de la volonté divine,
Tourne-toi vers nous et souris-nous.
Nos cœurs s'en réjouiront,
Nos corps frémiront,
Comme si nous avions bu le vin le plus doux.*

Le palanquin fut déposé à terre et Hatchepsout en sortit, posant le pied sur un tapis rouge tissé de fils d'or. Elle gravit les marches et pénétra dans la relative fraîcheur du temple. Après une offrande dans le sanctuaire, elle se dirigea vers une petite antichambre où elle ôta ses vêtements d'apparat.

La salle du conseil avait été préparée pour la recevoir. Un trône l'attendait sur une estrade recouverte de pourpre.

À côté, un fauteuil était prévu pour Senenmout. Hatchepsout s'installa et posa les pieds sur le petit tabouret doré prévu à cet effet. Notables et courtisans prirent place autour d'elle. Les prêtres s'avancèrent les uns derrière les autres et s'inclinèrent devant elle, touchant le sol de leur front. Elle les laissa dans cette position un peu plus longtemps que d'ordinaire.

— Seigneur Amerotkê, dit-elle d'une voix à peine plus élevée qu'un murmure, toi et tes compagnons pouvez maintenant vous asseoir.

Ils obtempérèrent rapidement mais avec des mouvements mesurés. Hatchepsout étudia leurs visages tour à tour. Elle lut le mécontentement dans le regard d'Hani mais les autres avaient

détourné les yeux. Avec une pointe d'agacement, elle nota qu'Amerotkê ne la regardait pas non plus. Assis, les mains posées sur les genoux, il gardait les yeux baissés.

— Nous nous dispenserons du cérémonial habituel, déclara-t-elle d'un ton sec, ignorant l'exclamation de déception étouffée des chambellans derrière elle. Voici ce que j'ai à dire : je siège sur le trône de Pharaon et porte la double couronne, ainsi que le fléau et le sceptre. Telle est la volonté des dieux.

— Il en est bien ainsi ! Il en est bien ainsi ! fut la réponse.

— Je pense que le seigneur Amerotkê, assisté du bibliothécaire du temple d'Horus, a apporté sur ces différents points – elle prit le temps de choisir ses mots – une conclusion plutôt surprenante.

Elle se pencha vers le juge qui se leva.

Amerotkê rappela dans un bref exposé ce qui avait été découvert au sujet de la dynastie du Scorpion et du premier pharaon d'Égypte. Lorsqu'il eut terminé, les grands prêtres approuvèrent à l'unanimité les décisions d'Hatchepsout.

— Le jour de la fête d'Isis, notre divin Pharaon offrira un sacrifice dans ce sanctuaire, proclama Senenmout. Tous les grands prêtres de Thèbes seront présents et le peuple sera témoin de leurs joyeuses acclamations.

Et, accompagnant ses paroles d'un rapide mouvement du tranchant de la main, il conclut :

— Cette affaire est terminée.

Personne ne bougea. Hatchepsout prit une profonde inspiration et exhala lentement l'air, signe qu'elle allait prendre la parole. Amerotkê vit que ses compagnons se raidissaient et il dissimula sa propre tension. Le tribunal royal allait s'ouvrir et le meurtrier serait démasqué. Amerotkê était parvenu à une conclusion logique mais il manquait encore de preuves. Il demeura impassible, prenant bien soin d'éviter le regard du suspect.

— Nous avons d'autres affaires à traiter, déclara Hatchepsout d'une voix forte. Les portes du temple sont scellées. La justice de Pharaon doit s'accomplir !

Et élevant le ton, elle martela :

— Des crimes affreux ont été commis !

Après quoi, elle marqua une pause pour ménager ses effets.

Amerotkê attendit. La veille au soir, il avait passé en revue tout ce qu'il savait de l'affaire. L'information communiquée par Shoufoy s'était avérée capitale. Aussitôt, il avait adressé une lettre au seigneur Senenmout. Antef mort, il fallait prendre un décret sanctionné par son cartouche personnel et autorisant Dalifa à se marier et à diriger ses affaires sous la protection de Pharaon.

— Seigneur Amerotkê ! lança Senenmout.

Le juge principal se redressa.

— Je ne reviendrai pas sur ce que tout le monde sait déjà, commença-t-il. Nous sommes dans le temple d'Horus, mais Seth aux cheveux roux, dieu de la mort subite, y a manifesté sa présence. Sa Majesté Impériale a évoqué les crimes et ceux-ci ont pour origine la trahison. Un être au cœur noir, à l'âme aussi sombre que la nuit, s'est élevé contre la volonté des dieux. En effet, il suffisait de produire la preuve qu'une femme avait autant qu'un homme le droit d'occuper le trône de Pharaon pour que toute discussion cesse.

— Preuve qui se trouve maintenant en notre possession, s'écria Hani, puisque nous savons que les premiers pharaons d'Égypte tenaient une partie de leur légitimité du complément féminin de la divinité !

— C'est exact, observa Amerotkê, notant en même temps que le grand prêtre tremblait et que son visage avait pris la pâleur de la mort. Neria était un brillant spécialiste mais aussi un homme secret. Il parvint lui aussi à cette même conclusion après avoir étudié les peintures qui subsistent dans le caveau et consulté les archives du temple. Il se confia au divin père Prêm, soucieux d'être félicité par lui, sans se soucier de Pépi. Il avait déjà jugé que celui-ci n'était qu'un fouineur à la recherche de scandales. Souvenons-nous que Pépi fut engagé par Sengi.

À ces mots, le chef des scribes releva la tête.

— Pépi n'avait accepté cette tâche qu'afin de s'assurer un lit confortable et une bonne nourriture. Il ne s'intéressait pas réellement aux manuscrits ni aux papyrus, mais seulement aux commérages du temple. Doué d'un esprit acéré et d'yeux perçants, il s'est montré plus que certainement intrigué par le

goût du secret de Neria. Pépi a pu soupçonner que Neria avait trouvé quelque chose et l'a épié de près pour découvrir de quoi il s'agissait. Ce faisant, il est tombé sur autre chose. Neria avait une aventure amoureuse avec une personne du temple. Il est même possible qu'il les ait découverts ensemble.

Il jeta un coup d'œil à Hatchepsout qui l'écoutait avec l'attention d'un chat devant un trou de souris puis enchaîna :

— Dans sa chambre, nous avons découvert un graffiti obscène qu'il avait lui-même dessiné. J'ai d'abord pensé qu'il représentait deux hommes en train de copuler.

Amerotkê fit quelques pas devant la rangée de prêtres et s'arrêta face à Vechlis. Il saisit sa main qui était glacée et plongea son regard dans ses yeux sombres.

— Mais naturellement, c'était vous et Neria.

Un gémissement s'échappa de la bouche d'Hani. D'un seul coup d'œil, Amerotkê comprit qu'il avait déjà des soupçons et que son mariage battait de l'aile.

— J'ignore depuis combien de temps durait cette liaison, poursuivit Amerotkê. Des mois, peut-être même des années. Les jardins d'Horus sont vastes et les coins d'ombre nombreux dans le temple.

Il se tourna vers Amon.

— N'est-ce pas, seigneur ? Je t'ai surpris un jour dans un de ces coins avec une fille du temple.

Amon baissa ses yeux aux paupières lourdes et Amerotkê reporta son regard sur Vechlis. Elle n'avait pas bougé, les yeux fixes, le visage lisse. Il se demanda même brièvement si elle ne se moquait pas de lui avec cette expression condescendante.

— Tu n'as donc rien à dire ? s'écria Hani.

Vechlis se contenta de jeter à son époux un regard méprisant. Amerotkê laissa retomber sa main.

— Neria vous a parlé de ce qu'il avait découvert, n'est-ce pas ? Vous aviez remarqué le scorpion tatoué sur sa cuisse. Une sorte de fanfaronnade qui aurait mieux convenu à un élève. Neria savait que sa découverte lui vaudrait les félicitations de Pharaon et de toute la cour quand elle serait connue et voulait s'en vanter.

Un silence total régnait dans la salle du conseil. Oubliant le protocole, Hatchepsout inclinait la tête, lèvres entrouvertes, une lueur de colère dans les yeux. Senenmout était penché en avant avec une expression incrédule sur le visage. Amerotkê l'avait informé qu'il démasquerait le meurtrier lors du conseil, mais sans révéler son identité.

— Vous avez tué Neria, n'est-ce pas ?

Vechlis ne répondit pas. Amerotkê se demanda si c'était l'effet du choc. Elle serrait les lèvres, les mains posées sur ses genoux. Ses beaux ongles laqués de rouge brillaient.

— Vous saviez que Neria se rendait dans le caveau, un lieu particulièrement désert dans le temple. Tous les autres étaient occupés ailleurs, à festoyer ou à se reposer après la visite du divin Pharaon. Neria remontait les escaliers et vous avez ouvert brusquement la porte. Surpris, il s'est arrêté un court instant, ce qui vous a suffi pour l'asperger d'huile et lancer un brûlot enflammé. En quelques secondes, Neria, son ridicule tatouage et tout ce qu'il pouvait porter avec lui ont été transformés en torche. Vous avez refermé la porte, dissimulé le récipient qui contenait l'huile et vous avez gagné en hâte sa chambre pour la fouiller. Vous connaissiez déjà toutes ses cachettes. Il ne vous a pas fallu longtemps pour vous emparer du fruit de ses recherches, de tout document en rapport avec elles.

— Femme, vas-tu rester assise ainsi et accepter tout ce qui vient d'être dit ? hurla Senenmout.

— J'écoute, maçon, répondit Vechlis d'une voix traînante. Je répondrai après.

Senenmout vacilla sous l'insulte qui rappelait ses humbles origines. Mais, déjà, Vechlis reprenait la parole :

— Poursuis ton récit, seigneur Amerotkê, dit-elle, cette fois plus aimablement. Te rappelles-tu que, enfant, j'aimais déjà prêter l'oreille aux histoires que tu racontais ?

— Certes, dame Vechlis, et vous allez connaître la suite. Neria éliminé, restait le divin père Prêm. Il fallait l'empêcher de parler car Neria avait fait part à son guide de ses découvertes. Et il n'était pas exclu, non plus, qu'il soit au courant de vos relations avec Neria. Vous avez imaginé un plan parfait. Prêm vivait en reclus, en ermite. Sato, son serviteur, ses yeux et ses oreilles,

chargé de lui apporter ce dont il avait besoin, traînait en ville à la recherche de filles faciles. Il était bien connu pour cela et tout le monde en plaisantait. Est-ce vous qui avez engagé cette prostituée pour le retarder un moment ? Pour l'abreuver de bière ? Pendant qu'il est occupé ainsi, vous montez dans la tour pour rendre visite au père Prêm. Vous vous êtes munie d'une échelle de corde que vous déposez à l'extérieur de la chambre du vieux prêtre. Vous entrez et engagez la conversation avec lui. Prêm est loquace et il dit ou vous montre quelque chose qui entraîne votre décision. Vous l'assommez avec une ancienne massue de guerre des Hyksos et fouillez sa chambre. Mais voilà que Sato est de retour. Vous dissimulez le corps de Prêm sous le lit et montez rapidement au sommet de la tour. Là, vous fixez l'échelle de corde solidement à un créneau et la laissez pendre devant la fenêtre du dessous. Avec le châle du vieux prêtre sur les épaules et son chapeau de paille sur la tête, vous vous faites passer pour lui auprès de Sato.

— Crois-tu vraiment cela possible ? interrompt-elle.

— Dame Vechlis, il faisait sombre. Vous aviez ôté votre perruque. Avec le châle et le chapeau de Prêm, Sato voit dans l'obscurité une silhouette familière, le dos tourné ; et il redescend. Vous le suivez un peu plus tard et, pour distraire son attention, vous laissez tomber une bague sur les marches. Pendant que Sato la recherche, vous pénétrez dans la chambre de Prêm. Dans le noir, portant toujours le châle et le chapeau et en prenant soin de vous montrer de dos, il est facile de tromper Sato qui pose alors la bague sur la table. Vous refermez et verrouillez la porte derrière lui. Je suppose que dans la nuit le cri que vous poussez peut lui paraître suffisamment lugubre. Effrayé, Sato se précipite sur la porte mais en vain. Il descend alors chercher de l'aide. Pendant ce temps, vous replacez le corps de Prêm sur le lit, jetez la massue par la fenêtre et regagnez le sommet de la tour par l'échelle de corde.

— Moi, grimper sur une échelle de corde ?

— Vechlis, je vous sais sans doute mieux entraînée que bien des soldats de Pharaon. Vous êtes une excellente nageuse, paraît-il. Une fois en haut de la tour vous jetez l'échelle qui va rejoindre la massue en bas dans les buissons. Il ne vous reste

plus qu'à vous mêler aux autres quand la porte de la chambre de Prêm aura été enfoncée.

— C'est vrai, elle était là ! s'écria Isis. Et, en y réfléchissant, elle semblait sortir de nulle part !

— Que sais-tu de moi ? lança Vechlis, méprisante. Fais attention à ce que tu dis, espèce de vieille femme !

Vechlis semblait dégagée de toute crainte et avoir oublié la présence d'Hatchepsout et des autres prêtres.

— Pépi fut la victime suivante, poursuivit Amerotkê. Tout compte fait, je ne pense pas qu'il ait cherché à vous faire chanter. Peut-être a-t-il seulement laissé échapper qu'il était au courant de vos relations avec Neria. Il voulait seulement de l'argent, abondance de bons vins et une jolie prostituée sous la main. Il a suffi de laisser des bourses bien garnies dans sa chambre pour le soudoyer et il a aussitôt disparu dans les lieux de perdition de la ville. Mais les maîtres chanteurs reviennent toujours à la charge, n'est-ce pas ? Il fallait donc le faire disparaître avec toutes les notes qu'il avait pu prendre sur ce qu'il savait, sur ce qu'il avait vu ou entendu. Ses habitudes étaient celles de tous les débauchés : de la boisson dans l'après-midi et une prostituée engagée dans quelque maison de plaisir.

— Laisserais-tu entendre que moi, une grande prêtresse, je me serais rendue sur les quais ?

— Rien ne vous fait peur, Vechlis, et certainement pas un homme ! Avec une peau de gazelle remplie d'huile achetée au marché, vous pouviez errer sur les quais dissimulée sous un grand manteau, ayant l'apparence d'une vieille femme, attendre ainsi que Pépi revienne chez lui et frapper. Qui dans le temple d'Horus se permettrait de contrôler les faits et gestes de la toute-puissante Vechlis ?

— As-tu des preuves de ce que tu avances ? demanda Senenmout.

— J'ai des preuves, seigneur.

À ce moment seulement, Vechlis ouvrit les yeux et devint plus attentive, le corps raidi.

— La victime suivante, Hathor, fut choisie au hasard dans le but d'augmenter encore la confusion et la tension. Les tables du banquet étaient dressées dans la salle des fêtes.

Amerotkê se dirigea vers Hani et baissa les yeux vers lui.

— C'est toi qui recevais, seigneur Hani, mais qui décidait des places occupées à table ? Qui supervisait ces dispositions ?

Le visage d'Hani avait brusquement vieilli et on y lisait de la peur. Il cligna des yeux, ouvrit la bouche pour répondre.

— C'est Vechlis, n'est-ce pas ? demanda doucement Amerotkê. Avant que le banquet ne commence, que les serviteurs et les musiciens envahissent la salle, il ne lui était pas difficile d'inspecter le couvert et de glisser une pincée de poudre empoisonnée dans une des coupes. Qui aurait pu s'en inquiéter ? C'est ainsi que mourut Hathor. Mais il restait encore à s'occuper de Sato. Le meurtre de Prêm avait été parfaitement réalisé selon le plan, mais qui pouvait savoir si cet ivrogne de Sato n'avait pas vu ou soupçonné quelque chose ? C'était un bavard. Le jour de sa mort, il a cherché à me voir.

Amerotkê s'accroupit devant Vechlis et plongea son regard dans le sien :

— Il signait ainsi son arrêt de mort. Sato ne refusait jamais une cruche de vin. Un chat assoiffé ne renonce pas à boire du lait. Dès qu'il est mort, vous vous rendez dans sa chambre et remplacez le vin empoisonné par une autre cruche. Sato n'était pas un homme très intelligent mais il a compris qu'on l'avait empoisonné. Il a trempé ses mains dans le vin et a laissé ses empreintes sur le mur. Je me suis longtemps demandé ce qu'il avait essayé de nous dire ainsi.

Amerotkê donna une petite tape sur la main de Vechlis en poursuivant :

— Commençait-il à se poser des questions sur la personne aperçue de dos quand il avait reposé la bague sur la table, la nuit où son maître trouva la mort ? Avait-il remarqué vos doigts ? La laque qui recouvre vos ongles est d'une couleur bien reconnaissable. Sato cherchait à nous dire quelque chose à propos des mains de son assassin. Nous ne saurons jamais exactement s'il s'agissait de vos ongles ou de la bague qu'il avait ramassée.

— Je suppose que tu vas m'accuser à présent de l'agression dirigée contre toi ? murmura Vechlis.

— En effet. Rien de plus facile pour l'épouse d'un grand prêtre que de se rendre de nuit sur les quais, de se glisser à bord d'un bateau avec une outre remplie de sang en provenance des abattoirs, de vider quelques-unes des jarres entreposées dans la cale, de remplacer l'eau par du sang et de desserrer les cales qui les maintiennent en place.

— Divin Pharaon...

Redressée sur son siège, Vechlis se tourna vers Hatchepsout.

— J'ai écouté patiemment ce tissu de mensonges. Où sont les preuves, en dehors d'empreintes de vin rouge sur un mur laissées par un serviteur ivre ?

— Comment savez-vous qu'il s'agissait de vin rouge ? demanda Amerotkê.

— Je... mon époux, le seigneur Hani, me l'a dit, bégaya-t-elle.

— Non, ce n'est pas vrai.

La réponse avait fusé clairement. Hani jeta à sa femme un regard furieux.

— Devant Pharaon en personne, je jure ne t'avoir jamais dit ça !

Vechlis se contenta de le regarder à son tour avec mépris.

— Vous demandiez des preuves ! s'exclama Amerotkê en se détournant et en s'inclinant devant Hatchepsout. Je scinderai mon exposé en deux parties, Votre Majesté. Le jour même de mon arrivée ici, je suis descendu dans le caveau pour y examiner certaines peintures. Un assassin m'y suivit, lança contre moi quelques flèches, puis disparut.

— Quelle raison Vechlis aurait-elle eue de te tuer ? demanda Amon.

— Ma mort était censée avoir les mêmes conséquences que celle d'Hathor qui survint par la suite, créer du désordre, mettre en lumière le dysfonctionnement de l'assemblée qui réunissait les grands prêtres. On leur demandait leur opinion et voilà qu'avant même qu'ils se soient consultés, un drame se produisait. De bien mauvais augures pour le règne d'un nouveau pharaon.

— Poursuis, ordonna Hatchepsout. Tu étais dans le caveau. Et alors ?

— L'attaque contre moi a échoué mais l'archer ne pouvait être qu'un des membres de la réunion, les seuls qui connaissaient mon intention de descendre en ce lieu. Au début, j'ai cru ne pas pouvoir déterminer précisément où se trouvait chacun d'eux à ce moment, mais une déclaration récente m'a permis finalement de le savoir. Amon était occupé avec une fille du temple. Hathor, Isis, Osiris, Anubis et Sengi avaient quitté l'enceinte du temple pour se rendre en ville. Le grand prêtre Hani offrait un sacrifice dans le sanctuaire. Mais pour vous, dame Vechlis, il en était autrement. Vous souvenez-vous de cette matinée ? Vous êtes venue à la bibliothèque accompagnée d'une servante, prétendant aller nager dans un des bassins sacrés. Sur le moment, je n'ai rien remarqué mais, après réflexion, je me suis posé des questions. Étiez-vous venue réellement me faire part de votre intention, ou pour écarter de vous tout soupçon ? J'ai envoyé Shoufoy interroger votre servante. Il l'a emmenée hors du temple dans une maison où elle est maintenant en sécurité. Elle se souvient parfaitement de cette matinée. Vous aviez prévu en effet d'aller vous baigner, mais vous avez changé d'avis par la suite. Vous avez renvoyé la fille, pris un arc et des flèches et essayé de me tuer dans le caveau.

— Amenez donc cette chienne ici et je me charge de lui rafraîchir la mémoire ! cria Vechlis, puis, baissant le ton, elle, demanda : Est-ce, seigneur juge, la seule preuve que tu sois capable de présenter ?

— Non, non, ce n'est pas le cas.

Amerotkê se tourna vers Senenmout en s'efforçant de dissimuler son excitation.

— Seigneur, une femme nommée Dalifa attend au-dehors. J'aimerais qu'on l'autorise à venir.

Senenmout lança un ordre. Les gardes firent entrer Dalifa. L'air effrayé, elle resta sur le seuil. Amerotkê était allé la voir et l'avait instruite précisément de ce qu'elle devait faire.

— Qui est-ce ? s'écria Vechlis.

— Ma preuve décisive. Regardez-la attentivement, Vechlis. Que voyez-vous ?

— Une jeune femme. Presque une enfant encore.

— Examinez bien ses traits.

— Suis-je censée la connaître ? dit-elle après un bref examen.

— Peut-être. En tout cas, quelqu'un qui vous était proche l'a bien connue. Permettez-moi de vous présenter la fille illégitime de Neria.

— Impossible ! s'exclama Vechlis. Il m'avait dit...

Elle s'interrompit brutalement.

— Quoi donc ? insista Amerotkê. Pourquoi cet homme bien connu pour sa réserve, son goût du secret, aurait-il partagé des confidences avec l'épouse d'un grand prêtre ? Tu es l'enfant bien-aimée de Neria, n'est-ce pas, Dalifa ?

La jeune femme hocha la tête affirmativement.

— Une enfant gardée dans l'ombre, poursuivit Amerotkê, hors de vue. Mais, néanmoins, qu'il venait voir souvent. Et à laquelle il disait tout, parlant de ses relations avec dame Vechlis, avec le divin père Prêm. Quoi d'autre encore, Dalifa ?

— Il m'entretenait aussi de ce qu'il avait découvert à la bibliothèque, répondit la jeune femme. Combien il était excité au sujet de ce tatouage qu'il s'était fait faire à la cuisse. Il me l'a montré. Il vous aimait réellement, conclut-elle, tête haute.

Vechlis se laissa retomber sur son siège.

— Ce n'est pas vrai, murmura-t-elle à mi-voix. Neria m'en aurait parlé. Il me confiait tout ! Nous nous connaissions depuis tant d'années !

— Qu'as-tu à dire, dame Vechlis ? demanda Senenmout. De lourdes charges pèsent sur toi.

— Silence, maçon !

Vechlis se pencha, un sourire aux lèvres :

— Je descends du sang le plus noble d'Égypte et je ne réponds pas à un maçon.

— Alors, tu me répondras à moi, dit Hatchepsout d'une voix froide.

Le sourire de Vechlis s'élargit encore. Elle dévisagea Hatchepsout avec mépris.

— Puisque je refuse de parler au maçon, pour quelle raison accepterais-je de le faire à la putain du maçon ?

Vechlis s'adossa à son siège et garda le sourire devant les cris de désapprobation qui s'élevaient de toutes parts.

— Petite Hatchepsout, dit-elle d'un ton moqueur, je t'ai bercée sur mes genoux et j'ai essuyé ton derrière quand tu n'étais qu'une jolie petite chose à la cour de ton père. Comment oses-tu... lança-t-elle d'un ton sifflant, comment oses-tu ne serait-ce que songer à t'asseoir sur le trône divin ! Et tu exiges que nous mettions le nez dans la poussière devant toi !

— Tu mourras, déclara Hatchepsout.

— Oh, nous mourrons tous un jour, putain de maçon !

Hatchepsout lutta pour contenir sa colère. Senenmout avait avancé la main mais se rappela à temps le rang qu'il occupait maintenant.

Vechlis jeta un coup d'œil circulaire aux prêtres rassemblés autour d'elle.

— Regardez-vous ! rugit-elle. Je suis, moi, le seul homme digne de ce nom parmi vous. Vous n'êtes qu'un troupeau de vieilles femmes ! Vous ne supportez pas plus que moi le maçon et sa putain !

— Pharaon est de sang divin, interrompit Amerotkê.

— Oh, fais-moi grâce de tes discours, juge ! lança Vechlis en humectant ses lèvres. Ce n'est pas le fait que ce soit une femme qui occupe le trône de Pharaon qui me révolte. Mais parce qu'il s'agit d'Hatchepsout. La petite Hatchepsout qui folâtrait partout avec ses jouets. Elle a d'abord épousé son demi-frère et est restée dans l'ombre avec son joli minois de poupée. Mais alors le maçon est arrivé et tout a changé.

— Elle est pharaon, insista Amerotkê.

— Pourquoi pas son jeune demi-frère ? rétorqua Vechlis.

— Tu avoues donc, intervint Senenmout, désireux d'en finir.

— J'avoue et je m'en réjouis, maçon. Quant à ce troupeau de vieilles femmes réuni ici, il est visible que c'est pour eux un soulagement et une satisfaction.

— Mais vous étiez pourtant un ardent défenseur des volontés d'Hatchepsout ? protesta Amerotkê.

— Oh, Amerotkê ! fit Vechlis avec un sourire condescendant. C'est bien là ton problème, juge. Tu ne portes pas de masque, toi, alors tu t'imagines que tout le monde fait de même. Oui, j'aimais Neria. Enfin, à ma façon. Je pensais que cette bande de vieilles femmes ne trouverait rien d'intéressant. Jusqu'au jour

où Neria a commencé à parler des peintures du caveau et de ses découvertes à la bibliothèque. Voilà cet homme stupide qui se fait tatouer un scorpion sur la cuisse ! Il voyait dans cette affaire une excellente occasion d'obtenir les faveurs du maçon et de sa putain.

Senenmout allait protester mais Hatchepsout leva une main.

— Laisse-la parler. Bientôt, elle ne le pourra plus !

— La menace ne me fait pas peur. Je préfère m'en aller vers les horizons lointains que de ramper devant toi et ton maçon.

— C'est la manière dont tu partiras que tu pourrais regretter, dit Hatchepsout.

Vechlis haussa les épaules.

— Quelle importance ! Le vin est versé et la coupe brisée. J'étais furieuse contre Neria. Je voulais l'anéantir totalement. Tout s'est passé si vite ! Je ne crois pas qu'il ait vu mon visage. Quant à Pépi, ce n'était qu'un immonde serpent. Il m'a vue avec Neria dans les jardins. Il ne m'a jamais menacée directement, mais il m'a fait comprendre qu'il savait par son regard rusé et ses lèvres grimaçantes. J'ai laissé des bourses avec de l'argent dans sa chambre et il n'a pas tardé à aller s'installer ailleurs pour mieux jouir de sa débauche. Mais je savais qu'il reviendrait puisqu'il avait trouvé une nouvelle source de revenus. J'ai donc revêtu un vieux manteau, acheté sans difficulté de l'huile. J'en ai disposé quelques récipients dans les coins obscurs de sa chambre. Quand il est rentré, il était ivre et occupé exclusivement par cette prostituée.

— Et le divin père Prêm ? demanda Amerotkê.

— Tout s'est passé comme tu l'as dit. Neria s'était confié à lui. Le vieil homme vivait dans cette tour du jardin avec Sato qui tournait autour de lui comme une mouche sur du fumier. J'ai donc choisi le bon moment et caché une échelle de corde en haut de la tour. Je comptais m'échapper par là sans être vue de quiconque dans les environs. Mais Sato est rentré un peu trop tôt. Ce ne fut pas si difficile et les choses se sont passées comme tu les as décrites. Mais je ne cessais de me demander si Sato avait vu quelque chose. Il est donc mort ainsi que Hathor.

— Vous avez tué à plusieurs reprises, déclara Amerotkê sur le ton de l'accusation. Vous m'avez attaqué dans le caveau. Vous

avez mis en danger plusieurs vies, outre la mienne, dans la barque traversant le Nil. Des vies que vous exposiez à une mort horrible. Pourquoi ? Parce que vous ne pouviez accepter que la divine Hatchepsout occupe le trône de Pharaon ?

— Va donc fouiller dans les dossiers de l'histoire, lui dit Vechlis. Tu y découvriras de nombreux cas de rébellion qui ont entraîné la mort de milliers de personnes. Si j'avais été un homme, je serais soldat. J'ai été élevée dans un esprit de révolte. Combien crois-tu qu'elle a fait tuer d'hommes, elle, pour arriver là où elle est ? ajouta-t-elle en pointant un doigt accusateur en direction d'Hatchepsout.

— Il suffit ! cria Hatchepsout.

Elle jeta un rapide coup d'œil à Hani qui n'avait pas bougé, la tête penchée, les épaules soulevées par des sanglots silencieux.

— Cette assemblée est à présent terminée. Les dieux ont proclamé la vérité et je suis leur porte-parole.

Senenmout se dirigea vers la porte et revint avec un groupe de gardes royaux.

— Emmenez-la, décréta Hatchepsout. Qu'elle soit emprisonnée dans les cachots sous le temple de Maât. Qu'on la conduise dans les Terres rouges avant le crépuscule pour y être enterrée vivante.

Hatchepsout tourna vers Vechlis des yeux étincelants de rage :

— Ensuite... son corps sera exhumé et exposé sur les murs de Thèbes.

Elle se leva et, d'un coup de pied, envoya au loin le petit tabouret sur lequel elle avait reposé les pieds.

Tous se prosternèrent, sauf Vechlis. Quand Amerotkê se releva, Hatchepsout avait disparu. Hani, effondré, sanglotait comme un enfant. Les soldats entraînent sans ménagement Vechlis, les mains liées, vers une porte latérale. Amerotkê se leva et, ignorant les prêtres à ses côtés, se dirigea vers Dalifa pour la remercier.

— De quoi s'agit-il ? demanda la jeune femme. J'ai fait exactement ce que vous m'aviez demandé.

Amerotkê lui saisit la main et la serra entre les siennes.

— C'était nécessaire. Une supercherie suffit parfois pour faire éclater la vérité, comme dans le cas présent. J'avais surtout des soupçons mais peu de preuves, aucune véritablement concluante. Si nous nous étions trouvés dans la salle des Deux Vérités, dame Vechlis aurait peut-être échappé à une accusation en règle. Pourtant j'étais persuadé qu'elle était l'auteur de ces crimes. L'idée de voir Hatchepsout sur le trône de Pharaon la révoltait. Tous les faits convergeaient pour l'accuser. La présence d'Hatchepsout lui a fait perdre son contrôle et elle a mordu à l'hameçon.

Il eut un léger sourire.

— La haine comme l'amour finissent toujours par se manifester, conclut-il. Vechlis a joué et perdu. En échouant, elle a donné libre cours à ses propres frustrations et s'est enfermée dans ses contradictions. Ainsi la vérité est apparue au grand jour et justice a pu être faite.

CHAPITRE XVI

Dalifa tenta de dégager sa main mais Amerotkê la tenait fermement. Elle roulait des yeux effarés.

— Que signifie tout cela, seigneur ? J'ai dit exactement ce que vous m'aviez recommandé quand vous m'avez rendu visite. Je vous remercie de même que votre serviteur. Antef a eu la mort qu'il méritait.

Amerotkê abandonna sa main.

— As-tu bien saisi le sens de mes paroles ? Sais-tu combien il est nécessaire que la vérité se fasse jour ? demanda-t-il doucement.

Reprenant la main de Dalifa, il l'entraîna vers une petite pièce à l'écart et la plaqua contre un mur. Tirant un siège à lui, il s'assit face à elle. La jeune femme tremblait et se mordait les lèvres. Elle gardait les yeux fixés sur le mur derrière Amerotkê où une peinture représentait le voyage des âmes à travers le monde souterrain.

— J'ai reçu la visite du général Omendap, commença Amerotkê. Il voulait me remercier au sujet d'une autre affaire. On peut dire ce qu'on veut du général mais il est à cheval sur le règlement. Antef a été tué, bien que son meurtrier ait agi en état de légitime défense. Omendap a tenu à ce que son corps soit embaumé et enterré dans les règles aux frais de la maison de l'Argent parce qu'Antef avait fait partie du régiment. Il s'est donc rendu à la nécropole où le corps avait été transporté, en compagnie de quelques officiers et du commandant du régiment Anubis. Quand ils sont arrivés, la dépouille d'Antef était déjà sur la table d'embaumement et un prêtre, engagé pour l'occasion, chantait des psaumes. Mais la cérémonie a dû être interrompue.

Les beaux yeux de Dalifa se voilèrent.

— Que voulez-vous dire ?

— Le commandant a déclaré que le corps sur la table n'était pas celui de ton époux.

— C'était pourtant bien lui ! bégaya-t-elle. Peut-être se sont-ils trompés de corps.

— Oh, non ! Mon serviteur a été appelé et a reconnu l'homme qu'il avait tué, le même qui s'était présenté devant moi au tribunal. Le commandant a expliqué qu'Antef s'était trouvé autrefois dans un bateau attaqué par un hippopotame. Il survécut, mais, dans sa fuite, il fut sauvagement mordu par un crocodile et la blessure lui a laissé en haut de la cuisse une affreuse cicatrice. Le général l'a vue de ses yeux en rendant visite à Antef après cet accident. Maintenant, Dalifa, tu devines quelle question je dois te poser, n'est-ce pas ?

Elle pâlit encore et se voila les yeux d'une main.

— Oui, dit-elle faiblement. Mon mari avait une telle cicatrice.

— Mais le corps, lui, n'en avait pas. Le commandant était perplexe car l'homme ressemblait beaucoup à Antef. Un examen attentif révéla cependant quelques différences supplémentaires.

Dalifa avait baissé la tête.

— Tu imagines la surprise de Shoufoy, mon serviteur ? On lui avait affirmé qu'un vagabond nommé Antef était un ancien déserteur de l'armée et qu'après avoir erré le long du fleuve, il avait fini par arriver à Memphis où il s'était marié. Mais il avait été chassé de la ville à la suite d'un vol. Les événements d'alors accaparaient assez l'attention générale pour que personne ne se soucie d'un déserteur qui, de plus, venait de connaître une fin méritée. Cependant, bien que n'étant pas soldat moi-même, j'aurais dû me méfier. Le commandant du régiment Anubis m'a appris qu'Antef avait fait partie d'un corps d'élite, les Nakhtunas, et qu'il avait certes des défauts mais n'était ni un lâche ni un voleur. Peux-tu m'expliquer ce mystère ?

Dalifa détourna les yeux.

— Le général Omendap, de son côté, s'est demandé quel rapport pouvait exister entre Antef, l'Entrée du monde souterrain et la disparition de deux jeunes nobles. Le labyrinthe a été entre-temps sondé, ce qui a permis de macabres découvertes : des corps d'hommes, de femmes et même d'enfants, sans parler de nombreux animaux. Certains étaient là

depuis l'époque des Hyksos mais d'autres avaient disparu depuis peu. Tu connais l'existence de ce labyrinthe ?

Dalifa hocha la tête.

— Tu étais déjà mariée à Antef quand son scélérat de frère a fait le stupide pari d'y entrer et y a paraît-il disparu. Mais les choses n'ont pas dû se passer ainsi. En réalité, je crois qu'Antef s'est arrangé pour que son frère puisse s'enfuir. À propos, quel est son nom ?

— Kyembou.

— Vous étiez sans doute très satisfaits, Antef et toi, de ne plus le voir rôder autour de vous. Donc Kyembou disparaît et se cache quelque part jusqu'à ce que les Mitanniens sèment le désarroi en Égypte et menacent Thèbes. Antef part en direction du nord avec l'armée et Kyembou réapparaît chez toi. Personne ne le reconnaît car il a changé et la menace qui pèse sur la ville occupe tous les esprits. Toujours à la recherche de profits faciles, et sans doute sur ton conseil, il décide de se joindre à la bande de détrousseurs, de vagabonds et d'assassins qui suit toujours les armées.

— C'était un lâche ! s'écria Dalifa.

— C'est vrai. Kyembou ne voulait pas s'exposer mais il s'est trouvé pris dans la bataille quand les Mitanniens ont attaqué et il n'a pas eu le choix. J'y étais moi aussi. Naturellement, quand la divine Hatchepsout a remporté la victoire, ces vauriens ont été les premiers à dépouiller les victimes des deux camps.

— Les choses ont dû se passer ainsi, dit Dalifa. Kyembou a sans doute découvert le corps d'Antef, volé ses insignes personnels afin de se faire passer pour lui. Puisqu'ils étaient jumeaux, il lui suffisait de se laver et de se raser car ils se ressemblaient énormément. Peut-être a-t-il même défiguré le corps pour rendre l'identification plus difficile. Il a erré ensuite le long du Nil jusqu'à Thèbes.

— Cela paraît logique, observa Amerotkê. L'imposteur revient en ville en prenant soin de rester à l'écart du régiment d'Antef. De toute façon, s'il avait rencontré d'anciens camarades de son frère, il avait une histoire toute prête à leur livrer. Mais toi, l'épouse d'Antef, il ne pouvait pas te tromper. Seulement voilà,

tu étais mariée avec ce jeune scribe du temple, un mariage conclu plutôt hâtivement d'ailleurs.

— Mais seulement après qu'Antef a été déclaré mort ! protesta Dalifa.

Amerotkê marqua une pause pour réfléchir.

— Je pense que tu me mens sur bien des points, dit-il enfin. Les choses ont dû se passer autrement. Antef part à la guerre, c'est certain, et son frère réapparaît pour trouver la jolie Dalifa seule et malheureuse.

— Oh, j'étais plutôt heureuse !

— Non. Antef était un rude soldat, brutal, et devait avoir la main leste pour te frapper. Kyembou ne valait pas mieux. Peut-être lui as-tu soufflé l'idée de se débarrasser de son frère. Avec ta personne en récompense, c'était tentant. Tu aurais avisé ensuite. Il décide donc de suivre l'armée et se trouve mêlé à la bataille. A-t-il tué son frère ? Ou seulement profité des circonstances ? Seule Maât sait ce qui s'est passé réellement. Le fait que Kyembou ait retrouvé son frère n'est pas une coïncidence. Il a dû le rechercher. Il vole effectivement ses insignes personnels, s'arrange sans doute pour le défigurer mais de sorte que le corps puisse néanmoins être attribué à Antef. Puis il disparaît. Kyembou était un fanfaron, un charlatan. Pendant quelque temps, il joue le brave soldat, s'arrange pour séduire la fille d'un marchand et s'établit avec l'intention de profiter de sa mascarade.

— Mais alors, pourquoi serait-il revenu à Thèbes ?

— Oh, il l'aurait sans doute fait un jour ou l'autre pour réclamer sa récompense. Mais Kyembou était avant tout un voleur. Il ne résiste pas à la tentation et, chassé de Memphis, il ne peut plus jouer le rôle du brave soldat amnésique. Le moment était donc venu pour lui de retourner à Thèbes et de réclamer son dû. Mais la situation avait changé. La jolie Dalifa était maintenant mariée et à la tête d'une petite fortune. Il a donc repris le rôle d'Antef en ayant soin de se tenir à l'écart de son régiment.

— Il m'a abusée moi aussi, grinça Dalifa.

— Certainement pas longtemps, n'est-ce pas ? Il t'a menacée et tu as sans doute tenté de l'acheter. Mais il y avait Paneb, ton

nouveau mari, qui risquait de poser des questions. Kyembou, le joueur, a décidé de mettre la barre très haut et de revendiquer le tout. Lui qui avait soi-disant combattu bravement pour Pharaon et retrouvait sa belle épouse dans les bras d'un autre.

— Pourtant, vous ne l'avez pas cru.

— Non. J'ignore pourquoi. Un sourd instinct m'a alerté quand je vous ai vus tous les deux agenouillés devant moi au tribunal. Kyembou croyait gagner facilement mais, quand j'ai décidé de reporter la décision, il a craint d'être démasqué. Au tribunal, il a été le témoin des menaces proférées contre moi par Nehemou. Il a donc décidé de m'intimider et c'est ce qui a mis Shoufoy sur sa piste.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? murmura Dalifa. On pourrait m'accuser d'avoir comploté avec lui le meurtre de mon mari.

— Raconte-moi ton histoire, dit Amerotkê. Mais je veux cette fois la vérité.

— J'étais très jeune quand ma mère est morte mais j'ai adoré mon père. C'était un homme qui travaillait dur.

Dalifa se détendit à ce souvenir. Les yeux à demi clos, adossée contre le mur, elle reprit :

— Il m'a beaucoup gâtée. Un jour que je me trouvais avec d'autres jeunes filles au marché qui se tient devant le temple d'Amon-Rê, j'ai rencontré Antef, un jeune soldat qui portait beau, et je suis tombée amoureuse de lui. Mon père y était très opposé mais j'ai insisté et nous nous sommes mariés.

— Savais-tu alors qu'il avait un frère jumeau ?

Dalifa laissa échapper un rire amer.

— Dois-je vous avouer comment j'ai connu Kyembou ? Nous n'étions mariés que depuis quelques jours quand j'ai noté de légères différences dans le comportement d'Antef, particulièrement au lit.

Des larmes jaillirent de ses yeux et elle reprit son récit :

— C'est alors que j'ai découvert leur cruelle farce. Antef avait un frère jumeau. Ils se ressemblaient tellement qu'il fallait bien les connaître pour les distinguer. Ils trouvaient amusant de me tromper après avoir déjà joué le même tour à d'autres femmes. J'en étais malade, conclut-elle en essuyant ses yeux, et c'est sans

doute pour cela que je n'ai jamais pu avoir d'enfant. Je n'osais pas en parler à mon père.

— Tu aurais pu refuser de te soumettre.

— Comment l'aurais-je pu ? Ils se moquaient de moi et il m'a fallu un certain temps pour relever ce qui les différenciait. Antef était un rustre. Il aimait boire et se servir de ses poings, mais il avait un certain sens de l'honneur. Alors que Kyembou... (elle sembla cracher le mot) c'était moins qu'une crotte de chien, un joueur, un vicieux, une ordure. Antef lui-même commença à s'en lasser. Kyembou aimait jouer et, un soir, il a fait un pari stupide qu'il a perdu. Il devait en payer le prix, c'est-à-dire pénétrer dans l'Entrée du monde souterrain et, si possible, en ressortir. C'est alors qu'il a pris peur et s'est révélé le lâche qu'il était en réalité. Antef s'était porté garant de lui en tant qu'officier des Nakhtunas. Il lui a alors proposé de l'aider à fuir mais à une condition : qu'il ne remette jamais les pieds à Thèbes.

— Naturellement Kyembou a accepté ?

— Bien sûr. Mais il était furieux et prétendait qu'Antef avait fait exprès de l'entraîner dans ce pari pour se débarrasser de lui. Mais Antef a tenu bon. Il l'a emmené dans les Terres rouges où il l'a abandonné avec un peu d'eau et quelques provisions. Il est ensuite revenu à Thèbes et m'a dit que nous étions dorénavant tirés d'affaire. Notre mariage était malgré tout brisé. Heureusement, Antef était souvent absent. C'est alors que j'ai rencontré Paneb. Mais en tout bien tout honneur, précisa-t-elle. Puis, l'année dernière, les Mitanniens ont traversé le Sinaï et ont attaqué par surprise. Antef a dû rejoindre l'armée. Je l'ai quitté comme il convenait, avec des larmes et des vœux de retour, mais au fond de moi je souhaitais ne jamais le revoir.

— Et Kyembou ?

— À peine Antef était-il parti qu'il a fait son apparition. J'avais déjà eu une vague impression de l'avoir aperçu au marché sous un déguisement mais il ne s'était pas manifesté. Cette fois, c'était bien lui et de fort méchante humeur. Il m'a accusée, ainsi que son frère, d'avoir voulu le chasser. Il a tenté de me violer et réclamait vengeance. J'ai pris peur car il vivait avec une bande de scélérats et de voyous aux abords de la ville.

Il m'a dit qu'il allait suivre l'armée et qu'il tuerait son frère à la première occasion. Ensuite, il reviendrait ici pour s'occuper de moi. Terrifiée, j'ai promis tout ce qu'il voulait afin qu'il s'en aille. Pour être honnête, j'ai prié pour qu'ils disparaissent tous les deux. Durant les mois qui suivirent et malgré le chagrin que m'a causé la mort de mon père, j'ai été enfin heureuse. Quand j'appris qu'Antef avait été tué, je ne me suis guère souciée de savoir si c'était l'œuvre des Mitanniens ou de son frère.

— Mais tu savais cependant que Kyembou était encore en vie.

— Pourquoi m'en serais-je préoccupée ? Antef était un soldat et Kyembou moins qu'un rat. J'étais maintenant veuve, dotée d'un bon pécule, et profondément éprise de Paneb. J'ai exposé ma situation aux prêtres du temple d'Osiris. Ils ont décrété que j'étais libre d'épouser Paneb. C'est ce que j'ai fait. Hélas, soupirait-elle, un jour que j'étais allée au marché sur les berges du Nil, Kyembou est sorti de l'ombre. J'ai d'abord cru voir le fantôme d'Antef revenu des horizons lointains. Mais ce n'était que son scélérat de frère.

Elle rit amèrement.

— Il jouait bien son rôle, car il avait eu le temps de s'y préparer. Il voulait vivre avec moi et, ayant découvert mon aisance financière, s'approprier mes biens. Il ne s'est pas satisfait de ce que je lui ai offert. Il exigeait le tout et a menacé de m'accuser.

— Il ne le pouvait pas, tu le sais bien.

— Naturellement, car il se serait en même temps accusé lui-même. Mais que faire ? Que dire à Paneb ? M'aurait-il crue si je lui avais avoué la vérité ? Non, je ne pouvais que prier et espérer que les choses s'arrangeraient. Si vous aviez conclu que j'étais bien l'épouse de Paneb, Kyembou aurait fait appel.

— Et si j'avais jugé que tu étais toujours la femme de celui qui se faisait appeler Antef ?

— Alors vous me condamnerez à mort. Kyembou aurait profité de moi un certain temps, dépensé mon argent et, un jour ou l'autre, il me serait arrivé un accident : une chute ou une attaque de brigands. Oh, j'ai prié et prié encore. Et voilà Kyembou tué par votre serviteur en état de légitime défense. Je pensais alors que tout était réglé ainsi.

Elle leva les yeux et regarda Amerotkê.

— Que va-t-il m'arriver maintenant ?

Amerotkê prit le temps de réfléchir. Dalifa était jolie, avenante, mais jouait-elle la comédie ? Avait-elle réellement comploté avec Kyembou le meurtre d'Antef ? Quelle preuve pouvait-il présenter ? Et même en admettant qu'elle soit coupable, ces deux hommes n'avaient-ils pas abusé d'elle de manière honteuse ? Il prit sa décision et toucha le pectoral qui pendait à son cou.

— Tu feras une offrande à la déesse de la Vérité, dit-il en se levant. Es-tu coupable ou innocente ? Seule la déesse le sait. Mais je pense que tu as suffisamment souffert et les dieux eux-mêmes imposent des limites aux souffrances des êtres humains. En ce qui me concerne, Antef et Kyembou sont morts. Ils doivent maintenant répondre de leurs fautes devant les dieux.

Il la regarda avec un sourire avant de continuer :

— Tu es l'épouse de Paneb. Je te souhaite longue vie, santé et bonheur.

Il se dirigea vers la porte.

— Seigneur Amerotkê !

Il se retourna.

— Les dieux vous loueront pour votre grande équité.

Amerotkê haussa les épaules et sortit.

Le lendemain soir, Amerotkê, revêtu des insignes de sa charge, était assis dans la cellule des condamnés à mort sous le temple de Maât. De l'autre côté de la table, Vechlis tenait une coupe dans ses mains. Elle en faisait doucement tourner le contenu tout en souriant. Des torches fixées aux murs faisaient danser les ombres des gardes et des bourreaux, leurs visages dissimulés sous un masque de chacal. On se serait cru dans l'antichambre du monde souterrain.

— Je suppose que c'est à toi que je dois cela ? lança Vechlis en relevant la tête. C'est bon de ta part, Amerotkê, et plus que je ne mérite. Je ne regrette rien, ajouta-t-elle, un éclat de haine dans les yeux. Neria m'a trahie. C'est lui qui est responsable de tout. Prêt à se prostituer pour la putain royale. Je l'aimais, tu sais. C'était peut-être ça, le ver dans le fruit. C'était déjà bien assez de

voir tous les habitants de Thèbes le nez dans la poussière devant Hatchepsout l'usurpatrice. Mais Neria, le savant, l'homme que j'aimais ?

— Pourtant, il n'y avait pas que ça, n'est-ce pas ?

Vechlis fit signe que non.

— Quand Hatchepsout s'est installée sur le trône, mon époux, Hani, a été l'un des rares grands prêtres à soutenir sa cause. Je n'avais pas d'autre choix que de le suivre. Mais, en secret, je suis restée en relation avec ses opposants conduits par l'ancien vizir Rahimere. Quand cette chienne royale a remporté la victoire, j'ai dû me joindre aux hymnes de louange en son honneur. Et voilà qu'elle se montre assez stupide pour demander leur avis aux prêtres ! C'est bien là le point faible d'Hatchepsout, n'est-ce pas ? Elle veut être aimée et même adorée de tout le monde. J'ai longtemps pensé que l'assemblée ne trouverait rien qui puisse légitimer son accession au trône. Les mois auraient passé et j'aurais entretenu de mon mieux les plus perfides racontars. D'ailleurs elle n'avait pas le soutien de tous les grands prêtres de Thèbes... Malheureusement, Neria a gâché mon beau plan ! Heureux comme un enfant avec son nouveau jouet ! Et moi, obligée d'applaudir, de prétendre être d'accord ! Oh, comme il était fier !

— Hani soupçonnait-il quelque chose ? demanda Amerotkê.

— Il y a déjà longtemps que nous ne nous comportons plus comme mari et femme, répondit Vechlis. Il a... comment dire... ses petites compensations. Mon amitié avec Neria, qui date de ma jeunesse, s'est donc développée. Mais voilà, continua-t-elle en faisant une grimace, le passé nous rattrape toujours, n'est-ce pas, seigneur Amerotkê ? Les jours de l'enfance s'étirent tout au long des années pour vous ramener à eux.

Elle sourit.

— Je pensais être à l'abri de tout soupçon, surtout pour la mort de Neria. Tu avais deviné pour l'horloge à eau ?

— Ah, oui, répondit Amerotkê. Vous l'avez trafiquée, sans doute en retirant un peu d'eau, de manière à ce qu'on vous croie avec Hani aux environs de la neuvième heure quand Neria a été tué. Vous étiez tellement certaine de ce que vous faisiez ! Rares sont les gens qui se montrent aussi déterminés.

— Je regrette d'avoir dû organiser cette attaque contre toi, mais c'était nécessaire. Oublions cela, veux-tu ? Te souviens-tu des jours de ta jeunesse au palais, Amerotkê ? J'aimais t'emmener promener dans les jardins et te nommer les différents oiseaux, les plantes. Ensuite tu me regardais nager.

Elle pencha légèrement la tête en arrière, ses yeux mi-clos braqués sur lui. Puis, en soupirant, elle reprit la coupe.

— Tu es le fils que j'aurais aimé avoir. À présent, le moment est venu. Une coupe de vin empoisonné... C'est mieux que d'être enterrée dans le sable brûlant, de voir sa vie s'écouler lentement hors de soi et son corps dévoré pièce par pièce par les oiseaux de proie sous les regards moqueurs de la populace.

Amerotkê détourna les yeux et essuya une larme.

— Hani est mort, dit-il.

— Je sais, je sais, enchaîna Vechlis en contemplant le vin. Il est allé se baigner dans le bassin de la purification. On raconte qu'il a eu une attaque et que son cœur a lâché. Mais je sais que cela s'est passé autrement. Hani voulait entrer dans l'eau sacrée pour se purifier le corps et l'âme. Puis il s'est noyé. Les prêtres prendront soin de sa dépouille.

Elle se pencha au-dessus de la table.

— Tu veilleras à ce que les prières soient dites pour moi, n'est-ce pas, Amerotkê ? À ce que mon corps soit embaumé et transporté à la cité des Morts ?

Amerotkê la rassura d'un signe de tête.

— Qu'as-tu fait pour adoucir la sentence de la putain royale à mon égard ?

— La divine Hatchepsout m'a demandé quelle récompense je désirais.

— Ah, je vois, fit Vechlis en levant sa coupe. Alors, à la vie, à la mort !

— Il faut boire d'un seul coup, dit Amerotkê d'une voix pressante.

— Bien sûr.

Vechlis sourit, renversa la tête en arrière et avala le contenu de la coupe. Puis elle se leva, s'approcha de la couche en roseaux disposée dans un coin de la cellule et s'y étendit, les bras croisés sur sa poitrine. Amerotkê ferma les yeux. Il entendit un

gémissement, perçut un soubresaut et, quand il regarda à nouveau, il la vit étendue, immobile, la tête penchée sur un côté, la bouche et les yeux ouverts.

Amerotkê prononça la prière des morts, mais il conservait devant les yeux la vision d'un jeune garçon marchant, main dans la main, à côté d'une grande et élégante femme dans les jardins de Pharaon.

FIN

NOTE DE L'AUTEUR

Ce roman s'inspire de la situation politique de l'Égypte vers 1479 av. J.-C., lorsque la reine Hatchepsout s'empara du trône. Son époux était mort dans des circonstances mystérieuses et elle ne parvint à s'affirmer à la tête du pays qu'après une lutte sévère. Elle fut secondée dans ce combat par le rusé Senenmout, d'origine inconnue, qui partagea le pouvoir avec elle et dont la tombe, qui a été identifiée, porte le numéro 353. On peut y voir un dessin représentant le ministre favori d'Hatchepsout. Il ne fait guère de doute qu'il était son amant. Certains graffitis anciens, toujours visibles, décrivent même de façon très éloquente leurs relations intimes.

Hatchepsout se révéla une souveraine énergique. Les peintures murales nous la présentent souvent sous l'aspect d'un guerrier et nous savons par des inscriptions qu'elle marchait au combat à la tête de ses troupes.

L'histoire de l'Égypte ancienne s'illustre d'un certain nombre de femmes de pouvoir résolues et capables, parmi lesquelles Néfertiti et Cléopâtre, pour n'en citer que deux. Hatchepsout fut la première de ces femmes. Elle connut un règne long et glorieux. À sa mort, et avec la connivence des prêtres, son successeur fit effacer son nom et son cartouche de nombreux monuments religieux. Les prêtres représentaient une caste extrêmement puissante, particulièrement à Thèbes. Mais si Hatchepsout rencontra l'adversité, c'est elle, en fin de compte, qui l'emporta.

Quelques décennies plus tard, un de ses successeurs, Akhenaton, tentait une véritable révolution religieuse. N'ayant pas réussi à obtenir le soutien des prêtres, il fit construire une ville nouvelle et y établit à la fois sa cour et l'administration. Les prêtres de Thèbes ne le lui pardonnèrent jamais. Ils jouèrent un

rôle de premier plan dans la chute d'Akhenaton et l'éradication de la religion nouvelle.

Dans tous les autres domaines, je me suis efforcé de rester fidèle à cette brillante civilisation qui continue de nous passionner. Notre fascination pour l'Égypte ancienne, civilisation à la fois exotique et mystérieuse, est bien compréhensible. Elle fleurit voici trois mille cinq cents ans et cependant, il suffit de lire des lettres ou des poèmes datant de cette époque pour sentir le lien étroit qui nous unit à elle, comme si elle s'adressait directement à nous par-delà les siècles...